

Vodka dollars et gueule de bois

Slapovski, Alexeï

VISIT...

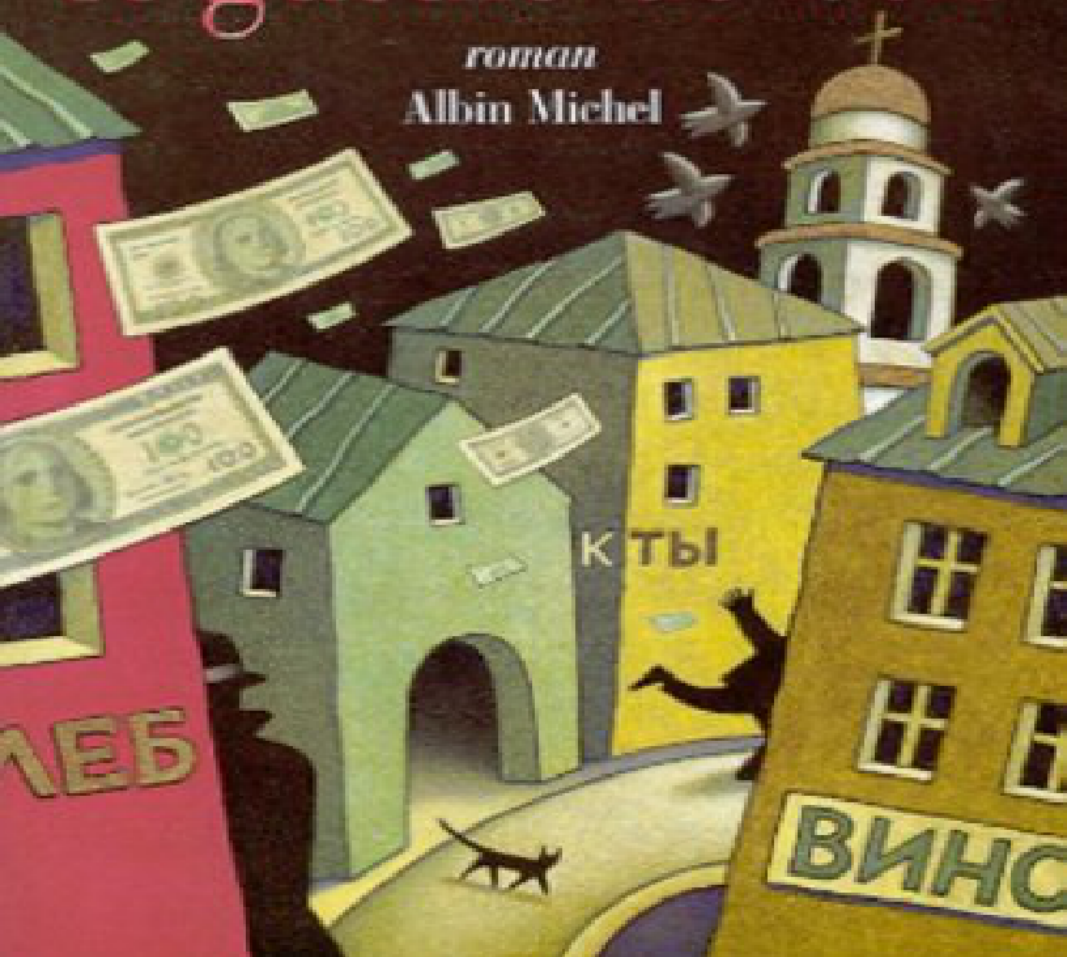
LANZAROTE
Caliente.COM

Alexeï Slapovski

Vodka, dollars
et gueule de bois

roman

Albin Michel



Du même auteur
Aux Éditions Albin Michel

JE N'EST PAS MOI

Alexeï Slapovski

*Vodka, dollars
et gueule de bois*

Roman picaresque

Traduit du russe
par Christine Zeytounian-Belotis

Ouvrage traduit
avec le concours du Centre National du Livre

Albin Michel

domaine russe
Collection dirigée par Lucia Cathala

Titre original :

День денег

© Alexeï Slapovski 2000

Traduction française :

© Éditions Albin Michel S.A., 2001

22, rue Huyghens, 75014 Paris

Numérisation KLL, 2019

Chapitre un

qui marque le début du livre.

Évidemment, c'est arrivé à Saratov, vu que ça n'aurait pu se produire nulle part ailleurs, avec la meilleure volonté du monde.

Chapitre deux

où nous faisons la connaissance de Serpent, ainsi surnommé dans son enfance ; son sobriquet complet était Chingachgook le Grand Serpent, tiré en droite ligne des livres de Fenimore Cooper et des westerns tournés en Allemagne de l'Est où les Indiens avaient le nez busqué (à l'exception du beau et athlétique Hoïko Mititch), le teint basané et un regard d'aigle ; le petit Serioja Ouglov n'avait pas un regard d'aigle, mais il était naturellement bronzé et possédait un appendice nasal fort crochu et d'une taille impressionnante, ce que ne pouvaient expliquer ni Lidia Ivanovna, sa maman blonde au visage rond, ni Victor Alexeïevitch, son papa à la peau claire, au nez pointu et au profil sec et nerveux (cause de sa mort prématurée, je veux parler des nerfs), surtout quand ils le comparaient à leur fils aîné Gleb, pâle, aux traits fins ; mais ce n'était pas là un sujet de dispute ni de malentendus, car ils se faisaient confiance et s'aimaient ; Serpent, en revanche, était victime de quiproquos, particulièrement ces temps derniers : la police, extériorisant les pulsions chauvines qui germaient en secret parmi le peuple, lui causait des ennuis, le prenant pour un « individu de nationalité caucasienne », ce qui compliquait beaucoup et complique toujours la vie de Serpent qui, sans être de nationalité caucasienne, a la dalle en pente et se trouve souvent pompette, éméché, ivre, rond, beurré, paf, bituré, noir, rétamé, hourdé, etc., ce qu'un contact visuel et olfactif permet aux forces de l'ordre de deviner immédiatement, attirant par la même occasion leur attention sur les autres détails de son aspect extérieur ; le délit de sale gueule est remplacé par une autre accusation, typiquement russe ; il ne s'agit même pas d'une accusation, ils se contentent de l'embarquer bien gentiment (façon de parler) pour le traîner au dessoûloir où ils n'essayent d'ailleurs pas de le retenir trop longtemps, car on ne peut même pas lui coller une amende : il est au chômage depuis bientôt sept ans.

Serpent se réveilla de bonne heure, se prit la tête à deux mains et dit doucement :

— O-o-oh !

Cette interjection exprimait à la fois la souffrance et le respect. Souffrance d'une gueule de bois et respect pour le caractère carabiné de celle-ci ; pour se mettre dans un tel état, il fallait qu'il ait ingurgité une quantité exceptionnelle d'alcool, ce qu'il ne parvenait à faire qu'assez rarement.

Aucune chance de remettre ça pour soulager sa migraine, aussi Serpent ne se berça-t-il pas d'espoirs chimériques ; il entreprit d'évoquer dans sa mémoire les événements du jour précédent : dans les pires minutes de sa vie, il faut se souvenir des moments radieux.

Hier, le 7 octobre, avait été une Grande Journée de Protestation Générale (à laquelle avaient pris part, conformément aux nouvelles tendances, aussi bien les protestataires que ceux contre qui ils protestaient ; mieux encore, dans certaines villes, les cibles des mécontents étaient à la tête des manifestations, ouvrant crânement la marche : par exemple, on avait pu voir défiler à la télévision le gouverneur X, entouré de ses collaborateurs et gardes du corps, suivi d'une foule en colère munie de banderoles qui proclamaient : « À bas l'immonde gouverneur X ! »).

Serpent et ses copains de la rue Mitchourine attendaient cet événement avec impatience. Ils n'avaient pas encore oublié les défilés de l'époque soviétique, quand la fête commençait dès la sortie des usines, des bureaux, des instituts de recherche, des garages et des cliniques de stomatologie : les travailleurs, délivrés de leur carcan professionnel, de leurs responsabilités et des rapports hiérarchiques, tous égaux en ce jour radieux, buvaient du vin, de la vodka et de l'alcool subtilisé sur leur lieu de travail, parlaient de la pluie, du beau temps et de la vie avant de se diriger en flots bruyants vers la place de la Révolution (rebaptisée désormais place du Théâtre), s'humectant le gosier en chemin, chantant, jouant de la musique et dansant. À l'époque, Serpent et ses copains n'étaient pas au chômage, chopiner dès le matin n'était pas encore pour eux une routine (malheureusement moins bien rodée qu'ils n'auraient voulu), mais une vraie fête, surtout si elle ne tombait pas un samedi ou un dimanche.

Hier donc, Serpent et compagnie étaient partis tenter leur chance. Naturellement, on était loin des foules d'antan, les gens arrivaient en rangs clairsemés, voire un par un, et ne s'agglutinaient en colonnes qu'aux abords de la place. Les slogans et les discours permettaient de s'orienter sans risque d'erreur. Les communistes criaient, s'excitant mutuellement ; ils vociféraient la même chose, mais à voir leurs têtes, on avait la nette impression qu'ils se disputaient à mort. Après s'être égosillés quelques minutes avec les autres, nos amis avaient eu droit à leur première dose d'alcool, distribuée derrière la haie près de la place. Dans les rangs des syndicats, les visages ne prêtaient pas à la rigolade, mais on remarquait un petit cercle de dos ; s'étant poliment frayé un chemin, nos assoiffés avaient obtenu ce qu'ils cherchaient au prix de quelques phrases sur le thème du syndicalisme.

Ils avaient fait la tournée des partis et organisations, accueillis partout à bras ouverts. Ce qui était d'autant plus normal que Serpent

(ou un autre) choisissait quelqu'un qui avait l'air d'une bonne poire et s'écriait : « Frère ! Toi aussi tu es avec nous. » Et le frère en question, bien qu'ayant quelque peine à se souvenir de lui, remplissait les verres.

Après avoir partagé avec profit les vues politiques et les exigences économiques des représentants du prolétariat manuel, intellectuel et commercial, ils avaient fait un brin de marche avec eux jusqu'à la place. Mais au bout de quinze minutes, nos prolétaires avaient commencé à s'ennuyer et avaient gagné le square attendant où régnait l'abondance, mais sans débordements, eu égard au grand nombre de policiers. Ils avaient vite perdu le compte des verres, sauf Serpent qui suivait sa propre stratégie. Après avoir levé le coude avec reconnaissance, il déclarait chaque fois : « Si vous permettez, j'ai un copain, là-bas... » et se réfugiait derrière un buisson pour transvaser le second verre dans une bouteille de deux litres en plastique emportée à cette intention, jusqu'à ce qu'elle soit pleine à ras bord.

Puis fuyant les ennuis éventuels, il avait ramené ses amis avinés dans leur rue natale où ils avaient dormi quelque part jusqu'au soir (Serpent s'en souvenait vaguement) ; une fois réveillés, ils s'étaient mis à gémir, maudissant leur avidité, désespérés de ne pouvoir soulager leur gueule de bois. Serpent avait marqué une pause avant de sortir sa bouteille. Tous l'avaient congratulé, lui assenant des tapes sur l'épaule, le ventre, le dos et l'avaient couvert de baisers. Ils avaient continué à se gorgeonner jusqu'à la nuit ; Serpent ne se rappelait pas être rentré chez lui, mais puisqu'il était couché dans son lit, déchaussé qui plus est, il avait bien dû rentrer d'une manière ou d'une autre.

Les réminiscences agréables s'achevaient là.

Lidia Ivanovna jeta un œil dans la chambrette de son fils (où il y avait place pour un lit, une chaise et un portemanteau, mais pas pour le téléviseur, posé sur le rebord de la fenêtre – large dans ce vieil immeuble –, de toute manière le téléviseur était en panne depuis deux ans, la radio à lampes juchée dessus diffusait en crachotant une seule et unique station que Serpent n'aimait pas, mais il laissait le poste allumé, pour sentir le flux de la vie, ne fût-ce qu'à travers ces sons confus).

— Tu es encore vivant ? s'enquit Lidia Ivanovna.

— Mmoui.

— Tu veux de l'eau ?

— Mmoui.

Elle lui tendit un grand gobelet d'eau, Serpent but et en redemanda. Elle lui en apporta encore et dit :

— Pas la peine de me réclamer de l'argent : je n'en ai pas.

— Je sais.

— Repose-toi. Je vais chez Nina déchirer les chiffons.

Nina, la voisine, plus jeune et mieux portante que Lidia Ivanovna, récupérait des chiffons dans les bacs à ordures ; le soir, quand ça se voyait moins mais qu'on y voyait encore ; parfois, elle sonnait même timidement aux portes dans des quartiers éloignés pour demander des vieux vêtements dont on n'avait plus l'usage, et les gens lui en donnaient. Avec la mère de Serpent, elles les lacéraient en bandelettes qu'elles tissaient ensuite à quatre mains, fabriquant des petits tapis qu'elles mettaient à bouillir avec du savon râpé et de l'urée, rinçaient et séchaient pour obtenir des paillassons multicolores qui faisaient très joli devant la porte. Elles ne les vendaient pas cher, pourtant cet argent les aidait à survivre ; Nina avait même de quoi acheter du café, dont elle n'aurait pu se passer, et Lidia Ivanovna de quoi entretenir son fils.

Serpent rampa hors du lit pour faire usage du pot de chambre muni d'un couvercle hermétique (il n'aimait pas les mauvaises odeurs), but encore quelques gorgées d'eau, se recoucha, poussa un profond soupir, écouta un peu la radio et se rendormit lentement, d'un sommeil lourd et vaseux.

Chapitre trois

où nous rencontrons le second héros de notre roman, ami d'enfance et ancien camarade de classe de Serpent, surnommé Parfion à l'école, abréviation de Parfionov ; la veille, il a lui aussi assisté à la Journée de Protestation, il était même à la tribune, car il travaille au service de presse de l'administration du gouverneur, nonobstant ses opinions nihilistes vis-à-vis du pouvoir ; il considère d'ailleurs que le meilleur moyen de discréditer ce dernier est d'en faire partie et, par chacune de ses actions, de transformer en absurde grimace le visage de l'autorité officielle ; à défaut d'obtenir des résultats tangibles au niveau social et politique, il en recueille cette intense satisfaction morale dont ne saurait se passer un intellectuel russe, car Parfion est un intellectuel, de la première génération il est vrai : ses parents vivent à la campagne ; sa femme en revanche est une vraie intellectuelle de souche qui gagne sa vie en donnant des leçons particulières (littérature, russe, anglais, bonnes manières, préparation aux examens d'entrée et, moyennant supplément, création d'un look destiné à produire une impression favorable sur les membres du jury de tel ou tel établissement) ; leur fils Pavel, journaliste débutant, est également un intellectuel, renforçant a posteriori l'intellectualisme de son père, qui professe une théorie originale selon laquelle, jusqu'à quarante ans, nous prenons pour modèle les vieilles autorités, et à partir de quarante ans, nous imitons inconsciemment les jeunes : ce sont eux qui nous apprennent à vivre, et plus le contraire.

Parfion se réveilla un peu plus tard que Serpent, aux environs de dix heures du matin. Regardant son réveil, il prit peur, se leva en sursaut et entreprit de se laver et de se raser ; il commençait à travailler à neuf heures et il avait beau détester son emploi, en deux ans il n'était pas arrivé une seule fois en retard. Et s'il téléphonait pour dire qu'il était malade ?

C'est seulement alors qu'il réalisa qu'il était effectivement malade, et même très malade. Il souffrait d'une gueule de bois carabinée. Hier, après la Protestation, se sentant doublement en harmonie, avec le peuple et avec elle-même, malgré l'hostilité que le peuple s'imaginait ressentir à son égard, l'administration émue s'était rendue en bloc dans un centre de villégiature aux environs de Saratov où les tables étaient déjà servies. Parfion était particulièrement fier d'avoir concocté à l'intention du gouverneur un discours dont la langue de

bois et la petitesse de vue apparaissaient clairement à tout auditeur sensé ; les gens s'étaient mis à siffler en chœur lorsqu'il l'avait lu. Le gouverneur avait demandé à Parfion :

— Pourquoi sifflent-ils ? Ça ne leur a pas plu ?

— Au contraire. Ce sont les jeunes qui sifflent, pour exprimer leur enthousiasme. Comme à un concert de rock ou dans une discothèque. Plus ça leur plaît, plus ils sifflent.

— Comment sais-tu que ce sont les jeunes ?

— Les vieux ne peuvent pas siffler, ils n'ont plus de dents !

Le gouverneur avait poussé un gloussement de satisfaction et Parfion était resté content de sa réponse où un imbécile pouvait percevoir de la flatterie et un homme intelligent une fine ironie : on ne siffle pas avec les dents, mais avec les lèvres ; ce pauvre sot de gouverneur n'y avait pas pensé.

(Ce qui montre à quel point Parfion s'était éloigné du peuple ; on ne saurait obtenir un sifflement digne de ce nom sans mettre à contribution ses dents – et ses doigts –, juste un faible psit, caractéristique de l'intellectuel qui veut se rapprocher des classes laborieuses.)

Parfion avait bu en écoutant les compliments chuchotés par ses amis, ravis du mauvais tour joué au gouverneur, et les louanges tonitruantes des autres fonctionnaires qui trouvaient le discours fort réussi (les louanges s'adressaient au gouverneur, mais chacun connaissait le véritable auteur du texte). Le gouverneur avait annoncé que compte tenu du dur travail supplémentaire effectué en ce jour par tel et tel département (et telle et telle personne) le lendemain serait chômé.

Peu à peu Parfion s'était soulé, pinté, cuité, il s'était cinglé le blair, il avait eu son pompon et s'était mis à crier qu'il allait fuir dans les bois pour y vivre en ermite ; ses collègues, pleins de sollicitude, l'avaient porté dans l'autocar, ils l'avaient même hissé jusqu'au sixième étage, l'avaient adossé au mur devant la porte de son appartement, avaient sonné et, entendant des pas, s'étaient éclipsés.

Parfion, se souvenant qu'aujourd'hui était jour chômé, perdit toute envie de se laver et de se raser ; la nausée lui monta à la gorge, sa tête tourna, ses jambes se dérochèrent sous lui, il se traîna jusqu'à son lit et s'y laissa choir.

Ça alors, se dit-il, tant que j'étais occupé par la nécessité de me lever, de me laver et de m'habiller, je n'avais mal nulle part ! Le psychisme humain est décidément bien faible. Il faut prendre exemple sur la nature et sur les sages. Dans l'un de ses livres, Castaneda décrit

un homme qui saute de pierre en pierre et qui ne ressent ni préoccupation, ni douleur physique, ni dépression, ni aucun autre souci. Le but qu'il poursuit et sa concentration le rendent invulnérable. Notre vie entière devrait être une course de pierre en pierre au-dessus d'un gouffre.

C'est là que la femme de Parfion, Olga, entra dans la pièce.

— Alors, p. l. v., t. r. t. m., e. d. c. a., t. t. f. n. comme d'habitude ? demanda-t-elle sur le mode ironique, illustrant son discours peu châtié d'une flopée de gros mots, comme c'est actuellement la mode chez beaucoup d'intellectuels de souche(1).

Parfion s'abstint de répondre.

— Je parie que tu as t. a. d. p., s. m., et que là, tu as c. d. t. f., e. d. p. ? renchérit sa douce moitié.

Face à cette accusation, Parfion se contenta de hausser les épaules.

Il buvait rarement mais, lorsqu'il buvait, il n'y allait pas avec le dos de la cuiller, et au matin il ressentait toujours un furieux besoin de remettre ça, mais ses obligations professionnelles ne lui en laissaient pas le loisir. Cependant, aujourd'hui, il avait congé. Si seulement Olga ne s'était pas trouvée à la maison ! Elle était presque constamment à la maison, ses élèves venaient prendre leurs cours chez elle. D'ailleurs, même si elle avait été absente, pour autant qu'il s'en souvenait, il était à court d'argent. Hier, il avait vérifié le contenu de son portefeuille, il ne lui restait que de la menue monnaie...

— Olia, je me sens mal, dit-il. Je crois qu'il nous restait...

— Et qui c'est, p., qui s'est levé au milieu de la nuit pour tout licher jusqu'à la dernière goutte, b. d. m. ?

— Au milieu de la nuit ?

— Au milieu de la nuit.

— Je suis malade, Olia. Au moins une bouteille de bière.

— Va donc en acheter.

— Je n'ai pas d'argent.

— Et tu crois que j'en ai ? p. e. d. m. Je n'ai aucune intention de jeter mon fric par les fenêtres.

Et elle sortit de la pièce.

Parfion songea que même s'il avait eu de l'argent ou si Olga lui en avait donné, il n'aurait pas trouvé la force de s'habiller ni de se traîner jusqu'à la petite échoppe du coin.

Comment peut-on se montrer aussi cruel avec l'être qui vous est le

plus proche ?

Il se dit qu'Olga gagnait pourtant plus que lui et que ces temps derniers elle ne ratait pas une occasion de le lui rappeler fort méchamment, et que la minceur de sa femme s'était muée avec l'âge en maigreur, tandis que son esprit ironique avait dégénéré en humeur acariâtre.

En pensant cela, il se sentit mieux.

C'est parce que je suis en colère et que ça fait monter l'adrénaline, réalisa Parfion.

Il entreprit de se remémorer les aspects les plus noirs de sa vie. Il devait regarder la vérité en face : il n'aimait plus sa femme. Son fils Pavel n'éprouvait aucun respect pour lui, quant à Irina, la jeune épouse de son fils, elle ne le considérait même pas comme un homme, b., à l'exemple de toutes les petites g. de son âge, p., qu'elles aillent se f. f. !

Un mois plus tôt, il avait été plaqué par sa maîtresse avec laquelle il s'était senti heureux de corps et d'esprit trois années durant. Cette s. lui avait signifié son congé sans prendre de gants pour s'acoquiner avec un c. de bon à rien de son âge qui fréquentait la bohème.

Bref, sa vie était finie, et désormais elle n'avait plus aucun sens. Ne restaient que deux solutions : continuer ce train-train stupide ou tout envoyer promener et recommencer de zéro.

Parfion se rendait compte qu'il était en grande partie responsable de sa situation, mais y penser maintenant risquait de lui ôter ses dernières parcelles d'énergie, c'est donc à dessein qu'il rejetait la faute sur sa femme, son fils, ses amis, ses collègues de travail, le destin, la société, l'injustice des hommes et du ciel ; il ne tarda pas à ressentir un furieux accès de vigueur physique, se leva, s'habilla rapidement, se rendit à la cuisine pour boire un peu d'eau et marcha vers la porte.

— Tiens. Où vas-tu comme ça ? demanda Olga.

— Je m'en vais. Je te quitte définitivement, parce que tu me fais g., s., pigé ?

— Comme ça, sans bagages ? Tu es tombé sur la tête ? p. c.

— Oui, sans rien. Et je ne reviendrai plus jamais, c'est clair ?

— C'est clair, dit Olga, et elle replongea dans son livre pour préparer sa prochaine leçon.

Ce qui acheva de mettre Parfion hors de lui, il n'utilisa même pas l'ascenseur et dévala l'escalier comme un jeune homme.

Le temps était assez chaud et ensoleillé.

Vous le savez certainement, le segment de la rue Mitchourine situé entre les rues Rakhov et Tchapaev comporte un seul immeuble de huit étages, c'est là que vit Parfion, les maisons avoisinantes sont vieilles et ne comptent qu'un étage au plus. Dans l'une de ces maisons habite Serpent, l'ancien camarade de classe et ami d'enfance de Parfion. Depuis longtemps déjà, quand ils se croisent, Parfion ne s'arrête plus pour bavarder, il se contente de le saluer d'un signe de tête. Parfois, il lui prête de l'argent. C'est arrivé plusieurs fois. Mais Serpent a une conscience, dès lors que sa dette a atteint le prix de deux bouteilles de vodka, il ne lui demande plus rien, quelle que soit la gravité de sa soif.

Je vais aller le voir, décida Parfion. C'est mon tour de souffrir. Je vais aller le voir et lui dire : débrouille-toi pour me rembourser ! Certes, Parfion connaissait cette particularité de la mentalité russe : une dette, c'est quand on emprunte de l'argent pour acheter du pain, du lait pour son enfant, un nouveau mobilier, une voiture, sans parler des dettes de jeu et autres dettes d'honneur, et en aucun cas quand il s'agit de se payer à boire, cet argent-là est en quelque sorte sacré et non remboursable. Mais Parfion s'en moquait. Premièrement, il en avait plus qu'assez de ménager la mentalité ambiante. Et deuxièmement, il faisait partie du peuple autant que n'importe qui, et s'il allait réclamer son argent, c'était pour la même noble cause : se rincer le corridor !

Il traversa la cour d'un pas décidé pour prendre l'escalier de service, sachant que la porte de Serpent était toujours ouverte de ce côté-là.

Chapitre quatre

qui marque l'apparition du troisième héros de cette histoire, le dénommé Svintsitski qui, doté d'une riche personnalité, cumulait plusieurs surnoms : Svin (abréviation de son nom), Piscotte (pour avoir déclaré à la cantine, la bouche pleine : « Ce pain, il est tur comme une piscotte ! ») et l'Écrivain, à cause de sa profession, parce qu'il était vraiment écrivain, sauf que ce sobriquet datait d'un temps où il ne l'était pas encore : la prof de chimie lui avait un jour confisqué son cahier avec ces mots : « Qu'est-ce que tu écris là-dedans, monsieur l'Écrivain ? », or il était en train de rédiger une variante de la découverte du pôle Sud où Robert Scott ne mourait pas, mais atteignait le Pôle, et même avant Amundsen, grâce à un saut dans le temps ; la classe avait éclaté de rire en le montrant du doigt et en criant : « Ho, l'Écrivain ! », parce que c'est là un métier dont les enfants ont tendance à se moquer ; la prof de chimie ne savait pas qu'elle venait de prédire le destin de Svintsitski, qui par la suite était parti étudier à Moscou à l'Institut de littérature, pour devenir romancier, mais il n'avait pas fait son trou dans la capitale et était revenu à Saratov où il avait enseigné à l'université, puis travaillé aux éditions de la Volga avant de trouver un gagne-pain stable avec l'avènement de l'économie de marché : il pondait des romans policiers, des romans d'amour, des romans de science-fiction et autres œuvres susceptibles de satisfaire les éditeurs, qui les publiaient sous des noms divers et parfois fort connus des amateurs de littérature populaire ; pour lui-même et pour la postérité, il écrivait de vrais romans, hélas sans succès : les éditeurs à vocation commerciale les jugeaient trop littéraires et les éditeurs (rarissimes) visant un lectorat d'élite les accusaient au contraire et fort injustement (certainement sans prendre la peine de les lire) de ne pas l'être assez, quant aux grosses revues, elles se conduisaient bizarrement. Novy Mir lui avait répondu : « Nous aimerions quelque chose du même genre, écrit avec d'autres mots » et Znamia : « Nous aimerions quelque chose qui soit écrit avec les mêmes mots, mais d'un autre genre » ; cependant, la femme de Svintsitski, Iolanta (comme l'opéra de Tchaïkovski, c'était son vrai nom, choisi par son père, un cheminot qui aimait écouter de la musique classique – avec son imagination plus qu'avec ses oreilles – et qui avouait entendre des violons et des flûtes dans le vacarme des trains ; il avait sans doute fini par y entendre autre chose, parce qu'un jour, sous les yeux de nombreuses personnes, il s'était écrié : « J'arrive ! » et du toit du wagon où il se tenait, il avait fait un pas dans le vide plein de rails, de traverses, de gravier et autres objets mortellement durs), Iolanta donc, que sa famille et ses amis appelaient Iola pour faire plus court, croyait au talent

de son mari et incitait leurs enfants, les jumelles Liouda et Olia, à y croire aussi, ce qu'elles avaient fait jusqu'à quinze ans avant d'arrêter, parce qu'à cet âge elles avaient cessé de croire en quoi que ce soit, et Iolanta était demeurée seule dans sa foi, car Svintsitski avait cessé depuis longtemps de croire en lui-même ; il essayait de convaincre sa femme que les honoraires de ses romans à bon marché rédigés sur commande étaient suffisants pour vivre, mais dès qu'il en avait livré un, elle lui demandait où il en était de son « vrai roman », avec une telle impatience que Svintsitski sentait les larmes lui monter à l'âme, au point que parfois, ne pouvant y tenir, il se soûlait pendant plusieurs jours, ce qui lui valait de cruels tourments, sur le plan tant moral que physique.

L'Écrivain se réveilla comme Serpent et Parfion, mais encore plus tard, vers onze heures. Pour être exact, il se réveilla une première fois vers six heures, ouvrit les yeux, mais la vie et sa propre présence dans cette vie lui firent peur, et il les referma aussitôt et s'efforça tant bien que mal de se rendormir. Son second réveil ne lui apporta aucun soulagement ; il comprit que c'était plus qu'une gueule de bois banale, qu'il s'agissait d'une gueule de bois exceptionnelle, grandiose, insurmontable ; son être entier était en feu et réclamait à boire.

Il entr'aperçut l'ombre de Iola.

Il bougea la tête pour montrer à sa femme qu'il ne dormait pas.

Elle entra.

— Je voudrais t'aider, dit-elle, mais tu sais bien qu'on n'a plus d'argent à la maison.

Il le savait, les droits d'auteur de son dernier thriller érotique avaient été dépensés deux semaines plus tôt, et il n'avait pas encore remis sa nouvelle commande ; quant à Iola, qui travaillait à la bibliothèque municipale pour enfants, elle était actuellement en chômage technique non rémunéré ; les quelques roubles qui pouvaient lui rester étaient réservés à la nourriture et aux besoins de Liouda et Olia.

— J'ai déjà emprunté à tous les voisins, ajouta Iola.

L'Écrivain se sentit encore plus mal à la vue du visage défait de sa femme.

— Ne t'inquiète pas, dit-il. Je vais me reposer un peu et ça passera.

— C'est mauvais d'arrêter d'un seul coup, objecta Iola, j'ai lu ça quelque part. C'est même dangereux.

— Si je bois, c'est à cause de ta gentillesse.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Parfaitement ! En principe, l'épouse engueule son mari quand il boit et l'envoie au diable : qu'il crève ! Et le mari effrayé renonce à l'alcool. Tandis que toi, au lieu de me faire peur, tu me rassures, je sens que je pourrai toujours compter sur toi, alors je continue à picoler.

— Tu voudrais que je t'envoie au diable ?

— Il serait temps, répondit l'Écrivain, sans en penser un mot, uniquement parce qu'il avait envie de le dire. Tu pourrais te trouver un type normal, avec un salaire normal et un caractère normal !

L'Écrivain se dénigrait, étant un type parfaitement normal, avec un caractère et un salaire à l'avenant.

— J'y réfléchirai, dit Iola, et elle sortit de la pièce.

— Excellente idée.

L'Écrivain se leva péniblement du divan où il s'était endormi la veille sans se dévêtir, après s'être soûlé sans la moindre raison. Il avait passé la journée à travailler sur un vrai roman littéraire jusque tard dans la soirée, plein d'un sentiment de félicité. Il avait terminé un chapitre, avec une formule joliment tournée, avait mis le manuscrit de côté, s'était étiré, et avait éprouvé une envie de boire. En effet, affrontant les aléas de la vie avec un esprit lucide, l'Écrivain ne s'enivrait jamais parce qu'il avait des problèmes ni parce qu'il était déprimé ni en cas d'échec. En revanche les instants d'extrême confort spirituel, les périodes de joie et de paix lui étaient insupportables. Il pouvait se promener dans un parc en automne, regarder les feuilles jaunies tomber sans bruit dans l'eau sombre de l'étang, lever la tête pour observer le ciel d'azur pâle, nimbé de nuages translucides, et sentir déferler en lui un bonheur insurmontable, tellement insurmontable qu'il avait peur de devenir fou. Alors, pour ne pas perdre la raison face au trop-plein de l'existence, il plongeait dans l'alcool.

Comme hier : il s'était senti heureux, sans l'ombre d'un doute, et ça l'avait terrorisé, quelque chose avait même remué à l'intérieur de son crâne, comme si les circonvolutions de son cerveau – telle une poignée de vers – étaient entrées en mouvement, s'entremêlant en un nœud si serré qu'aucun psychiatre n'aurait la force de le défaire.

Il avait fouillé dans ses poches, son porte-monnaie, les tiroirs de son bureau, sa veste et le pardessus de sa femme, et avait réuni une somme suffisante pour acheter une bouteille de vodka et une autre de vin dans un magasin ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. La vodka s'était tarie, ne lui apportant qu'une bonne griserie pensive

mais un peu superficielle. Le vin, curieusement, s'était révélé plus efficace ; bientôt, il s'était senti flasque, il devait faire un gros effort de concentration pour ne pas voir double ; vacillant, il s'était demandé s'il allait vider le tout ou en laisser pour le lendemain matin. Sa raison avinée lui recommandait d'en laisser, mais son âme ivre se souciait peu de sa raison, et l'Écrivain avait lapé le reste au goulot avant de s'écrouler par terre et de ramper lentement jusqu'au divan...

Ce reste, pensa-t-il amèrement, aurait pu me sauver aujourd'hui.

Il se mit à fumer avec écoëurement et s'approcha de la fenêtre.

Il vit Parfion remonter la rue, les mains dans les poches et le dos voûté, pour entrer dans la cour de Serpent.

Saisissant immédiatement la situation, l'Écrivain sortit à son tour, sans rien dire à Iola.

Chapitre cinq

où nos héros s'interrogent sur la conduite à suivre.

Ils étaient assis en silence. Plus exactement, Parfion était assis sur l'unique chaise, et l'Écrivain aux pieds de Serpent, qui était couché.

Le dilemme était d'autant plus cruel que Parfion avait fini par gratter au fond de ses poches trois roubles en menue monnaie. Somme suffisante pour acheter soixante-quinze grammes de vodka au comptoir du magasin situé au coin des rues Tchapaev et Oulianov. Une planche de salut pour un seul d'entre eux, or ils se sentaient désormais solidaires.

— Il y a vraiment de quoi rire, remarqua Serpent. La bière la moins chère coûte quatre roubles. Il nous manque un rouble ! Il suffirait d'une gorgée chacun.

Parfion et l'Écrivain acquiescèrent en silence. Certes, cette gorgée ne leur rendrait des forces que pour une demi-heure au plus, mais ils savaient que ce laps de temps suffirait à entreprendre une action quelconque, le plus important en matière de boisson étant de commencer. L'expérience montre que le reste s'enclenche automatiquement : des copains aux poches pleines apparaissent par miracle, et le vin, la vodka et la bière se mettent à couler, comme si les premières gouttes servaient à huiler la porte d'un autre monde dépourvu de problèmes et de souffrances, où des surprises agréables t'attendent à chaque coin de rue.

— « Cherokee », dit soudain Parfion en regardant par la fenêtre.

— Hein ? fit Serpent.

— Une Jeep Cherokee, précisa Parfion. La voiture du Malade. Elle est garée devant l'immeuble. Ça veut dire que le Malade est chez lui.

— C'est râpé d'avance, dit Serpent.

Le Malade n'était pas malade ; simplement, on avait demandé un jour au petit Sacha Gouriev : « Pourquoi es-tu si gros ? », et il avait fait la moue avant de répondre : « Je ne suis pas gros, je suis malade ! » quoiqu'il fût en parfaite santé. Ce qui lui avait valu son surnom. Personne ne l'appelait plus ainsi à voix haute : le Malade était devenu riche, il ne fréquentait plus ses copains d'enfance ni ses voisins, et d'ailleurs c'étaient les derniers mois qu'il passait ici, il se faisait

construire un hôtel particulier dans une banlieue chic.

— Pourquoi dis-tu ça ? demanda l'Écrivain. Tu lui as déjà emprunté de l'argent ?

— Non.

— Ou quelqu'un que tu connais ?

— Non plus. C'est clair qu'il ne nous en donnera pas.

— Mais pourquoi ? Si personne n'a essayé ! On va aller le voir ensemble et lui demander un rouble. Tels de joyeux fantômes surgis de son enfance, il ne saurait manquer d'en être attendri.

— Si sa voiture est là un jour de semaine, ça veut dire que lui aussi il a bu hier, et qu'aujourd'hui il est malade, dit Serpent, qui s'y connaissait. Ça lui arrive, mais pas souvent.

— Il doit être en train de soigner sa gueule de bois, supposa l'Écrivain avec espoir.

— Jamais de la vie. Il a trop peur de sombrer dans l'alcoolisme. Il est couché, et il attend que ça passe.

— En ce cas, il ne nous donnera rien, dit Parfion. Il doit être d'une humeur de chien. Il voudra qu'on souffre autant que lui.

— Tu te trompes ! s'écria l'Écrivain, brandissant l'index sous l'effet d'une brusque poussée d'imagination. Quand on a la gueule de bois, aux souffrances physiques s'ajoute le remords. Et un sentiment de honte.

— Honte, lui ? Allons donc ! objecta Serpent.

Mais l'Écrivain se lança dans un long raisonnement humaniste :

— Pourquoi le Malade serait-il pire que les autres ? Je suis sûr que même les assassins et les violeurs éprouvent des remords après avoir bu. S'il n'a pas honte devant ses proches et devant les autres, il se sent forcément coupable vis-à-vis de la seule chose qu'il aime et qu'il respecte, à savoir son propre organisme. Oui, le Malade est furieux. Il en a après sa femme, ses enfants, le monde entier. Mais ne négligeons pas ses souffrances morales. Voilà que nous arrivons pour lui demander un rouble. C'est l'occasion pour lui d'accomplir une bonne action, il réalise qu'aider les autres, ça fait du bien, qu'on s'en trouve récompensé, un bienfait est synonyme de délivrance pour une âme ivre, autant que la saumure pour un corps ivre, et il nous donnera le rouble qui nous manque.

— Pas du tout, dit Parfion, non pas tant par doute que par goût de la contradiction et pessimisme naturel. Tu as tort. Il est devenu riche et arrogant. Récemment, il m'a dépassé en voiture en m'éclaboussant.

Nous allons le trouver avachi et pitoyable. Il n'aimera pas ça. Et il ne nous donnera rien.

— Supposons que j'adhère à ta théorie, s'exclama l'Écrivain, en réalité je la rejette, mais supposons que j'y adhère. Oui, il souffre, il fait peine à voir, mais rencontrer des gens encore plus mal en point que lui, ça lui mettra du baume au cœur. Et il nous donnera un rouble !

— Soit dit en passant, remarqua Parfion, il risque de penser que nous nous moquons de lui en ne lui empruntant qu'un rouble. Comme si nous le supposions avare au point de ne pas vouloir lui demander plus. Et il ne nous donnera rien !

— Tout dépend de la façon de demander. Rien ne nous empêche de lui dire que nous voulons acheter une bouteille de vodka, et qu'il nous manque un seul petit rouble. Ça n'aura rien d'humiliant pour lui. Et il nous le donnera.

— Il va éprouver un sentiment d'envie : voilà des types qui vont se faire plaisir, alors qu'il est obligé de prendre son mal en patience, sans rien oser se permettre. Et il ne nous donnera rien !

— Tu ne connais pas la psychologie des ivrognes, répliqua l'Écrivain. Un pochard authentique ne se contente pas d'être heureux quand il boit, il se réjouit quand les autres boivent. Ce qui dissimule de mauvaises intentions au niveau de l'inconscient. Le biberonneur qui encourage ses semblables à prendre une cuite prévoit leur gueule de bois future, et au fond, s'il les aide, ce n'est pas pour leur bien, mais pour leur faire du mal ! C'est pourquoi le Malade nous donnera un rouble.

— Si sa femme est à la maison, insista Parfion, le Malade ne pensera pas seulement à satisfaire son ego. Hier, il a pris une pistache, il a dépensé de l'argent, alors aujourd'hui, ça lui fera une occasion de montrer à sa douce moitié qu'il ne jette pas l'argent par les fenêtres. Et il ne nous donnera rien !

— Je ne crois pas que le Malade, ivre ou non, soit le genre de type qui fasse de la lèche à son épouse. Au contraire, il sera content de l'embêter pour la punir de se sentir bien alors qu'il se sent mal. Et il nous donnera un rouble !

— Tu n'envisages pas la possibilité que sa femme ne joue aucun rôle dans sa conduite ? Tu ne connais pas la règle d'or ? Celui qui aujourd'hui dépense sans compter, le lendemain regrette son argent et compte chaque kopeck. Il ne nous donnera rien.

— Il existe une autre règle, remarqua l'Écrivain, celle de l'union des âmes avides de boisson. Au nom de cette règle, il nous donnera un

rouble !

Ayant épuisé leurs arguments, l'Écrivain et Parfion se tournèrent vers Serpent pour qu'il les départage.

Celui-ci, conscient de la solennité du moment, réfléchit et déclara :

— Pourquoi un rouble ? Si on y va, il faut lui en demander dix ou cent d'un coup. Pour lui, cent roubles, c'est comme pour moi un kopeck.

— C'est pourtant vrai !

— Vous ne comprenez pas, dit l'Écrivain. Il faut lui demander un rouble, et pas plus. Premièrement parce que nous avons besoin d'un seul rouble dans l'immédiat. Et deuxièmement parce que je veux qu'il se sente humilié. Sous-entendu : de toute façon, tu ne nous donneras pas plus, alors donne-nous au moins un rouble.

— Il va comprendre que c'est de la provocation, dit Parfion. Et il ne nous donnera rien.

— Vous êtes nuls en psychologie. Bien sûr qu'il va comprendre. Il voudra démontrer qu'il n'est pas si pingre que ça. Et au lieu de nous donner un rouble, il nous en donnera dix, ou cent, ou même mille !

Un spasme causé par la soif serra la gorge de Serpent, et il se leva.

— Allons-y !

Chapitre six

où nos amis rendent visite au Malade, frôlent la mort et recueillent un rouble tombé du ciel, avant de ramasser trente-trois mille dollars dans le caniveau.

Lentement, comme s'ils surmontaient le souffle de l'espace-temps, ils traversèrent la rue, entrèrent dans une cour et sonnèrent à une porte blindée.

Une voix rauque jaillit de l'interphone :

— Qui est-ce ?

— Des amis ! répondit Serpent.

— Bon, dit la voix, et la porte s'ouvrit toute seule sur un long couloir.

Au fond du couloir apparut le Malade, ceint d'une robe de chambre en tissu éponge.

— Halte-là ! dit-il. Que voulez-vous ?

— Rien qu'un rouble, Sacha, dit l'Écrivain d'un ton doux et tendre.

— Qui êtes-vous ?

— Tu ne nous reconnais pas ? s'étonna Serpent. On...

— N'avancez pas ! Vous voulez un rouble ? Un rouble ? Et pourquoi pas dix, ou cent ?

— Cent, on veut bien, se hâta de dire Serpent. Jusqu'à demain.

(Quand il empruntait de l'argent, il promettait toujours de le rendre le lendemain.)

— Et pourquoi pas mille ? Pourquoi pas dix mille ?

— Mais nous..., commença Parfion.

Le Malade l'interrompit :

— La ferme ! Et pourquoi pas cent mille ? Pourquoi pas un million ? Pourquoi pas dix millions ? Pourquoi pas vingt millions ? Pourquoi pas trente ?

Quand il arriva à cent cinquante millions, l'Écrivain en eut assez et dit :

— Bon, allez, on s'en va.

— Pas un geste, hurla le Malade et, sortant un revolver de sous sa robe de chambre, il le pointa sur nos trois amis : Ne bougez pas, je vais tirer !

— C'est illogique, objecta gentiment l'Écrivain. Quel est l'imbécile qui va rester sur place quand on s'apprête à lui tirer dessus ?

— Si tu essayes de filer, je t'abats. Si tu ne bouges pas, je t'épargnerai... peut-être, promit le Malade.

Nos trois compères étaient groupés devant la porte. Ils sentaient que la meilleure solution était de faire simultanément un bond de côté, mais comment synchroniser leurs mouvements ? Le Malade avait beau être loin, la moindre parole, même prononcée à voix basse, lui serait audible.

— Qui vous envoie ? interrogea le Malade.

— On est venus de nous-mêmes, répondit Serpent.

— Si vous me dites qui vous envoie, je vous laisse partir.

Parfion, qui évoluait dans les sphères du pouvoir, était bien informé, notamment sur la mafia. Il connaissait les surnoms de quelques parrains de la pègre.

— C'est la Dent qui nous envoie.

— La Dent ? s'écria le Malade. Alors prenez ça !

Et il tira, tandis que la porte commençait à se refermer ; nos amis eurent à peine le temps de s'échapper.

— Vous êtes vivants ? demanda Serpent. Eh, l'Écrivain, qu'est-ce qui t'arrive ?

L'Écrivain était blême et se tâtait la tempe du bout des doigts.

— Elle est passée là. À un cheveu de mon oreille. Juste là. Elle m'a frôlé. La balle. Un millimètre de plus et...

— Ne tombe pas dans les pommes ! dit Parfion. On a déjà assez de soucis comme ça.

Ils sortirent de la cour, n'ayant ni la force ni l'envie de discuter le comportement du Malade. L'Écrivain était conscient qu'un événement d'importance extraordinaire venait de se produire dans sa vie, mais il décida de remettre son émotion à plus tard, quand il se sentirait suffisamment d'aplomb pour la supporter.

Ils marchaient sans but dans la rue. Brusquement, Serpent leva la tête et aperçut sur un balcon du premier étage Eleonora Vitoldovna, chaudement vêtue d'un châle et d'un antique manteau de fourrure.

Vingt-trois ans plus tôt, la vieille dame avait perdu son fils : il était parti en Carélie pour son travail et y était mort d'un arrêt du cœur. Le corps avait été enterré sur place. Eleonora Vitoldovna n'avait pu se rendre aux funérailles pour cause de maladie et elle refusait de croire au décès de son enfant. Depuis vingt-trois ans, elle attendait qu'il apparaisse au coin de la rue. Souvent, elle prenait d'autres passants pour son fils, et malgré le temps écoulé, tous avaient approximativement l'âge de ce dernier lors de sa disparition, à savoir trente-cinq ans. Elle se trompait de plus en plus souvent, à cause de sa mauvaise vue.

— Hou ! hou ! cria Serpent.

— Vida, c'est toi ? demanda Eleonora Vitoldovna.

— Oui. J'ai besoin d'un rouble.

— Mais bien sûr. Et après, tu rentres à la maison ?

— Après, je rentre à la maison.

Eleonora Vitoldovna fouilla dans sa poche, examina longuement les pièces de monnaie en les rapprochant de ses yeux, trouva un rouble et le jeta en bas.

Elle était consciente de son erreur. Mais quelque part, une autre femme attendant son fils commettrait la même erreur à l'égard du fils d'Eleonora Vitoldovna, quand il lui demanderait un rouble ; elle donnait ce rouble à un étranger pour que l'autre femme en fasse autant. Et puis elle était reconnaissante à cet homme (qui avait aussi une mère) : il lui avait donné l'occasion de ne pas prononcer dans le vide ces paroles qui vivaient en elle depuis vingt-trois ans ; et maintenant elle allait s'apitoyer sur son propre sort et pleurer un bon coup.

Serpent ramassa la pièce sur le trottoir, prit les trois roubles de Parfion et courut jusqu'au kiosque de vente le plus proche.

L'Écrivain et Parfion allèrent attendre à l'écart.

— Pourquoi lui as-tu permis de berner cette pauvre vieille ? C'est ignoble, dit l'Écrivain.

— Tu n'as rien dit non plus.

— J'étais trop surpris.

— Tu aurais pu aller lui rendre sa pièce, puisque tu es tellement honnête. Je vous connais, vous autres écrivains à la manque ! Au fond, tu es cent fois pire que Serpent. Serpent a agi selon l'inspiration du moment, sans réfléchir, et tu l'as laissé faire. Et maintenant, tu te crois obligé de nous faire la morale. Je te déteste.

— Et toi, tu joues les cyniques, dit l'Écrivain avec mépris.

— Parfaitement, je suis cynique. Mais si ton univers s'écroule et si ta conscience te torture, eh bien, tu n'as qu'à refuser de boire.

L'Écrivain se contenta d'un grognement dubitatif, s'étonnant de l'absurdité de la proposition de Parfion.

... Enfin, arriva l'instant béni de la Première Gorgée !

Serpent avait même trouvé des verres en plastique. Il servit d'abord Parfion (qui était venu le voir le premier et dont il était le débiteur), puis l'Écrivain (qui était venu en second, mais qui était également son invité), et enfin il se servit lui-même, et les trois portions étaient identiques. Si un sceptique avait voulu vérifier, vous pouvez être sûr qu'il aurait trouvé exactement le tiers d'un demi-litre, soit 166,666666667 millilitres dans chaque verre. La manne liquide humecta leurs gosiers secs et brûlants, pénétra leurs estomacs torturés et, transitant par des voies mystérieuses, se mit à couler dans leurs veines. L'Écrivain offrit des cigarettes à ses deux amis (il en avait toujours une bonne provision, car il ne pouvait s'en passer pour travailler), ils restèrent quelque temps à fumer en échangeant des regards empreints de tendresse, puis ils partirent à la rencontre du Destin, certains qu'il se montrerait désormais clément à leur égard. Ils se permirent même un interlude lyrique en s'arrêtant devant la vitrine du magasin « Les trois ours », récemment ouvert, et critiquèrent tous les meubles exposés pour leur manque de goût, leur laideur et leur prix exorbitant.

— Si j'avais un établi, je pourrais transformer cette caisse en fauteuil viennois, déclara Serpent en montrant du doigt une grande caisse de planches grossières qui traînait dans un coin.

L'Écrivain, par égard pour Serpent et ses capacités, examina la caisse et même la souleva, histoire de la soupeser.

Il annonça :

— Il y a quelque chose derrière. On dirait un portefeuille. Sauf que c'est beaucoup trop gros pour être un portefeuille.

— J'ai ramassé des tas de portefeuilles et de porte-monnaie dans ma vie, dit Serpent, mais ils étaient toujours vides.

Parfion, sceptique par nature et constamment déçu par l'existence, était d'accord avec Serpent. Puis il se souvint qu'il était parti de chez lui et qu'il commençait une nouvelle vie où il pouvait très bien cesser d'être un sceptique. C'est pourquoi il écarta la caisse, se pencha et prit du bout des doigts l'objet qui ressemblait effectivement à un portefeuille, mais hypertrophié, au point qu'on l'aurait cru factice, destiné à décorer la vitrine d'une maroquinerie.

— Quel objet ridicule, dit-il. Je me demande à quoi ça peut servir.

Malgré tout, il entrouvrit le portefeuille, et aussitôt, jetant des regards circulaires, il souffla à ses compagnons :

— Partons d'ici !

— Allons chez moi, proposa Serpent.

Et ils allèrent chez Serpent.

Ils s'enfermèrent dans la chambre. D'un compartiment du portefeuille, Parfion sortit un paquet de billets de cent roubles russes et d'un autre une gigantesque liasse de billets de cent roubles américains, ou plus exactement de dollars.

Les billets russes étaient au nombre de trente trois et les américains au nombre de trois cent trente, ce qui, vous l'avez calculé, faisait trente trois mille dollars.

Ils restèrent un moment à regarder l'argent étalé sur le lit ; enfin, Parfion déclara :

— Ils sont faux !

Chapitre sept

où Parfion accuse l'Écrivain et tous les écrivains en général d'être des criminels larvés et où l'Écrivain disserte sur le Destin, après quoi nos amis se demandent ce qu'ils vont faire de cet argent.

Parfion examina attentivement les billets et rectifia :

— Non. Ils sont vrais.

— On va vérifier ça tout de suite, s'exclama Serpent.

Il s'empara d'un billet de cent roubles et sortit en trombe. Parfion lança un regard perçant à l'Écrivain. L'autre, se sentant dévisagé, s'arracha à la contemplation de l'argent.

— Je sais ce que tu penses, dit Parfion.

— Non, protesta l'Écrivain, c'est juste une coïncidence. Qu'il y en ait trente-trois mille et trois cent trente. Ça n'a rien de mystique, il n'y a pas de raison de se mettre martel en tête.

— Ni de me casser les pieds, s'exclama Parfion. Je vous connais vous autres, f. gribouris, p. de cacographes, s. de barbouilleurs de papier ! Vous êtes tous des assassins, des traîtres et des pervers potentiels !

— La logique de ton discours m'échappe, remarqua l'Écrivain d'un air pensif.

— Vraiment ? Ce n'est pas pour rien que Dostoïevski était épileptique, ce n'est pas pour rien qu'il décrit des petites filles dépravées dans ses livres, et que le sang y coule à flots ! Gogol vivait dans un cauchemar : des gens qui perdent leur nez ou qui sortent de leur portrait, des noyées, des histoires de vengeance. Je parie qu'il rêvait d'égorger lui-même quelque jolie fille. Et partout dans ses intrigues d'énormes sommes d'argent sont en jeu ! Vous écrivez pour ne pas devenir des criminels dans la vie ! Quoique, pour le talent, tu n'aies évidemment rien d'un Dostoïevski ni d'un Gogol.

— Tu racontes n'importe quoi.

— Pas du tout. Tu voudrais carotter sa part à Serpent. Le soûler pour lui faire croire ensuite qu'il a rêvé. Ne dis pas que je me trompe !

— Tu te trompes, répondit calmement l'Écrivain, avec une incrédulité méprisante.

Parfion se sentit offensé, et il voulut poursuivre ses accusations, mais il se souvint à nouveau qu'il commençait une nouvelle vie, pure et honnête comme une feuille de papier vierge et il dit, étonné de sa propre sincérité :

— Eh bien moi, j'ai beau ne pas être un écrivain (cependant, si je voulais...), je n'en suis pas moins un salaud. Je suis là à me demander ce que je vais faire de vous. Soûler Serpent, rien de plus facile. Toi aussi, je pourrais te soûler, mais tu es moins pocheton que lui, ta mémoire fonctionne encore correctement.

— Pour sûr, confirma l'Écrivain.

— J'étais donc en train de me dire qu'après t'avoir fait boire, je devrais te pousser sous une voiture. Tu te rends compte ? Nous venons à peine de trouver ces billets, et me voilà déjà devenu un meurtrier !

— Tu ne m'as pas encore tué, le rassura l'Écrivain.

— Mais je vais le faire ! Ce n'est pas pour rien qu'il y en a trente-trois mille et trois cent trente. Il faut nous débarrasser de cet argent. Ou bien me le donner.

— Et si moi aussi je veux l'avoir pour moi seul ? demanda l'Écrivain sur le mode hypothétique.

— Alors, b. d. m., nos carottes sont cuites. Alors le sang va couler !

Ils auraient peut-être poursuivi cette intéressante discussion, si Serpent n'avait fait irruption dans la pièce, serrant contre son cœur un grand sac en plastique.

— Ils sont vrais ! annonça-t-il, et il sortit de la vodka, une bouteille d'eau gazeuse, des conserves, du pain et des cigarettes. J'ai claqué cent roubles. On va faire la fête !

Il décapsula la vodka, trouva deux verres, les essuya, fit un saut à la cuisine pour en prendre un troisième, les remplit et s'empara du sien avec un sourire radieux.

— Allons-y doucement, dit Parfion. C'est trop sérieux.

— Oui, tu as raison.

L'expression de Serpent devint grave, et pour la première fois depuis huit ou dix ans il ne but pas tout le contenu de son verre d'un coup, mais seulement la moitié. Après quoi, il le posa délicatement sur le rebord de la fenêtre.

L'Écrivain et Parfion burent à leur tour.

Ils demeurèrent quelques instants silencieux, allumèrent des cigarettes. Leurs organismes reprirent du poil de la bête, se mirent à respirer à pleins poumons, leur sang fluidifié irrigua rapidement leurs

cerveaux.

Ce processus incita l'Écrivain à tenir le discours suivant :

— Voilà ce que je pense, cher Serpent et cher Parfion. Ma vie durant, le destin s'est joué de moi. Et même aujourd'hui, avec cette découverte, le jeu continue. Eh bien je dis non. À première vue, cet argent m'offre la liberté d'écrire pour moi-même et non plus pour mes éditeurs. Sauf que je ne veux plus écrire pour moi-même ! Mon talent a dégénéré. Je l'avoue, je prends plaisir à produire des romans érotiques, mystiques et policiers, j'en suis récompensé sur le plan moral comme sur le plan financier, et ça ne me dit plus rien d'écrire de la vraie littérature. En tant qu'auteur digne de ce nom, je suis fini avant d'avoir commencé. Mais il me reste ma fierté. Le destin s'est joué de moi, mais il n'a pas réussi à m'humilier. Or aujourd'hui, je le sens, il veut en plus me trainer dans la boue : il veut ôter tout sens à mon existence !

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Parfion. Que tu comptes renoncer à cet argent ? Ah non, ça ne marche pas. Je sais très bien où tu espères en venir. Tu veux voir avec quelle avidité nous allons mordre à l'hameçon. Tu veux te conforter dans ton ignominie. Tu cherches un prétexte pour nous haïr. C'est ça, hein ? Des clous ! Je ne veux pas recevoir une brique sur la tête la nuit, dans une ruelle sombre ! Et un jour Serpent ne se réveillera pas, et personne ne saura qu'on lui a versé une dose carabinée de somnifère dans sa vodka !

Serpent les regardait parler sans comprendre. Il nageait dans la béatitude et se demandait pourquoi ses amis étaient si sombres et tendus.

— Qu'est-ce qui vous prend ? demanda-t-il.

— Tu es bête, dit l'Écrivain à Parfion avec commisération.

Et Parfion se sentit honteux.

— Mais enfin, qu'est-ce que tu cherches ?

— Rien. Divisé en trois, cet argent, ce n'est pas vraiment le Pérou. Mais pour une seule personne, c'est juste ce qu'il faut. Pour refaire sa vie, se marier, se désintoxiquer. C'est à toi que je pense, Serpent. C'est toi qui as aperçu la caisse le premier. Sans toi, on n'aurait rien trouvé.

— Ah non, les mecs, dit Serpent, comme effrayé, j'ai vu la caisse, mais c'est toi qui as vu le portefeuille.

— Et c'est Parfion qui l'a ramassé, dit l'Écrivain. Prends cet argent, Parfion, c'est quelqu'un d'intelligent qui te le dit.

Parfion, face au regard franc et à la voix sincère de l'Écrivain, aurait peut-être accepté, mais le voir mettre son intelligence en avant,

sous-entendant clairement que lui, Parfion, n'était qu'une pauvre cloche, l'avait piqué au vif.

— Je ne suis pas plus bête que toi, rétorqua-t-il.

— Arrêtez, on partage, et fini de discuter, dit Serpent qui ne comprenait toujours pas quelle mouche avait piqué ses copains.

— Nous ne voulons plus être les jouets du Destin, déclara l'Écrivain. Pas vrai, Parfion ?

Ces paroles solennelles allèrent droit au cœur de Parfion : n'était-ce pas ce qu'il avait lui-même décidé ce matin ? Il acquiesça.

— Nous allons le défier ! Lui cracher au visage ! s'exclama l'Écrivain.

— À qui ça ? demanda Serpent.

— Au Destin.

Serpent fut tellement surpris qu'il regarda autour de lui comme s'il cherchait le personnage en question.

— On va tirer au sort, proposa l'Écrivain. Le gagnant aura l'argent pour lui tout seul.

Serpent prit peur à nouveau.

— Non ! Arrêtez de faire les marioles. On partage équitablement, il n'y a pas à revenir là-dessus. Tirer au sort, et quoi encore ? p. ! Vous êtes c. ou quoi ?

— M., tu fais ch. ! Arrêtons de dire des gros mots, b. ! dit Parfion.

L'Écrivain et Serpent convinrent qu'en un jour pareil, les gros mots étaient déplacés.

— Il faut tuer le ver, conseilla Serpent. Pour avoir les idées plus claires. On déraille un peu parce qu'on n'est pas remis de notre cuite de la veille.

Et de boire sur-le-champ, imité sans tarder par ses deux amis.

Ils marquèrent la pause, fumèrent une cigarette en contemplant l'argent avec un désir trouble.

— Je vous ai compris, déclara soudain Serpent. Vous avez des doutes. La morale et tutti quanti. Question d'éthique. La noirceur du vice. La richesse corrompt. Les tentations d'une vie facile. Vous croyez que je ne comprends pas ? Je comprends. Vous croyez que si vous avez fait des études supérieures alors que je me suis arrêté au bac, ces choses-là me dépassent ? Nullement. Les mass media ne m'ont pas abêti, et l'instant fugace ne m'a pas emporté dans sa course, je suis ici et maintenant, de toute mon âme. Et voilà ce que je propose : on

partage le fric bien de chez nous, ce qui fait déjà mille roubles et quelques par tête de pipe, et les dollars, on en fait don à un orphelinat. Un don anonyme.

— Et comment ? En le déposant sous la porte ? Le personnel le mettra dans sa poche. Celui qui le ramassera le gardera pour lui, objecta Parfion, réaliste.

— On en fera don publiquement. En présence de la presse et de la télévision.

— Pour que le propriétaire de l'argent l'apprenne et nous fasse la peau par mesure de représailles ? dit Parfion.

— À propos..., commença l'Écrivain, mais Parfion avait déjà compris :

— Ça ne marchera pas. On n'a aucun renseignement sur lui. Comment le retrouver ? En mettant une annonce ? « Celui qui a perdu un portefeuille bourré de dollars est prié de se présenter à l'adresse suivante » ?

— Arrêtez, les gars ! dit Serpent. Réfléchissons plutôt à ce que nous allons faire de cet argent.

Remarque fort intéressante et qui rappelait leurs rêves d'enfants : que demanderaient-ils s'ils avaient une baguette magique pouvant réaliser trois souhaits ? Le Malade, qui ne se distinguait pourtant pas par son intelligence, s'était montré le plus malin en déclarant : « Mon premier souhait, ça sera d'avoir une autre baguette magique qui réalise tous les souhaits ! » Les autres, vexés de sa ruse, lui avaient même administré une légère raclée pour avoir gâché l'intérêt du jeu.

— Alors, ça vient ? les encouragea Serpent. Vas-y, Piscotte, c'est toi l'Écrivain, oui ou non ?

L'Écrivain fronça le front.

— Alors à toi, Parfion !

Parfion non plus ne sut que répondre.

— Bon, alors je commence, dit Serpent qui but encore une lampée avant de poursuivre : Tout d'abord, je... – et ses yeux glissèrent le long des murs, comme s'il y cherchait l'inspiration.

À son tour, il demeura pensif.

Chapitre huit

où Serpent songe qu'il devra d'abord se payer de nouvelles dents, puis acheter une garde-robe, à lui et à sa maman, entreprendre des travaux dans l'appartement, se faire poser un patch antialcoolique pour trois ans au minimum, parce qu'il en a assez de boire ; cependant, pour commencer, ça ne serait pas mal de se camphrer jusqu'à plus soif pendant quelque temps, ce qu'il n'a guère pu se permettre jusqu'ici, de se promener la nuit en taxi vêtu d'un costume dernier cri, de ramasser une prostituée de luxe ; mais à cet instant Serpent se souvient qu'il n'a plus couché avec une femme depuis très longtemps et qu'il n'est pas sûr d'être à la hauteur, même avec une prostituée ; pour savoir s'il est encore un homme, il faudrait qu'il s'abstienne de boire pendant au moins deux semaines, sauf qu'après ça, plus besoin d'engager une prostituée, il pourra lier connaissance avec une femme convenable ; et là, Serpent pense à son épouse qu'il n'a pas vue depuis quinze ans (c'est pourtant vrai qu'il a été marié !) et à sa fille qu'il n'a jamais revue non plus (elle a déjà dix-sept ans !), et il se dit que ça serait une excellente idée de rendre visite à sa femme et à sa fille dans toute la splendeur de sa richesse et de leur dire : « Regardez comment je suis maintenant, revenez vivre avec moi ! », mais il se rend compte aussitôt qu'on ne saurait ressusciter le passé, que son amour pour sa femme s'est éteint (au demeurant, il ne l'a jamais vraiment aimée), et qu'il ne sera plus capable d'éprouver de vrais sentiments paternels pour sa fille ; il réalise avec une impitoyable lucidité et avec toute la puissance d'un esprit redevenu sobre l'espace d'une seconde que c'est bien simple : une fois sa part en poche, il se mettra à boire, et à boire encore jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus d'argent ou jusqu'à ce qu'il crève, la seconde possibilité étant la plus probable, et que même s'il trouve d'abord le temps de se vêtir, de vêtir sa mère et de retaper l'appartement, il finira fatalement par se soûler et, incapable d'assumer sa richesse, par dépenser son argent à tort et à travers, ce qui ne manquera pas d'attirer l'attention de quelque rapace sans foi ni loi qui le tuera pour s'emparer du magot, autrement dit, pas moyen de sortir de l'impasse : la mort l'attend au tournant.

— Finalement, je n'en sais trop rien, dit Serpent. Ce n'est pas évident...

À ce moment, Parfion se sentit prêt. Ayant bu, il croisa les bras sur sa poitrine.

Chapitre neuf

où Parfion s'apprête à déclarer qu'il en a assez d'être un laquais du pouvoir, fût-ce un laquais se moquant de ses maîtres ; comme tout Russe qui se respecte, il est capable de beaucoup plus que parler et écrire dans le vide, ce n'est pas à lui qu'il faut apprendre où placer cet argent : d'ici un an, il aura amassé un capital suffisant pour fonder sa propre entreprise, dans deux ans il sera devenu l'un des principaux producteurs de la région, il choisira une branche qui fait peur aux autres, celle de la machinerie lourde, il fournira le marché intérieur, et par la suite le marché extérieur, en machines-outils et en chaînes de production automatisées de première classe ; et ce ne sera qu'un début, après avoir confié son affaire à ses fidèles assistants, il se lancera dans la politique ; ses moyens lui permettront d'organiser une vaste campagne ; dans trois ans, il sera devenu l'un des principaux personnages politiques du pays, leader d'un parti qu'il aura fondé et qui s'appellera, par exemple, Parti de l'Union du Peuple (PUP) ; aux prochaines élections présidentielles, il sera le candidat le mieux placé ; et de ces sommets futurs, Parfion contemple déjà avec ironie son passé récent, son existence minable avec son intellectuelle de femme, qu'elle aille se faire fi ! avec son persifleur de fils et avec la c. prétentieuse que celui-ci a eu la sottise d'épouser ; sur ces sommets, il se tiendra en compagnie d'une jeune épouse à la peau mate et d'un charmant bambin en adoration devant son papa ; il se voit déjà, installé dans un fauteuil après ses dix-huit heures de travail quotidien, tenant son fils dans ses bras, la charmante frimousse de sa femme reposant sur son épaule ; mais brusquement, Parfion se souvient qu'il a déjà connu cela : la charmante frimousse de sa femme Olga, et leur petit garçon adoré ; il ne deviendrait donc président que pour entrer une seconde fois dans le même fleuve ? rien de plus stupide ! D'ailleurs, il déteste la politique, il n'a aucune envie d'en faire, ce qu'il veut, honnêtement, c'est quelque chose que tout l'argent du monde ne saurait acheter : retrouver sa jeunesse.

Parfion baissa les bras et tendit une main vers la bouteille.

— C'est tout ? demanda l'Écrivain.

— Laisse-moi tranquille. Pourquoi devrais-je me jeter au feu le premier ? C'est à toi, le pondeur de navets, de montrer l'exemple !

— Ne compte pas là-dessus.

Chapitre dix

où l'Écrivain n'a effectivement aucune intention de rendre publiques ses rêveries, eu égard à leur caractère intime et – si l'on peut dire – strictement professionnel, car il a menti en prétendant prendre plaisir à prostituer sa plume et ne plus vouloir écrire de vrais romans ; en réalité, comme tout écrivain méconnu, il est las de l'anonymat, qui est pire que le rejet (on peut considérer le rejet comme une marque de bêtise de la part de ceux qui le rejettent, mais que faire lorsqu'il n'y a rien à rejeter ?), et surtout, il est fatigué de l'attente de sa femme, même si cette attente est sincère (c'est ce qu'il croit, mais nous en savons plus que lui sur ce point) et constitue son unique soutien ; l'idéal serait de consacrer les onze mille dollars qui lui reviennent à une édition en mille exemplaires sur papier bon marché de ses œuvres choisies en trois volumes, que la critique ne pourra pas passer sous silence ; après tout, chacun connaît l'histoire des Cent Ans de solitude de Marquez, imprimés en province à trois mille exemplaires ; et aussitôt, le front et les paumes soudain moites, l'Écrivain se dit, peut-être pour la première fois de sa vie : et si mes textes littéraires n'étaient pas si littéraires que ça ? ce que lui démontrerait indiscutablement, citations à l'appui, quelque critique respecté ; non, impossible, il lit ses propres œuvres et celles des autres d'un œil objectif, il sait que son talent en laisserait plus d'un sur le carreau ; d'un autre côté, ces trois volumes seraient un point final après lequel, au fond, il n'aurait plus aucune raison de vivre, il se hâterait de prouver qu'il n'en est rien en rédigeant un quatrième volume, moins bon, puis un cinquième encore plus mauvais, et il se trouverait désormais des critiques pour le défendre ; gavé de louanges, il se complairait dans l'autosatisfaction hésitante et la suffisance soupçonneuse ; pour obtenir confirmation du tournant survenu dans sa vie, il abandonnerait sa femme et déménagerait à Moscou pour y mener une existence agitée et superficielle ; ses romans seraient adaptés au cinéma, il voyagerait beaucoup à l'étranger, ce qui n'est bon que lorsqu'on est jeune, et à l'occasion d'un de ces déplacements, quelque part à Vienne, la belle cité des valse, il mourrait en pleine nuit d'une crise cardiaque (cette saloperie de cœur lui fait déjà mal de temps à autre), seul dans sa chambre d'hôtel, incapable d'appeler à l'aide, faute de savoir un mot d'allemand ou d'anglais : malgré ses études à l'Institut de littérature et son mariage avec une intellectuelle, il reste un autodidacte raté, un parvenu, un misérable rat de province...

— Je m'achèterai une moto, déclara-t-il. Superpuissante, avec plein de gadgets, pour onze mille dollars !

— Pourquoi ? s'étonna Parfion.

— Je rêve depuis l'enfance d'avoir une moto. L'Écrivain était sur le point de parler de ses rêves d'enfant (avoir une moto et sauter au moins une fois en parachute), quand Parfion et lui entendirent des bruits bizarres.

Ils regardèrent Serpent.

Yeux fermés et mâchoires crispées, Serpent reniflait bruyamment et pleurait en silence.

Chapitre onze

où Serpent énonce une idée stupéfiante.

— Eh bien, mon petit Serpent, qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Parfion.

— J'ai frappé un enfant...

— Quel enfant ? Quand ça ?

Des paroles sans queue ni tête s'échappaient de la bouche de Serpent.

— La larme d'un enfant ! La beauté sauvera le monde ! Les preuves immatérielles des rapports matériels de l'âme avec le réel et inversement !

À ces bribes dostoïevskiennes, Parfion et l'Écrivain comprirent que l'éruption du volcan philosophique venait de commencer : depuis son âge le plus tendre, Serpent aimait à dissserter sur le sens de la vie, il était le plus grand raisonneur de la classe, passionné, bien que maladroit, on sentait que les profondes questions de l'existence lui tenaient vraiment à cœur ; c'est pour cette raison qu'il n'avait pas voulu poursuivre ses études : il avait peur d'acquérir trop de savoir et de devenir fou ; chaque idée lue ou entendue provoquait en lui un intense travail intérieur, il se mettait à la développer, à la décortiquer, son esprit, tel un fleuve en crue, parcourait les contingences de la vie humaine pour les appréhender, et il se sentait mal, en proie à d'horribles migraines. Il avait même cessé de lire des livres. Cependant, il regardait la télévision – à l'époque où le poste marchait –, car au cours des ans il n'en avait jamais extrait la moindre pensée susceptible de le plonger dans un état de réflexion, ni même de faire fonctionner un tant soit peu ses méninges.

— Sois un peu plus concret, demanda l'Écrivain.

— La semaine dernière... Devant le débit de boissons... J'avais la gueule de bois... Pas le moindre visage familier à l'horizon... J'étais au trente-sixième dessous... Et subitement il y a ce mioche qui me demande : « Dis, monsieur, donne-moi un rouble pour acheter du pain »... Quelle insolence ! Je suis sur le point de crever parce que je n'ai pas un rond, et lui, il se moque de moi ! Comme s'il ne savait pas faire la différence entre quelqu'un à qui on peut demander de l'argent

et quelqu'un qui ne t'en donnera pas. Mon sang n'a fait qu'un tour. Et en guise de rouble, je lui ai filé une taloche. J'y suis allé un peu fort, et le gosse est tombé... Il s'est fait mal au bras et il m'a injurié... Alors, je lui ai couru après, heureusement sans succès... Par la suite, j'ai appris que sa mère alcoolique l'oblige à faire la manche. Il lui donne la moitié pour sa dose de pinard et garde le reste pour s'acheter de quoi manger. Ou peut-être parfois une glace. Ce pauvre petit a bien droit à une gâterie de temps en temps.

C'était à se demander comment autant de larmes pouvaient jaillir d'un homme aussi sec. Elles coulaient à torrents, et l'Écrivain se dit qu'il contemplait pour la première fois une vivante illustration de l'expression « pleurer comme une fontaine ».

— Ça peut arriver, dit-il. Parfois, nous faisons tous...

— Non, pas parfois ! remarqua sombrement Parfion. Aujourd'hui, les enfants méprisent leurs pères, et c'est une catastrophe nationale. Parce qu'ils ont trop bien assimilé la bassesse de la génération précédente.

— De quelle bassesse veux-tu parler ? demanda l'Écrivain.

— De celle que nous leur avons enseignée et qu'ils pensent être la norme, nous méprisant parce que nous faisons mine d'en être gênés.

» Il était si maigre ! reprit Serpent. La peau sur les os et des yeux immenses. Ils me hantent la nuit ! (Soudain, il essuya ses larmes du revers de sa manche et poursuivit d'une voix décidée :) Voilà quoi, les gars ! Dépensez votre part comme vous l'entendez, mais moi... Je n'ai jamais rien fait de bien dans ma vie, alors cet argent, je vais le distribuer à ceux qui sont dans la misère... Les enfants qui n'ont pas de pain... Les petites vieilles... Il y a tant de malheureux qui en ont plus besoin que nous ! cria-t-il avec emphase.

Et il expédia un demi-verre de vodka.

— Tu vas être soûl, l'avertit Parfion.

— C'est comme si je n'avais rien bu avant. Les larmes éclaircissent les idées.

— Et tu pleures souvent ?

— C'est la première fois. Et je me sens totalement lucide. C'est donc en possession de toutes mes facultés que je vous le dis : il y a des gens qui ont beaucoup plus de problèmes que nous. Je garde mille ou deux mille roubles pour maman, et le reste, ça sera pour les déshérités. Pour certains, cent roubles, c'est déjà une fortune !

— Un vrai pacha ! remarqua Parfion d'une voix hésitante.

Il n'avait nulle envie de jouer le mauvais rôle face à Serpent. Lui

aussi aurait voulu secourir les déshérités et prouver ainsi sans conteste qu'il était un vrai intellectuel russe, peu importe de quelle génération, s. b. d. m. !

L'Écrivain se trouvait à peu près dans les mêmes dispositions.

Mais rêvasser à l'usage qu'on ferait d'une fortune hypothétique est une chose et renoncer concrètement à des billets qu'on tient entre ses doigts en est une autre. Parfion songea non plus à des projets napoléoniens, mais au fait que cet argent lui permettrait de quitter son maudit boulot au gouvernement régional où il pataugeait jusqu'au cou dans le mensonge. Et s'il voulait vraiment commencer une nouvelle vie, sa part de devises, l'inflation du rouble aidant, suffirait à payer un studio dans le centre-ville, et il lui en resterait encore. Tandis que l'Écrivain se rendait compte qu'il n'aurait même pas de quoi éditer un seul volume de ses œuvres, sans parler de trois, considéré la hausse des tarifs des imprimeurs et les dépenses afférentes à la famille : sa femme traînait le même méchant manteau d'hiver depuis plusieurs années, ses filles aussi avaient besoin de s'habiller, et puis elles devaient entrer à l'université l'année prochaine, ce qui entraînerait de nombreux frais ; en tant que père, il était de son devoir d'en tenir compte.

— Alors, ricana Serpent avec la supériorité du juste, vous avez la frousse ? Vous allez essayer de me démontrer que vous êtes les plus déshérités des déshérités ? Qu'on ne peut pas rassasier tous les affamés de la terre ? Allez-y, j'écoute !

— Seul le Christ a nourri plusieurs milliers de personnes avec cinq pains, répliqua sombrement Parfion.

— Ah oui, je me souviens de cette histoire ! Et vous savez ce que je pense, l'important, ce n'est pas les cinq pains, mais leur répartition équitable. Ces gens ne mouraient pas de faim, ils avaient simplement envie de manger. Alors ils ont partagé de la façon la plus juste : ceux qui ne pouvaient plus attendre se sont servis et les autres se sont abstenus.

— Voilà une interprétation assez originale, remarqua l'Écrivain qui, comme tous nos écrivains contemporains, connaissait l'Évangile. Tu veux dire qu'il n'y a pas eu de miracle ? Et qu'on ait ramassé des tas de restes, ce n'est pas un miracle non plus ?

— Ça n'a rien d'un miracle. S'ils ont ramassé les restes, c'est parce que c'étaient des types prévoyants et qu'ils voulaient en garder pour demain.

— Attends un peu, dit Parfion. Suppose que nous voulions aider quelqu'un. Qui sommes-nous pour décider qui aider et qui ne pas

aider ? Ça, c'est le premier point. Et le deuxième : suppose qu'on arrive chez une femme pauvre et malade. Faut-il l'aider ?

— Évidemment !

— Et si c'est la mère qui oblige son gosse à faire la manche ? Elle va s'en mettre plein la lampe avec notre argent, et ça ne changera rien pour l'enfant.

— Tant pis. Pendant qu'elle se soûlera, au moins elle le laissera tranquille. Peut-être même qu'elle lui donnera un petit quelque chose.

— Tant qu'à faire, dit pensivement l'Écrivain, il vaut mieux aider quelqu'un qui soit au bout du rouleau. Récemment, j'ai entendu parler d'un type qui avait emprunté trois mille dollars pour acheter une voiture. Il comptait faire le taxi pour rendre sa dette. Mais un accident a bousillé son véhicule. Plus moyen de rembourser, il a sombré dans le désespoir.

— Et ensuite ?

— Il s'est pendu.

— Alors que nous aurions pu le sauver ! s'exclama Serpent. J'ai une idée. On ne va pas chercher les gens qui sont les plus déshérités, mais ceux que nous sommes capables de sauver. Si on les sauve, Dieu me pardonnera pour le gamin.

— Tu es devenu croyant ? demanda Parfion.

— Comment veux-tu que je le sache ?

— Pardon ?

— Dieu est seul à savoir si je crois en Lui ou non, déclara Serpent, puis il se mit à réfléchir à ses propres paroles qu'il avait lui-même quelque peine à comprendre.

— Voilà ce que je propose, dit Parfion, soudain persuadé d'avoir trouvé la meilleure solution. Je propose de ne rien décider, de prendre trois mille dollars et d'accomplir quelque chose de concret. Après, on verra.

— Quoi de concret au juste ?

— Je vais vous expliquer.

Chapitre douze

qui raconte la vie singulière de l'étonnant Édouard Kourotchkine.

On se demande vraiment quelle mauvaise graine (au bon sens du terme) fait pousser des gens comme lui au sein de nos marécages. Enfant, Édouard Kourotchkine avait lu *Le Manuel soviétique du savoir-vivre*, et en s'asseyant à table, il mettait sa fourchette à gauche et son couteau à droite, et quand sa maman Iraïda Kourotchkine lui servait une boulette de viande, il la coupait avec son couteau dans la main droite et en portait délicatement de menus morceaux à sa bouche avec sa fourchette dans la main gauche. Quand maman Kourotchkine le vit agir ainsi pour la première fois, elle lui tâta le front pour vérifier s'il n'avait pas la fièvre. Son front avait la froideur du marbre (aurait pu constater maman Kourotchkine si elle avait su ce qu'était le marbre, mais elle n'en avait guère rencontré au cours de sa vie). Le papa, Vassili Kourotchkine, qui mangeait sa kacha aussi bien que sa soupe à la cuiller, qu'il utilisait également pour écrabouiller son saucisson grillé ou son chou farci, s'étonna, mais manifesta son soutien : « T'as raison, fiston ! On serait jamais sortis de notre p. de cambrousse si l'usine ne nous avait pas attribué cet appart, m., je sens que tu vas devenir quelqu'un ! b. de m. ! un f. e. de diplomate ! »

Ce n'était qu'un début. Le petit Édouard Kourotchkine, âgé de dix ans, économisa sur l'argent de son déjeuner, acheta un coupon de tissu et fabriqua lui-même un paravent pour séparer son lit de celui de sa sœur qui avait deux ans de plus que lui.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda sa mère.

— J'ai lu que les enfants de sexe différent devaient avoir des chambres séparées, répondit Édouard, mais puisque nos conditions de logement rendent la chose impossible, j'ai décidé de prendre des mesures. Ce n'est même pas une question d'hygiène. Même si Ioulia est ma sœur, elle sera bientôt une femme, et si je continue de la voir chaque jour en petite culotte, je risque de perdre tout respect à l'égard du beau sexe et du mystère qui doit l'entourer, et c'est ce que je cherche à éviter. À propos, maman, je comprends qu'il est impossible de refaire notre modeste appartement, et comme les toilettes sont attenantes à la cuisine, je vous conseillerais d'y faire moins de bruit ou de vous en servir quand les enfants ne sont pas à la maison, pour que

nous conservions nos nobles sentiments de piété filiale. Il serait souhaitable que votre mari, c'est-à-dire notre père, soit également absent en ces circonstances, pour des raisons analogues.

Le jeune Édouard usa d'autres termes et d'expressions différentes, mais nous avons volontairement transcrit son discours de cette manière afin que le lecteur puisse mesurer le choc éprouvé par sa malheureuse mère. Ce qui la bouleversa le plus fut non pas tant sa demande concernant les toilettes que le fait qu'il se soit mis à la vouvoyer.

Elle attendit le retour de son mari pour tout lui raconter. L'histoire du vouvoiement lui échappa, mais celle des toilettes le rendit blême de rage, état que connaissaient bien ses camarades de l'usine où il avait la réputation d'un homme de principe prompt à se mettre en boule et ne craignant ni chef ni diable. Retirant la ceinture de son pantalon, Vassili Kourotschkine s'approcha de son fils et lui demanda :

— Alors comme ça, on n'a même plus le droit de péter chez soi ? Je ne dois peut-être plus me moucher non plus ?

— Si, mais dans un mouchoir, et pas entre les doigts pour les essuyer ensuite contre votre pantalon, répliqua Édouard. Vous ne devez pas agir ainsi devant les enfants.

— Qui ça nous ?

— Vous.

— Qui ça nous ? hurla papa Kourotschkine en regardant autour de lui, parce qu'il n'y avait personne d'autre dans la pièce : maman Kourotschkine sanglotait dans la cuisine, l'oreille aux aguets.

— Vous, mon papa. Selon la vieille tradition russe, les enfants vouvoyaient leurs parents.

— Ah ouais ? Il y a une autre vieille tradition russe, c'est d'apprendre aux enfants à se conduire normalement en leur réchauffant les fesses ! Baisse ton froc !

— Il faut faire la distinction entre les bonnes traditions et celles qui sont obsolètes, bougonna Édouard qui s'exécuta néanmoins et supporta stoïquement la fessée paternelle.

Mais il ne se conduisit pas normalement pour autant, au contraire, son attitude devint encore plus bizarre.

Il voulut avoir ses propres assiettes, ses propres fourchettes, tasses et cuillers, sa propre brosse à dents, son propre savon et même sa propre serviette. Il faisait lui-même sa lessive et son repassage, ce qui vexait profondément sa mère. Il s'agissait d'un véritable terrorisme moral et psychologique. Son père se mit à picoler, mais un ulcère

l'empêcha de poursuivre dans cette voie. Sa mère craignait désormais de lui adresser la parole. Seule sa sœur se contentait d'en rire, et souvent, en passant devant Édouard, elle émettait à dessein des bruits indécents.

— En dépit de ton attitude, ma chère sœur, je m'efforce de voir uniquement ce qu'il y a de meilleur en toi, affirmait Édouard en fronçant le nez.

La situation commençait à devenir périlleuse pour la santé mentale des parents. La maman n'allait plus aux toilettes que pendant la nuit. Le papa s'obstinait à les visiter au cours du dîner pris en commun (il avait l'habitude de se soulager le soir après le travail) et s'efforçait d'augmenter le volume sonore de l'opération par l'usage des muscles adéquats, ce qui finit par provoquer une maladie qu'il qualifiait de « chute des intestins » et qui n'était qu'une banale hernie. (À cet endroit, Parfion fit une pause pour assurer qu'il n'inventait rien.) Quant à la sœur, elle se déshabillait en douce pour faire irruption derrière le paravent et exhiber sa nudité adolescente aux yeux de son frère.

Vassili Kourotschkine finit par déclarer :

— C'est ma faute. Quelle bête m'a piqué de l'appeler Édouard ?

— J'étais contre, lui rappela timidement sa femme.

— Tu aurais dû insister. C'est un prénom ridicule. Mais je vais réparer mon erreur.

Il avait beau détester la lèche, il alla voir un parent qui travaillait au conseil de révision, fit de multiples démarches, écrivit plusieurs lettres, obligea sa femme à quitter son travail, se procura un certificat d'invalidité, puis un autre certificat attestant que sa famille était dépourvue de ressources, fit le voyage jusqu'à Moscou et parvint à ses fins : Édouard Kourotschkine fut admis comme interne au lycée militaire Souvorov.

Le jeune garçon s'y plut beaucoup. Il apprécia la discipline, l'ordre et la propreté. On leur apprenait même à danser la valse.

Ce furent ses années les plus heureuses. Édouard poursuivit ses études à l'École de l'état-major de Volsk, près de Saratov où vivaient ses parents qu'il aimait. Eux aussi s'étaient remis à l'aimer, car ils le voyaient rarement ; ils avaient fini par s'habituer à son vouvoiement.

Puis il se retrouva officier, et ce fut la fin des illusions, car à la caserne il ne vit ni propreté, ni ordre, ni politesse ; à défaut de valse, une fois par semaine après le bain hebdomadaire, on montrait un film à la Maison de la culture de la cité du textile où ils étaient cantonnés, et ce qui se passait dans la salle de spectacle, dans les buissons

avoisinants, les fossés et les recoins sombres était au-delà de toute description. Les officiers supérieurs demeuraient à bonne distance d'observation, n'osant fourrer le nez dans ce bouge, craignant non pas leurs soldats surexcités mais les ouvrières du textile complètement allumées qui – chacun s'en souvenait – avaient égorgé avec un tesson de bouteille un vieux colonel en tournée d'inspection qui avait décidé de remettre de l'ordre, on avait retrouvé son corps sous la scène...

Si Édouard Kourotschkine ne sombra pas dans l'alcoolisme, c'est uniquement parce que le goût et l'odeur des produits locaux lui répugnaient et qu'il n'avait pas les moyens d'acheter de l'alcool d'importation. Mais dès qu'on commença à réduire les effectifs, il fut le premier à quitter l'armée. On le laissa partir sans regrets.

En 1988, Édouard débarqua sans un kopeck vaillant dans son Saratov natal et y rencontra un camarade d'enfance qui avait fait de la prison pour spéculation et en était sorti pour continuer à spéculer sur de nouvelles bases, avec la bénédiction du nouveau pouvoir. Édouard lui demanda s'il avait un travail pour lui. Le copain d'enfance, surnommé Lichen, se souvenant de l'honnêteté malade de Dédé le pédé (comme on le surnommait à l'école), faillit refuser, puis se ravisa. Il se montra fort avisé. Peu après, le chaos se déchaîna dans le pays ; personne ne respectait plus aucune règle, dans la sphère du crime comme dans les autres sphères de la vie. C'est là qu'Édouard, avec son amour de l'ordre, se révéla d'une grande utilité. Lichen invita les autres caïds à un « briefing » et leur proposa d'engager Édouard Kourotschkine en tant qu'arbitre dont il garantissait l'indépendance et la parfaite neutralité.

À dater de ce jour, Kourotschkine fut présent lors de chaque règlement de comptes où ses décisions firent désormais autorité. Faisant appel à toute sa logique (malgré l'illogisme flagrant de la situation), il indiquait la manière la plus équitable de répartir les sphères d'influence, calculait le montant et la nature des indemnités pour les offenses volontaires ou non (livrer les uns à la police, confisquer les biens des autres et, hélas, exécuter comme des chiens enragés ceux qui étaient incontrôlables). Il y avait des protestations, mais personne ne lui gardait rancune : tous ne pouvaient que constater l'objectivité froide, presque aseptisée, de Kourotschkine. On l'invita même en Floride, au Congrès international du crime organisé, pour y présenter un communiqué traitant de « La codification des règlements de comptes en tant que mécanisme essentiel des rapports exclus de la sphère du droit, à la lumière des postulats traditionnels de la loi du crime », accueilli par un tonnerre d'applaudissements.

Cependant, Édouard caressait un rêve. Lui qui connaissait comme personne l'envers de l'existence, avec ses trahisons et ses coups bas, se

croyait malgré tout destiné à aimer un jour une femme d'exception : transparente comme le cristal, pure comme la Vierge Marie. Notons que non seulement il n'avait jamais été amoureux, mais qu'il n'avait même jamais couché avec une femme, ses exigences en matière d'hygiène morale et physique étant trop élevées.

Il voulait que sa future compagne ne manque de rien. Aussi économisa-t-il de l'argent et se fit-il construire une maison.

Or c'est là que la loi de la jungle fut balayée par les jeunes qui faisaient leur entrée dans le monde du crime et rejetaient toutes les lois. Lors d'un règlement de comptes, Kourotchchine se fit tirer dessus, pendant que sa maison brûlait et que la banque où il avait placé ses économies faisait faillite.

Néanmoins, Kourotchchine continua son travail d'arbitre, d'autant qu'une partie des petits jeunes s'étaient fait descendre et que les survivants étaient rentrés dans le rang. Il construisit une nouvelle maison et se remit à économiser ; ne se fiant plus aux banques, il gardait son argent dans la cave, dans un double coffre-fort à l'épreuve du feu.

Ne restait plus que l'amour ; il se mit en quête de la jeune fille adéquate, consacrant la totalité de son temps libre à cette recherche.

Un jour, sa nouvelle maison explosa et il ne resta aucune trace du coffre-fort.

Kourotchchine, vexé, convia les chefs de bande à une rencontre (il avait suffisamment d'influence pour les faire venir) et leur annonça qu'il prenait sa retraite. Lesdits chefs compatirent, mais conscients que le temps où l'on pouvait maintenir la violence dans certaines limites était révolu, ils laissèrent partir l'ex-arbitre en lui offrant une maison et une somme d'argent substantielle. Dès le lendemain, il y eut un grand massacre entre bandes rivales près du centre d'élevage de poulets d'Elchanski, au cours duquel furent utilisées 750 grenades, 15 000 balles de gros calibre, 43 roquettes antichars et 3 fusées de type sol-sol, ce qui provoqua la destruction de 18 voitures, 6 unités de production d'œufs, 2 incubateurs et la mort de 1 235 poules pondeuses et de 74 personnes, criminels et victimes civiles confondus.

Quant à Kourotchchine, il trouva la femme de ses rêves.

Elle se tenait dans la rue, frissonnante de froid, derrière un étalage de livres, avec ses vingt-deux ans, son diplôme d'études supérieures, ses deux langues étrangères, sa taille élancée et ses yeux bleus...

Kourotchchine lui parla dix minutes et lui demanda sa main.

Elle accepta.

Après maintes excuses, il lui expliqua qu'il avait ses bizarreries et la pria de ne pas se vexer s'il l'obligeait à passer une visite médicale complète, ainsi que des tests chez un psychologue et un sexothérapeute. La santé et le Q.I. de la fiancée se révélèrent satisfaisants, comme tout le reste.

Le mariage fut célébré en petit comité : personne n'y assista, hormis les deux intéressés. Kourotchchine n'aimait pas les assemblées bruyantes.

Au deuxième jour de sa lune de miel, rentrant à l'improviste, il surprit sa jeune épouse dans le garage en compagnie du chauffeur. Elle se tordait comme une chatte qu'on s'apprête à jeter au feu et un flot d'obscénités jaillissait de ses lèvres délicates.

Kourotchchine ferma le garage à clé, vida l'essence de sa voiture et mit le feu à la maison.

Après extinction de l'incendie, on ne retrouva pas les corps du chauffeur ni de l'épouse infidèle, pas plus que le petit coffret métallique dissimulé dans le mur où Édouard conservait son argent. Le contenu de son portefeuille suffit à louer pour un an une chambre dans un appartement communautaire. Cette année arrivait à son terme. Les parents de Kourotchchine étaient morts, sa sœur vivait dans la misère avec son sac-à-vodka de mari et ses trois enfants dans l'appartement hérité des parents. Les chefs de la mafia s'étaient détournés de Kourotchchine. Il n'avait personne pour l'aider. Ceux qui l'avaient vu dernièrement disaient qu'il était au plus bas, il ne voulait travailler nulle part (il en était d'ailleurs incapable), il s'était transformé en clochard et cherchait sa pitance dans les bacs à ordures. Et surtout, il ne parlait plus. Tels ces moines qui faisaient jadis vœu de silence, sauf que lui se taisait pour des raisons purement laïques, refusant d'entrer en contact avec le moindre représentant de l'ignoble engéance humaine.

Chapitre treize

que l'auteur a décidé de sauter, étant sujet à des accès de superstition, bien qu'il ne craigne ni les chats noirs ni les échelles et qu'il ne refuse pas d'occuper le fauteuil numéro treize au théâtre ou au concert ; un jour, il a même voyagé dans le train numéro treize Saratov-Moscou, dans le treizième wagon, assis à la treizième place, et le voyage s'est déroulé sans problèmes ; malgré tout, il éprouve de temps à autre des craintes irrationnelles, et en cela il est le fils de son temps et de son peuple, composé de gens à qui il arrive périodiquement (mais irrégulièrement) toutes sortes de choses : se mettre à croire en Dieu, faire preuve d'une abnégation exemplaire et d'un immense désintéressement, aimer ardemment son prochain, pour commencer aussitôt à le détester avec la même ardeur ; peut-être parce que nos points cardinaux sont non pas au nombre de quatre, mais aussi nombreux que les directions vers lesquelles chacun de nous tourne journellement la tête, ou parce que la plupart ont oublié qui ils étaient hier et passent la journée à essayer de le découvrir, pour recommencer le lendemain ; mais les femmes sont notre espoir, non parce qu'elles sont capables d'arrêter un cheval au galop ou d'entrer dans une isba en flammes, comme l'a écrit au siècle dernier un poète de sexe masculin, mais grâce à leur point de vue féminin, remarquablement exprimé par une poétesse contemporaine : « Le présent n'est pas immobile, le passé n'est pas révolu, le futur n'arrivera pas, tout restera tel quel. » Et tant que nos femmes y croient, nous sommes en vie.

Chapitre quatorze

où Édouard Kourotchkine contemple les feuilles d'automne.

— D'où connais-tu ce Kourotchkine ? demanda l'Écrivain à Parfion.

— Mes obligations professionnelles m'amènent à fréquenter toutes sortes de gens, remarqua modestement Parfion. Il n'habite pas loin. Peut-être que son bail arrive justement à expiration, qu'on est sur le point de le jeter dehors et qu'il est au bord du suicide, et nous, nous allons le sauver.

— Il a bien mérité ce qui lui arrive ! objecta l'Écrivain.

— Où est donc passé ton humanisme d'homme de lettres ? s'étonna Parfion.

— L'humanisme doit être sélectif.

— C'est vraiment là ton intime conviction ou ça vient de te traverser la tête ?

L'Écrivain réfléchit honnêtement et dit :

— En principe, je pense différemment. Mais d'après ton récit, j'ai trouvé cet individu antipathique. D'un autre côté – l'Écrivain était accoutumé à polémiquer avec lui-même –, il ne s'agit pas seulement de l'aider matériellement. Il est arrivé quelque chose d'horrible à ce pauvre hère : il a perdu foi en l'humanité. Moi non plus, je n'aime pas toujours les hommes, mais j'ai foi en eux. Et toi ?

— Moi, je les méprise, répondit Parfion. Mais la foi, c'est différent. Ma foi, je l'ai conservée. C'est même tout ce qui me reste. Si on lui rend la foi, ça sera une bonne chose.

— Allez, assez discuté, on y va, s'exclama Serpent, impatient de faire le bien. Mais où cacher l'argent ? On prend les roubles, plus trois mille dollars, mais le gros du paquet ?... Ah, je vais le mettre ici !

Et il le fourra sous son matelas.

— Tu es fou, protesta Parfion. N'importe qui peut entrer et les prendre.

— Personne n'entre dans ma chambre quand je ne suis pas là, je ferme toujours à clef en partant.

— Tes copains alcooliques penseront que tu dors et défonceront la

porte, dit l'Écrivain.

— Ce sont peut-être des alcooliques, mais pourquoi devraient-ils défoncer la porte ?

— Il pourrait y avoir un incendie, imagina Parfion.

— Il n'y a jamais eu d'incendie dans cet immeuble.

— Raison de plus. Il y en aura forcément un tôt ou tard.

— Un instant ! s'exclama Serpent. Attendez un peu.

Il rampa sous le lit et en sortit un rouleau de tissu brillant.

— C'est du tissu ininflammable. Qui peut supporter une température de mille degrés ! Des copains l'ont dégotté je ne sais où, il paraît que ça s'utilise pour aller dans l'espace. Ils voulaient le vendre pour une bouteille, mais personne n'en a voulu. On va mettre l'argent dedans, ranger le paquet sous le lit, et *all is good, n'est-ce pas ?*

L'Écrivain et Parfion acquiescèrent.

Ils burent le coup de l'étrier (juste une goutte, conscients qu'ils ne devaient pas s'enivrer aujourd'hui) et sortirent.

Les rues si familières, surtout à la lumière du jour, leur parurent soudain lourdes de menaces. Plaçant Parfion, qui en tant qu'élément le plus rationnel transportait l'argent, au centre, ils avancèrent en lançant autour d'eux des regards méfiants. Quelqu'un leur dit bonjour en passant, ils firent un bond de côté.

— On aurait dû prendre une voiture, dit l'Écrivain.

— C'est dangereux de voyager en taxi avec de l'argent, objecta Parfion, je connais plein de cas : le type reçoit un coup de barre de fer sur la tête et on abandonne son cadavre au coin d'un bois.

— On a l'air d'avoir de l'argent, selon toi ? demanda ironiquement l'Écrivain.

— Les voleurs sentent ça d'instinct, dit Serpent.

Dix minutes plus tard, ils se retrouvèrent dans le long et sombre couloir d'un triste appartement communautaire, si typique qu'il aurait mérité d'être conservé tel quel comme monument historique, reflet de son époque. Au-dessus de la porte était aménagé un espace de rangement d'où quelque chose tombait chaque fois que quelqu'un entrait, encore heureux s'il s'agissait d'un vieux journal ou de la chapka miteuse de feu Iakov Sergueevitch Koznov, décédé dix-sept ans plus tôt, car ça aurait pu être un fer à repasser, de ceux qu'on faisait chauffer sur le feu, à l'époque où les fers à repasser électriques étaient des objets de luxe. Un téléphone était fixé au mur, avec à côté un crayon suspendu à un fil, une liste avec des numéros et des initiales et

une autre avec la répartition des corvées de ménage des parties communes. On pouvait aussi voir l'inévitable vélo aux pneus dégonflés, sans guidon ni chaîne, qui avait appartenu au petit Pétia Lypov, aujourd'hui colonel en retraite habitant dans une autre ville ; quant au vélo, il était depuis longtemps question de le réparer pour un autre gamin qui vivait ici, mais on ne trouvait jamais le temps de le faire.

Il y avait des portes des deux côtés du couloir, et au fond la cuisine que nos amis n'étaient pas destinés à visiter ; la vieille à moitié sourde qui leur avait ouvert et les avait laissés entrer sans poser de questions se retourna brusquement pour leur crier :

— C'est pour qui ?

— Édouard, cria Parfion.

— Il n'y a pas d'Édouard ici.

— Kourotskine !

— Je vous dis qu'il n'y a personne de ce nom.

Serpent décida d'intervenir :

— Un type de quarante ans et quelques ?

— Non, je ne connais pas, allez-vous-en !

L'Écrivain en appela aux ressources de son imagination :

— Vous avez bien un muet ? Quelqu'un qui se tait tout le temps ?

Cette fois, la vieille comprit et indiqua une porte du doigt.

Nos amis frappèrent. Frappèrent une nouvelle fois. Touchèrent la porte. Elle s'ouvrit. Ils entrèrent.

Une affreuse puanteur frappa leur odorat pourtant émoussé par la boisson. S'ils avaient bu davantage, ils y auraient d'ailleurs trouvé un certain charme douillet, car les Russes, lorsqu'ils sont ivres, apprécient les propriétés organoleptiques de la saleté, à condition qu'elle ne se situe pas à ciel ouvert ni sous un porche, mais dans quelque taudis dont les murs imprégnés d'exhalaisons suffocantes s'harmonisent tendrement et cruellement à l'âme confite dans l'alcool.

La pièce était dépourvue de meubles. Il n'y avait que des tas de chiffons et des caisses dans les coins, qui servaient à la fois de chaises, de tables et d'armoires.

Un homme en haillons était assis sur le rebord de la fenêtre, les bras autour des genoux, et regardait l'arbre de l'autre côté de la vitre. À ses pieds était posée une bouteille de vin bon marché.

Il ne prêta aucune attention à ses visiteurs.

— Bonjour, vous êtes bien Édouard Vassilievitch Kourotchchine ? demanda Parfion.

L'homme lui jeta un regard bref et se détourna.

— J'ai déjà eu affaire à vous, dit Parfion avec un clin d'œil à l'adresse de ses amis. En passant par des intermédiaires. Et vous m'avez beaucoup aidé. J'ai une dette envers vous. Trois mille dollars. Vous entendez ? Je vous ai apporté trois mille dollars !

Parfion fit prudemment quelques pas, sortit les billets et les déploya en éventail.

— Vous voyez ? Trois mille.

Kourotchchine (si c'était bien lui) cracha avec mépris et but une gorgée de vin sans détacher son regard de la fenêtre.

— Il est peut-être devenu fou ? demanda Serpent.

Kourotchchine lui lança un regard qui disait clairement : « Je le suis moins que toi ! »

— Voyons, essaya de lui expliquer Serpent, avec cet argent tu pourras rendre cette chambre vivable, la louer pour cinq ans au moins. Acheter un téléviseur. Et plein d'autres trucs.

— Cet argent est à toi. Ce n'est pas un piège. Prends-le ! dit Parfion.

« Remballe ça et ne me le montre plus ! » indiqua des yeux Kourotchchine. Conscient qu'ils ne le laisseraient pas regarder tranquillement par la fenêtre, il s'était à moitié tourné vers ses hôtes indésirables.

Parfion rangea l'argent.

— Alors comme ça, tu préfères continuer à vivre dans une poubelle ? demanda Serpent.

« Tu ne peux pas comprendre », répondit le regard de Kourotchchine.

— Il n'y a rien à comprendre ! s'exclama Serpent. Chacun aimerait faire ça : tout envoyer promener, végéter dans la crasse sans plus se soucier de rien, faire le vide. Jusqu'à ce qu'être en vie ou non n'ait plus aucune espèce d'importance. Mais nous répondons des autres. Nous avons des devoirs ! Qu'on le veuille ou non. Si tout le monde faisait comme toi, le pays cesserait d'exister au bout d'une semaine. Où est ta conscience de citoyen ? À quoi gaspilles-tu ton éternité ? À biberonner en crevant lentement ? Eh bien, prends cet argent et arsouille-toi à mort un bon coup, libère la place pour des gens sains qui relèveront cette nation !

« C'est un cinglé ? » demanda Kourotchkine du regard à l'Écrivain et à Parfion.

— C'est un philosophe, dit l'Écrivain. Mais il a raison, pourquoi refuser ? En quoi cette vie que vous menez vous plaît-elle ?

Kourotchkine, sentant que l'intérêt qu'on lui manifestait était sincère, décida de s'expliquer. Il bougea le bras droit et inclina la tête en direction de l'arbre.

« C'est l'arbre », traduisit l'Écrivain.

Kourotchkine opina du chef. Il entreprit d'exprimer quelque chose avec les mains, la tête et une série de sourires.

Saisi d'un élan d'inspiration, l'Écrivain assumait les fonctions d'interprète :

« Cet arbre compte des milliers de feuilles. Elles se ressemblent par leur forme mais se distinguent par leur taille, leur disposition sur la branche, et aussi par leur couleur, puisque nous sommes en automne. Certaines sont encore vertes et d'autres ont complètement jauni. Alors je choisis une feuille verte et je la regarde sans en détacher les yeux. Un jour passe, puis deux et trois, et je la vois changer de teinte pour virer au jaune. Je voudrais saisir le moment où la feuille se détache de l'arbre pour s'envoler. Mais étrangement, la feuille que je suis en train de regarder ne tombe pas. Il arrive qu'une rafale de vent, tel un enfant joueur, en arrache une pleine brassée pour les lancer vers le ciel, mais ma feuille demeure obstinément attachée à sa branche ! Comme si elle se sentait l'objet d'une attention particulière et voulait protéger un mystère de la nature. »

— Tu ne sors même pas pour pisser, ni pour bouffer ? demanda Serpent.

Kourotchkine frappa dans ses mains.

L'Écrivain traduisit :

« C'est justement ça le hic. Je m'absente une minute, et quand je reviens, la feuille n'est plus là. Elle est tombée ! Je choisis une autre feuille, je la regarde, et le résultat est le même. Une fois, j'ai décidé de ne pas bouger d'un pouce. J'ai fait provision de nourriture et d'eau, j'ai mis un seau pour les besoins urgents. Je regarde. Je regarde le jour, je regarde la nuit – l'arbre est éclairé par la lumière de la fenêtre. Je suis resté là une semaine. Au bout d'une semaine, un soir, quelqu'un s'est mis à crier très fort dans le couloir. Les voisins. Malgré moi, j'ai sursauté et j'ai regardé la porte. Une fraction de seconde. Je me suis retourné, et la feuille n'était plus là ! »

L'Écrivain racontait, et Kourotchkine hochait la tête pour

approuver.

— Mais pourquoi fait-il ça ? s'étonna Serpent.

Kourotchkine répondit avec l'aide de l'Écrivain :

« Je sais que si j'arrive à suivre la vie d'une feuille depuis le début de son jaunissement jusqu'au moment où elle tombe de la branche, un secret me sera révélé. Je comprendrai quelque chose d'important dans cette vie et dans l'univers en général ! »

— La beauté sauvera le monde ! remarqua solennellement Serpent.

Kourotchkine s'agita.

« Il veut dire – expliqua l'Écrivain – que nous comprenons cette formule de Dostoïevski de manière totalement erronée. Notre interprétation est trop primitive : la beauté et l'harmonie sauveront l'humanité. Il ne nous vient pas à l'idée que la beauté et l'harmonie sont incompatibles avec le genre humain. La beauté et l'harmonie qui sont propres à la nature sauveront le monde, pas *pour l'homme*, mais *de l'homme*. J'ai bien compris ? »

Kourotchkine acquiesça.

— Je n'y crois pas, jeta Parfion d'une voix hargneuse. Non, il n'est pas fou, il s'est inventé une marotte ! Il ne veut plus parler, voyez-vous ça ! Il contemple les feuilles ! Il veut découvrir le secret de la nature ! Serpent, cours acheter une bouteille, on va étudier ça de plus près.

— Pourquoi toujours moi ? Je ne suis pas votre bonne, protesta Serpent, mais il s'exécuta, et ses amis eurent l'impression que son absence n'avait duré qu'une seconde : à peine sorti, il revenait déjà avec deux bouteilles de vin léger.

Ils s'assirent sur les caisses, burent un coup. Kourotchkine ne refusa pas de se joindre à eux.

— Dis-nous au moins pourquoi tu te tais, demanda Serpent. C'est vexant à la fin. Tu bois avec nous et tu ne veux pas nous parler.

Parfion et l'Écrivain aussi trouvaient ça vexant.

— Il ne sait plus parler, supposa Parfion.

Kourotchkine eut un sourire dédaigneux.

— Il n'a rien à dire, ironisa l'Écrivain.

Kourotchkine tordit de nouveau les lèvres.

— Il nous considère tous comme de la crotte, supputa Serpent.

Kourotchkine ricana.

— Je n'aime pas qu'on me considère comme de la crotte, dit Parfion, parce que je ne suis pas de la crotte ! Je suis venu ici pour

l'aider, et lui, il me méprise.

— S. e. d. m. ! jeta l'Écrivain en riant.

— On avait dit qu'on éviterait les gros mots, lui rappela Serpent.

— Je sais ce que je vais faire, dit Parfion. Je vais descendre en bas et scier cet arbre.

Kourotchkine lui lança un regard incrédule.

— Parfaitement, je vais le scier !

Et Parfion se leva d'un air décidé. Kourotchkine eut un geste de protestation.

— Tu ne veux pas ? Alors dis-le, dis-moi : « Ne fais pas ça » et je ne le ferai pas. Juste ces quelques mots : « Ne fais pas ça. » Non ? Alors désolé.

Et il se dirigea vers la porte.

— Nnn, dit Kourotchkine.

— Comment ?

— Ne fais pas ça ! dit Kourotchkine, et il fondit en larmes.

Il quitta le rebord de la fenêtre et alla se coucher dans un coin, le visage dans un tas de chiffons, les épaules secouées de sanglots silencieux.

Nos amis restèrent là quelques instants, conscients qu'il était inutile d'essayer de le consoler, puis ils s'en allèrent.

Chapitre quinze

où Serpent et l'Écrivain accusent Parfion de cruauté, où Serpent explique pourquoi la révolution de 1917 a eu lieu en Russie et pas ailleurs et où l'Écrivain raconte l'histoire de l'Épouse Idéale.

— Parfion, tu es un beau salaud, dit amicalement Serpent. Pourquoi lui avoir fait de la peine ? Pourquoi l'avoir obligé à parler ?

— Vous en avez de bonnes ! s'indigna Parfion. Parce que vous, vous n'avez pas cherché à le faire parler ?

— Nous lui avons juste demandé, dit l'Écrivain. Tandis que toi, tu lui as fait du chantage. Tes contacts avec le pouvoir t'ont perverti, Parfion. Et qu'est-ce que ça t'a rapporté ? Au lieu de lui rendre sa foi en l'humanité, nous avons peut-être définitivement supprimé ce qui pouvait en rester.

— C'est à cause de l'argent, remarqua sagement Serpent. L'argent porte malheur. En Russie, la vraie vie est incompatible avec l'argent. C'est quand ils n'en ont pas que les Russes savent vraiment vivre. L'argent, c'est la fin de la vie russe. C'est pour ça que la Révolution a eu lieu.

Parfion et l'Écrivain s'arrêtèrent en même temps pour adresser à Serpent un regard éberlué.

— Explique-toi, exigea Parfion.

— Avec plaisir.

Serpent prit trois bouteilles de bière au kiosque le plus proche, nos amis s'installèrent sur un banc (dans le square entre le marché couvert et le cirque), et Serpent s'expliqua.

— La grande révolution socialiste d'Octobre..., commença-t-il pour s'interrompre aussitôt : À propos je ne comprends pas pourquoi on l'appelle désormais *coup d'État*, *putsch bolchevik*, etc. Chaque événement doit avoir un nom approprié. Cette révolution, que ça nous plaise ou non, poursuivait des buts socialistes. Le terme de socialiste lui convient donc. Elle a eu lieu en octobre. Il est logique de l'appeler révolution d'Octobre. Elle a eu de grandes conséquences, notamment quant à la quantité de sang versé. Elle mérite par conséquent le nom de grande. Mais bon, passons. Personne jusqu'à présent n'a jamais su expliquer de manière satisfaisante comment une révolution

prolétarienne a pu avoir lieu dans une monarchie agraire sans prolétariat. Pourquoi ? Généralement, on met ça sur le compte d'un complot bolchevik. Eh bien on a tort ! Il y avait des racines plus profondes. Qu'est le communisme, si on laisse de côté ses aspects secondaires ? Une société sans argent. Le type même de société dont les Russes rêvent secrètement depuis toujours. D'où les multiples légendes sur le pays magique où coulent des rivières de lait aux berges de crème, où l'on ne paye pas d'impôts, où tous sont égaux et où les échanges ne sont pas basés sur l'argent mais sur l'entraide et la sympathie.

— Et d'où sais-tu ça ? s'étonna Parfion.

— Je sais beaucoup de choses, mais je me tais, répondit modestement Serpent, sans manifester la moindre intention de se taire. Que voyons-nous dans l'histoire russe ? Le servage, avec une interruption d'un demi-siècle, puisqu'il a pratiquement été rétabli après la Révolution. Jusque dans les années soixante, comme vous le savez, le kolkhozien russe n'avait même pas de passeport et recevait son salaire en grain, fumier et foin, sans presque jamais tenir d'argent entre ses mains. C'était mal ! Le peuple gémissait et voulait changer sa condition. Mais on a remarqué depuis longtemps que celui qui veut changer sa condition essaye de le faire de telle manière qu'au fond sa condition demeure la même, mais en mieux.

— Là, je n'ai pas compris, dit l'Écrivain.

— Je t'explique, dit Serpent. Les gens ne voulaient plus travailler comme des esclaves sans être payés, ils voulaient travailler librement, mais toujours sans être payés ! Les Russes se sentent humiliés de recevoir un équivalent en papier et en monnaie pour prix de leur labour, pour prix de leur vie en quelque sorte. Secrètement, ils ont toujours rêvé du communisme, quand il n'y aurait plus de patrons et plus d'argent. De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins : c'est là un slogan idéal !

— Pardonne-moi de t'interrompre, vieux frère, protesta Parfion, mais l'expérience a montré qu'on ne saurait engoncer l'égoïsme naturel de l'homme dans un carcan communiste.

— Précisément ! s'exclama Serpent. Si le communisme nous avait semblé relever du possible, nous ne nous y serions jamais intéressés. Si l'âme russe a aspiré au communisme, c'est parce que le communisme est irréalisable. Le sens de la Révolution, c'est le désir de l'impossible.

Serpent avala une gorgée de bière et s'apprêta à continuer, mais ses deux amis avaient déjà compris où il voulait en venir.

— Alors, selon toi, vouloir aider quelqu'un avec de l'argent est

absurde ? demanda l'Écrivain.

— Je ne prétends rien de tel. Premièrement, bien que l'argent soit *en principe* incompatible avec la vie russe ou plus exactement avec l'âme de la vie russe, *dans la réalité des faits* il se révèle parfois plus que compatible – en guise d'illustration il tapota du doigt le goulot de la bouteille, puis se caressa le ventre. Deuxièmement, nous agissons en accord avec l'esprit national en poursuivant un but impossible. Le paradoxe, c'est qu'il est parfois possible de l'atteindre. Mais au lieu d'un homme dans le malheur, Parfion a essayé de nous fourguer un imbécile doublé d'un ancien complice de la mafia. Tu nous as dit qu'il avait une sœur dans le besoin, avec un mari et trois enfants à charge. Voilà une tragédie humaine digne de ce nom, c'est chez elle que nous devrions nous rendre.

— Si seulement j'avais son adresse, répondit Parfion.

— Trois enfants ? dit l'Écrivain, pensif. J'en connais une avec trois enfants. Une femme qui... En voilà une que nous pouvons aider ! Allons-y, ce n'est pas loin.

Ils y allèrent, et en route l'Écrivain leur raconta l'histoire suivante :

Lilia Laskerova avait grandi dans une famille exemplaire et rêvait d'en fonder une du même type. Sauf qu'étant fille unique, elle désirait plusieurs enfants.

On trouve sa mie, mais on choisit sa femme, affirme la sagesse populaire, et Lilia, bien qu'ignorant ce proverbe, était consciente de sa véracité. Dès son jeune âge, elle avait voulu qu'on la choisisse. Excellente élève au lycée, elle avait en outre étudié le piano dans une école de musique ; elle entretenait régulièrement sa forme (sans pratiquer de sport, de trop grands efforts physiques pouvant se révéler nuisibles à l'organisme féminin) ; elle éduquait son caractère pour qu'il soit égal et doux, qualités indispensables à la vie de famille ; elle se regardait dans la glace avec attention : était-elle assez belle pour plaire ? Quand ses traits adolescents mûrirent et qu'elle s'aperçut que son nez laissait à désirer, Lilia réclama doucement mais fermement à ses parents une opération de chirurgie esthétique. Les parents furent stupéfaits. À l'époque, de telles opérations étaient chose nouvelle et ne se pratiquaient que dans deux ou trois cliniques du pays, presque clandestinement, l'État considérant avec une extrême suspicion les citoyens désireux de modifier leur apparence. Les prix étaient évidemment en conséquence. Son père, jeune docteur ès sciences, travaillait dans un institut secret de recherches militaires et percevait un bon salaire, mais il ne comprenait pas pourquoi sa fille, déjà si belle, voulait se faire charcuter le nez. Lilia, qui ne demandait jamais

rien, affirme : « J'en ai besoin. »

L'opération fut couronnée de succès : Lilia devint encore plus ravissante. En modifiant légèrement le dessin de ses paupières (on le lui avait conseillé à l'occasion de l'opération), elle aurait pu devenir l'une de ces femmes d'une beauté exceptionnelle, au passage desquelles même leurs consœurs se retournent dans la rue. Mais Lilia voulait posséder juste ce qu'il fallait d'attraits pour former un beau couple (pour être choisie, et pour pouvoir choisir).

Il va de soi qu'elle ne consommait pas d'alcool, ne fumait pas et ne disait pas de gros mots.

Un jeune homme d'excellente famille tomba amoureux d'elle, un vrai surdoué, un scientifique plein d'avenir qui se lia rapidement d'amitié avec le père de Lilia. Lilia aussi tomba amoureuse de Boris. Ils se marièrent et eurent un fils. Ravis, les quatre parents du jeune couple se cotisèrent pour leur acheter un petit appartement. Boris travaillait dans la recherche ; Lilia s'employait à vivre en harmonie de corps et d'esprit avec son mari, élevait leur enfant et songeait déjà à en avoir un deuxième.

Mais quelque chose se produisit : Boris changea, devint irritable, puis il eut une aventure avec une laborantine. Des gens bien intentionnés mirent Lilia au courant. Un soir en rentrant Boris trouva ses deux grandes valises dans l'entrée. Il les prit sans rien dire et s'en alla.

Lilia attendit.

Il revint au bout de six mois.

Elle déclara qu'elle ne pouvait plus vivre avec lui parce qu'elle ne pourrait pas lui pardonner.

« Eh bien tant mieux ! » dit Boris, et il partit, cette fois pour toujours.

Lilia décida de se consacrer à l'éducation de son fils. Les hommes tournaient autour d'elle comme des vautours, mais peu se décidaient à troubler sérieusement son repos, percevant très vite en elle non les délices d'une amante de passage, mais l'orgueilleuse dignité de *l'Épouse Idéale* en perpétuelle attente.

Elle avait trouvé un emploi dans la sphère culturelle et s'y consacrait avec succès. C'est là qu'elle rencontra le peintre Sotchenov. Assez jeune et totalement atypique par son mode de vie qui n'avait rien de bohème. Il ne buvait pas, ne fumait pas, ne fréquentait pas les p. inspirées, leur préférant une liaison fort convenable avec une femme mariée. Lui-même avait été marié deux fois, hélas avec des harpies. Il n'en était pas moins persuadé qu'il était fait pour la vie de

famille, rêvait de s'installer avec une gentille épouse et de gentils enfants et de passer ses journées à peindre ses paysages dans les limites du talent que le ciel lui avait imparti, avec une pause pour le repas, puis de vendre lesdits paysages par l'intermédiaire de la galerie « L'Artisanat populaire », ce qui ne rapportait pas énormément, mais assez tout de même, vu qu'il avait des admirateurs et des clients, et même des gens qui cumulaient les deux étiquettes. Et c'est là qu'il rencontra Lilia.

Ils tombèrent amoureux l'un de l'autre.

Notre peintre se mit à aimer le petit Vania, le fils de Lilia, et au bout d'un an, Lilia lui donna un autre fils qu'ils prénommèrent Matveï, et ce fut le premier enfant que Sotchenov considéra vraiment comme sien ; les enfants de ses deux précédents mariages étaient également les fruits d'unions légitimes, mais aux yeux de Sotchenov, son mariage avec Lilia était légitime à un plus haut degré. Il s'était même mis à croire en Dieu, du moins à dose homéopathique. Désormais, il connaissait l'amour et souvent, devant son chevalet, quand le tableau avançait et qu'un grand sentiment de paix s'emparait de son âme, Sotchenov sentait dans son dos le frisson d'une présence : le monde harmonieux du foyer conjugal, qui l'emplissait de joie et de crainte.

Tout allait bien. Pour leur cinquième anniversaire de mariage, ils organisèrent un dîner aux chandelles. Sotchenov acheta une demi-douzaine de bouteilles de champagne. Ayant vidé la première, il déclara : « Mon Dieu, comme je t'aime ! Mon Dieu, quelle femme merveilleuse tu es ! », avec dans la voix une souffrance qui fit peur à Lilia.

Ce soir-là, il se soûla, sortit acheter des cigarettes et ne revint pas.

Elle téléphona aux postes de police, aux hôpitaux, aux morgues.

Sans craindre l'humiliation, car elle ignorait ce sentiment, elle fit le tour de ses amis, amies et ex-épouses, en vain.

D'après la rumeur, il était parti pour Moscou.

Six ans et demi plus tard, elle le reconnut dans la rue, ivre, en compagnie d'une fille publique.

Elle passa sans s'arrêter.

Elle n'espérait plus d'autre destin que celui d'élever ses deux fils et de se consacrer à son travail dans la sphère culturelle. C'est là que sa route croisa celle de Samson Vyrine, metteur en scène venu diriger une pièce au Théâtre dramatique. Il avait une famille dans une lointaine république de la Fédération russe : à Oulan-Oude, à moins que ce ne soit à Iochkar-Ola, mais depuis bientôt douze ans il ne vivait pratiquement plus chez lui, sillonnant le pays pour monter des

spectacles ici ou là. On lui avait déjà proposé de devenir metteur en scène attitré dans plusieurs théâtres, mais il ne voulait se fixer nulle part ; une vague réputation de génie solitaire le suivait partout, du moins en était-il persuadé.

Un jour, Lilia, qui adorait le théâtre, se rendit à une première. On l'invita au buffet qui suivit la représentation. Là, Samson la remarqua et l'aborda hardiment ; dans chaque ville, il avait une aventure avec une actrice ou une dame du milieu théâtral. Il lui parla de la froideur et de la solitude de la création, de la froideur des routes et des chemins, de la froideur de sa chambre d'hôtel. Elle l'invita à dîner chez elle un soir prochain.

En arrivant, Vyrine découvrit avec étonnement que la table était mise pour quatre et que les deux fils de Lilia, l'un plus grand, l'autre plus petit, étaient déjà installés à leurs places. Ni vin ni vodka ; elle lui interdit poliment d'ouvrir la bouteille qu'il avait apportée.

En présence des enfants, Vyrine ne savait pas de quoi parler ; il répondait sans enthousiasme aux questions de Lilia concernant la pièce de théâtre, tout en attendant la suite des événements et, pour ne pas perdre de temps, en mangeant activement (prenant des forces en prévision).

Le dîner prit fin, les enfants allèrent dans l'autre pièce.

— Ils ne vont pas chez leurs copains, demanda Vyrine, ou faire un tour dehors ?

— Pour quoi faire ?

Décontenancé, Samson se mit tristement à parler de la froideur et de la solitude de la création, de la froideur des routes et des chemins, de la froideur de sa chambre d'hôtel.

Il la regarda attentivement, puis il dit :

— Vous savez quoi ? Épousez-moi !

— Là, comme ça, maintenant ?

— Non, pas maintenant, parce que je suis encore marié.

— Je ne sais pas... Vous me plaisez... Il faut que je réfléchisse.

Et Samson partit à Iochkar-Ola (ou peut-être à Oulan-Oude) pour divorcer, puis dans une autre ville pour mettre en scène une pièce ; il lui écrivit, elle répondit à ses lettres.

Et ils tombèrent amoureux l'un de l'autre.

Samson se prit d'affection pour les enfants de Lilia, Vania et Matveï. Malheureusement, il ne put trouver de travail dans aucun des théâtres de Saratov et dut se rabattre sur une Maison de la culture où

on lui confia une troupe d'amateurs ; il arrondissait ses fins de mois en mettant en scène les fêtes et défilés municipaux.

Un an plus tard, Lilia lui donna un fils qu'ils appelèrent Prokhor.

Vyrine était heureux.

Lilia lui demanda s'il ne voulait pas aller dans un vrai théâtre pour mettre en scène un spectacle digne de ce nom.

— À quoi bon ? demanda Vyrine. Tout ça, pour dire les choses en langage châtié, n'est que mensonge et simulacre. J'ai de la cervelle, mais pas de talent ! Mes spectacles étaient froids comme la glace et calculés comme des parties éclairs aux échecs. Je suis une nullité intelligente. Je vous aime, toi et les enfants, et ça me suffit. Peu importe où je travaille, pourvu que je gagne de quoi vivre, pourvu que tu ne manques de rien.

— Je suis heureuse, dit Lilia.

Il laissa définitivement tomber ses occupations théâtrales, emprunta de l'argent à son frère aîné qui vivait richement à Oulan-Oude (ou à Iochkar-Ola) et se lança dans le commerce, avec succès. Ses affaires étaient déjà florissantes, sa vie de famille commençait à respirer l'aisance. Il ne détestait qu'une chose : les déplacements liés à son travail.

Et voilà que Vyrine ne revient pas de voyage.

Deux ans plus tard, il envoie une demande de divorce, Lilia signe ce qu'il faut et lui retourne les papiers, sans une ligne de commentaire.

L'Écrivain se tut.

— Et après ? demanda Serpent.

— Je ne comprends pas, dit l'Écrivain. Savez-vous ce que je ne comprends pas ? Non seulement l'ex-épouse du metteur en scène ressemblait à Lilia, mais toutes les ex-et futures femmes de ses deux premiers maris étaient pratiquement ses copies conformes. Et pas uniquement sur le plan physique.

— Je ne vois pas ce qu'il y a à comprendre, dit Serpent – d'un ton plein de tact destiné à montrer qu'il n'essayait pas d'enseigner à l'Écrivain la vérité de la vie et qu'il se contentait d'énoncer une bête vérité populaire jaillie naturellement de ses lèvres, prenant même un air un peu niais. – Il n'y a rien à comprendre. C'est très simple : l'homme a soif d'idéal, mais il est incapable de le supporter.

— Voilà qui est sage et juste, approuva Parfion, qu'un sentiment de culpabilité après la visite à Kourotchchine rendait conciliant.

— Non, ce n'est pas ça, dit l'Écrivain. L'important, c'est que ses

trois maris continuent à l'aimer. Mais de loin. Ce qui leur a fait peur, ce n'est pas qu'elle soit l'Épouse Idéale, ni qu'ils l'aimaient trop, mais qu'une telle femme puisse constituer à elle seule le but d'une vie ; or quand le but est atteint naît le sentiment que ça ne vaut plus la peine de continuer à vivre ! Le peintre m'a avoué par la suite qu'il avait fait de son mieux pour essayer de la débaucher. Il l'a comparée à un tableau qu'il fallait sans cesse détruire pour le recréer.

— Comme tu y vas ! remarqua amicalement Parfion. Là, tu es en train d'inventer. Dis-nous plutôt comment elle vit maintenant.

— Dans la misère, forcément. Une misère atroce. Trois fils, dont l'un presque adulte, toujours le même deux pièces. Lilia est obligée de cumuler les petits boulots, elle est couverte de dettes, elle ne pense qu'au moyen de nourrir ses enfants. Une âme si noble, une telle intelligence, il ne restera bientôt plus rien d'elle !

— Et sa beauté ? demanda Parfion d'un air innocent.

— On ne lui donnerait pas plus de vingt-huit ans. Et des hommes sont prêts à l'aider sans rien demander en échange, ni amour ni sexe.

— Et tu en fais partie ?

— J'en fais partie, répondit l'Écrivain.

C'était un mensonge.

Il ne pouvait pas aider Lilia, et d'ailleurs, elle n'aurait jamais accepté son aide. Il lui rendait visite, soi-disant pour bavarder, en réalité pour mettre à l'épreuve sa pureté d'Épouse Idéale (qui n'était pourtant plus l'épouse de personne) qui le piquait au vif ; il avait fait plus d'une tentative pour la transformer d'Épouse Idéale en maîtresse idéale. Un jour, désespérant d'y parvenir, il lui avait même expliqué que si elle refusait d'entrer dans cette nouvelle catégorie (par exemple avec son aide), à quarante ans elle n'échapperait pas à la névrose ni à la dépression. Lilia l'avait écouté avec patience – elle ne savait pas se vexer, même quand les gens se conduisaient comme des mufles – et avait répondu :

— Tant pis, si c'est vraiment inévitable...

Nos amis arrivèrent à un immeuble de quatre étages.

— C'est là, dit l'Écrivain. Il y a longtemps que je ne l'ai pas vue. Près de six mois.

Chapitre seize

où nous rencontrons Lilia et le boy-scout.

Un adolescent longiligne leur ouvrit la porte ; il suffisait de le voir pour deviner qu'il avait une voix de basse. Mais nos amis n'eurent pas confirmation de ce fait : sans rien leur demander (reconnaissant l'Écrivain, il ne le salua même pas d'un signe de tête), il les laissa entrer. Et disparut.

Les trois compagnons échangèrent un regard perplexe et avancèrent prudemment, sans d'abord voir âme qui vive. Ils finirent par en trouver une à la cuisine, qui ne donnait cependant aucun signe de vie. Une tête hirsute reposait sur la table d'une saleté repoussante, parsemée de bouteilles vides et de verres.

L'Écrivain dit d'une voix forte :

— Bonjour !

La tête remua.

Ils virent un visage de femme bouffi dont la joue portait la marque rouge de la cuiller à café sur laquelle elle avait reposé. Ses yeux étaient brumeux ; puis un éclair de conscience s'y fit jour : elle venait de reconnaître l'Écrivain.

— Bah, qui vois-je ? dit la femme. Tu as quelque chose à boire ?

— Non.

— Qu'est-ce que tu viens f. ici, dans ce cas ?

— Moi ? Je suis venu te rendre visite...

— V. t. f. e. ! Qui vient en visite les mains vides ? P. d. m. !

— Tu devrais peut-être t'arrêter, Lilia ? Depuis combien de temps n'as-tu pas dessoûlé ?

Lilia soupira.

— Une semaine.

— Il faut t'arrêter.

— Je n'ai pas besoin de toi pour me faire la leçon, e. d'e. File-moi au moins une clope.

L'Écrivain lui tendit une cigarette.

— Vania ! appela Lilia. Où est Kostik ?

Pas de réponse.

— Vania ! répéta Lilia d'une voix menaçante. Toujours aucune réponse.

Lilia prit un verre et le brisa contre le mur.

— Vania !

L'adolescent apparut sur le pas de la porte.

— Où est Kostik ?

— J'en sais rien, répondit le garçon avec la voix de basse tant attendue.

— Et Matveï ?

— À l'école.

— Et Prokhor ?

— À l'école.

— Et toi, pourquoi tu n'es pas à l'école, b. d. m. ?

— Parce que j'ai eu mon bac cette année.

— Pas possible ? s'exclama Lilia. Bravo. Il faut fêter ça !

Le garçon ne réagit pas à cette proposition et s'en alla.

L'Écrivain, abasourdi, bouleversé, s'assit en face de Lilia sans prêter attention à la saleté.

— Lilia, qu'est-ce qui t'arrive ? Qu'est-ce que tu as ? Tu bois, tu fumes !

— Tout va bien. Je suis heureuse.

— Mais tu es malade, tu dois te soigner !

— Peut-être, mais avec quel argent ?

— De l'argent, en voilà ! – l'Écrivain tendit une main impatiente, et Parfion y déposa la liasse de billets. – Trois mille dollars ! De quoi te soigner, aider ton aîné à entrer à la fac et acheter l'indispensable aux plus jeunes. Si ça ne suffit pas, j'en apporterai encore.

Lilia regardait l'argent.

— Elle n'arrive pas à y croire, commenta Serpent.

Elle tourna les yeux vers lui, se leva, alla vers le lavabo et se lava longuement le visage à l'eau froide. Puis elle s'essuya avec une serviette grise.

— D'où vient-il ? demanda-t-elle.

— J'ai reçu un prix littéraire. Un grand prix. J'ai toujours voulu t'aider, tu le sais.

— Je sais parfaitement ce que tu voulais.

Elle se rassit, les yeux fixés sur les dollars.

Puis elle leva un visage presque lucide, brusquement embelli et souriant (immédiatement, Serpent et Parfion se sentirent plus à l'aise).

— Je savais, dit-elle, que ça arriverait tôt ou tard. Je me suis longtemps battue, j'ai résisté, mais j'ai fini par toucher le fond. J'ai cessé de lutter, et tout s'est arrangé. C'est ainsi que ça fonctionne dans la vie. Mon Dieu, je vais renaître ! Mon Dieu.

Elle riait et pleurait à la fois.

Soudain, on entendit frapper à la porte, et un jeune homme d'environ trente ans entra dans la cuisine, avec plusieurs bouteilles de vin bon marché. Entre ses mains, cependant, elles avaient un air innocent, comme le personnage : mince, soigné, il ressemblait à un guide de Jeunes Pionniers (pour ceux qui s'en souviennent ou, en langage contemporain, à un vieux boy-scout) avec quelque chose d'indéracinablement enfantin dans le visage, mais fossilisé en contours d'une dureté impitoyable.

— Bonjour, dit-il d'une voix polie, légèrement homosexuelle (les guides de Pionniers parlaient souvent de cette manière) en posant les bouteilles sur la table. C'est pour toi, Lilounette. Tu vas te sentir mieux dans un instant. Je ne t'en donnerai pas beaucoup, juste un peu. D'accord, Lilinou ? Et ça, qu'est-ce que c'est ?

— C'est de l'argent, Kostik.

— Et d'où vient-il ?

— C'est lui – Lilia indiqua l'Écrivain –, c'est mon ami. Il m'a apporté de l'argent. Pour m'aider.

— Mais oui, mais oui, dit Kostik, comme on rassure un malade souffrant de delirium tremens en lui disant que les éléphants roses sont là, mais qu'ils vont bientôt partir.

— Ce sont de vrais dollars. Trois mille.

— Mais oui, dit le boy-scout, et il demanda à l'Écrivain : En échange de quoi avez-vous apporté cet argent ?

— Comment ça, en échange de quoi ? En échange de rien.

— On ne donne jamais rien pour rien. Que cherchez-vous ? Vous voulez priver une malheureuse femme de son appartement ? Lui donner trois mille dollars, prétendre ensuite lui en avoir donné trente mille, et présenter une fausse reconnaissance de dette ? Et ceux-là, qui

c'est ?

— On est des amis, dit Serpent, et tu as tort...

— Ce n'est pas à toi que je parle, l'interrompit Kostik. Pourquoi êtes-vous venus à trois ?

— Juste comme ça.

— Je le répète, on n'agit jamais gratuitement.

— Kostia, verse-m'en un peu, demanda Lilia, de nouveau affaiblie.

— Un instant, Lili. Ainsi donc, si je comprends bien, vous ne pouvez pas me donner de réponse claire ? Vous espériez trouver une femme seule et sans défense. Mais elle a quelqu'un pour la défendre. Ramassez vos bouts de papier et allez-vous-en !

— Kostik, qu'est-ce que tu dis ? C'est de l'argent ! s'écria Lilia.

— Tu veux cet argent, Lilou ? Prends-le ! Mais en ce cas je m'en vais.

Kostik reprit les bouteilles et fit un pas en direction de la porte.

— Choisis, Li : ces saletés de billets ou moi.

— Kostik, je ne peux pas vivre sans toi ! dit Lilia, hypnotisée par les bouteilles. Reste. Et vous, allez vous f. f. !

Lilia fit le geste de déchirer les billets.

Parfion se jeta dessus pour les reprendre et les remit dans sa poche.

Serpent saisit l'Écrivain par le coude.

Ce dernier était tellement abasourdi que son esprit fonctionnait mal et qu'il se laissa emmener.

C'est seulement dans la rue qu'il retrouva la voix.

— Je n'y comprends rien, dit-il, et vous ?

— Moi non plus, dit Parfion qui n'éprouvait aucune envie de se pencher sur la question : à la vue de l'argent qui avait failli périr sous ses yeux, il s'était souvenu du paquet resté sans surveillance chez Serpent.

Il fit part de ses craintes à ses compagnons.

— C'est pourtant vrai, dit l'Écrivain. Il faut aller vérifier.

Parfion et lui firent une vingtaine de pas avant de s'apercevoir que Serpent ne les avait pas suivis.

Ils se retournèrent. Serpent était demeuré sur place, les bras ballants et la tête basse.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Mais oui, s'exclama Serpent, pour vous, l'argent est plus important que les gens !

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que c'est mon tour.

— Ton tour de quoi ?

— Vous m'avez emmené chez vos amis à qui vous vouliez donner de l'argent, et maintenant c'est à moi de le faire.

— Bon d'accord, dit l'Écrivain. J'espère que ce n'est pas loin.

— C'est à dix minutes à pied.

— Alors allons-y.

Chapitre dix-sept

où le joueur de loterie Nikolai Iouriev cherche l'algorithme de la Fortune, et où Serpent se trouve ridiculisé, et pfuit.

Ils s'achetèrent une bouteille de bière chacun et ils y allèrent.

— Eh bien ? demanda Parfion à Serpent qui affichait un air pensif. Quel est ton candidat ? Quel est ce pauvre déshérité ?

— Pas vraiment un déshérité, plutôt un cinglé. C'est mon cousin au deuxième degré. J'aimerais le guérir.

— Et de quoi donc ? Accouche, ne nous fais pas languir.

Et Serpent raconta l'histoire suivante :

À l'époque où Nikolai Iouriev allait à l'école, il existait une tradition : les filles offraient des cadeaux aux garçons de leur classe le jour de l'Armée rouge, le 23 février, par exemple une carte postale ou un billet de loterie de l'organisation de soutien aux armées accompagné du livre *Le Parfait Combattant*, et les garçons offraient des cadeaux aux filles pour la Journée internationale des femmes, le 8 mars : une carte postale ou un billet de loterie et un livre, par exemple *Le Manuel du tricot et du crochet*. On émettait aussi des billets de loterie spéciaux pour le 8 mars. Ceux du soutien aux armées coûtaient plus cher (cinquante kopecks) et faisaient plus sérieux, parce qu'on pouvait gagner plusieurs voitures ; ceux du 8 mars ne coûtaient que trente kopecks, et il n'y avait qu'une ou deux voitures mises en jeu, mais davantage de petits lots. Cela dit, les enfants n'espéraient guère gagner à l'une ou l'autre loterie : jamais une telle chose ne s'était produite, non seulement dans la classe, mais même dans toute l'école. Probablement par manque de chance.

Un jour, on chargea Nikolai d'acheter dix-sept billets de loterie pour les dix-sept filles de sa classe. Il les acheta. Les cadeaux, agrémentés de plaisanteries, furent remis à leurs destinataires par les garçons rougissants. Mais il resta un livre et un billet : la veille, l'une des filles avait été admise à l'hôpital. Nikolai, en tant que responsable, prit les cadeaux en attendant que sa camarade soit guérie.

Mais au lieu de guérir, elle mourut.

Quelque temps plus tard, en feuilletant par désœuvrement le

journal *Izvestia* auquel son père était abonné, il tomba sur la liste des gagnants de la loterie du 8 mars. Il se souvint du billet et, soudain, il fut pris d'un étrange pressentiment qui devait le marquer à jamais. Il se mit à chercher le billet. Il fouilla partout, retrouva *Le Manuel du tricot et du crochet*, mais de billet, point. Il fut pris de colère (bien que ce fût un garçon équilibré), se mit à disperser ses affaires dans toute la pièce et à leur donner des coups de pied. Au point qu'il fit voler un pull au sommet de l'armoire. Calmé, et ne voulant pas se faire disputer par ses parents, il remit de l'ordre dans sa chambre. En récupérant son pull sur l'armoire, il y découvrit le billet sous une épaisse couche de poussière.

Il se jeta sur le journal et, avec une assurance grandissante, chercha le numéro du billet.

Il avait gagné une guitare !

Nikolaï était heureux. Il ne savait pas jouer de la guitare, mais l'important c'était d'avoir gagné. Personne n'avait jamais rien gagné dans son école avant lui !

Sans le dire à personne, il envoya le billet en recommandé à la commission du tirage, et on lui proposa de recevoir l'équivalent du prix en argent.

« Je veux la guitare, conformément à la loi, sinon ce n'est pas du jeu ! » répondit Nikolaï, vexé.

Trois semaines plus tard, il reçut un avis pour un colis et courut à la poste, le cœur battant.

À la poste, on lui expliqua qu'il devait régler les frais de port qui se montaient à huit roubles et trente kopecks. Nikolaï prit quelques vieux livres de classe de son père et les porta chez le bouquiniste où il en obtint dix roubles et dix-huit kopecks.

Il reçut enfin son lot, une guitare d'une valeur, d'après l'étiquette, de sept roubles et cinquante kopecks, produite par la fabrique d'objets en bois de Mosjikhine.

Le manche tenait mal, la table d'harmonie était fêlée et les cordes graves hurlaient sous les doigts comme cent chattes en train de mettre bas. Avec l'aide d'un ami guitariste, Nikolaï parvint à la réparer et apprit quelques accords. Il continua d'étudier seul, mais sérieusement, grâce au manuel d'Ivanov-Kramskoï. Après le lycée, il gagna quelque temps sa vie en jouant dans un restaurant, fréquentant parallèlement les salles de concert et essayant d'intégrer un ensemble professionnel. La chance lui sourit, on l'engagea pour une tournée à la campagne dans le groupe « Les Créateurs », comme troisième guitariste à la place d'un musicien victime d'une cuite prolongée. Nikolaï passa par une

de dure école pratique ; il apprit à jouer de la guitare basse, de la batterie, du synthétiseur, des percussions, et même du saxophone. Très vite, ce garçon à l'esprit éveillé, discret et sobre, manifesta des talents d'organisateur ; il ne tarda pas à remplir, en plus de ses fonctions de musicien, celles de manager du groupe. Les années passèrent, il devint un grand manager professionnel, célèbre dans le pays ; les gens se souvenaient encore de lui (du moins les gens du métier). Il convient de souligner qu'il était honnête dans la mesure du possible, et s'il gagnait parfois des bénéfices supplémentaires, ce n'était pas – à Dieu ne plaise ! – sous forme de pots-de-vin, mais sous forme d'excédents imprévus et non enregistrés. Son aspect extérieur était conforme à ce qu'on pouvait attendre d'un professionnel de son rang : un costume noir de bonne facture, une chemise d'un blanc impeccable, des souliers vernis. Personne ne savait que le costume, la chemise et les souliers n'existaient qu'à un seul exemplaire, qu'il les portait avec grand soin, les nettoyait, les lavait et les repassait de ses propres mains. Seule une visite de son appartement aurait révélé sa double vie secrète (dont son existence officielle n'était que l'appendice). Il était meublé d'une armoire vétuste, mise au rebut après trente-sept ans de loyaux services dans une loge de la salle philharmonique, d'un fauteuil de même provenance et de cette phénoménale invention soviétique qu'est le lit pliant. Voilà pour les biens mobiliers. Quant à la nourriture... Dans le vieux frigo, l'improbable visiteur aurait trouvé une bouteille d'huile de tournesol, deux oignons, un demi-paquet de margarine, cinq pommes de terre et une gousse d'ail. Il ne buvait ni thé ni café.

Nikolaï Iouriev économisait le moindre kopeck pour acheter des billets de loterie. Des tas de billets de loterie, un par un ou par séries de cent. Et il gagnait : des châles folkloriques, des fers à repasser, des bouilloires, et des guitares de l'infatigable fabrique de Mosjikhine... Une fois, il avait même gagné un tapis et une autre fois un téléviseur de marque Svitz. Il préférait recevoir ses lots en argent, et les organisateurs des loteries n'y voyaient pas d'inconvénient ; à une seule exception : on avait catégoriquement refusé de lui payer l'équivalent du téléviseur et il avait dû se résoudre à le prendre. Une fois branché, l'écran resta aveugle et muet pendant quinze minutes, une bande lumineuse apparut enfin, l'image d'un speaker émergea et dit : « ... compte les tendances domi... », après quoi le téléviseur clignota, émit un hoquet presque humain et explosa.

Iouriev en fut quitte pour la peur, et les rideaux pour des brûlures (il n'en acheta pas de nouveaux, se contentant de les raccourcir), et sans manifester d'émotion (le cœur comme engourdi), il persista dans son entreprise. Il rêvait du grand prix, une automobile Volga-GAZ-24, le reste ne l'intéressait pas, et les lots de moindre importance ne

faisaient que l'exciter davantage. Le sentiment de certitude qui s'était emparé de lui jadis ne le quittait pas. L'époque arriva où les loteries se multiplièrent de manière effrénée : celles dont on découvrait immédiatement le résultat en grattant une case, et les tirages hebdomadaires avec proclamation des numéros gagnants à la télévision. On vit naître des super-loteries du genre Loto russe ou Loto-Million dont le grand prix augmenta jusqu'à atteindre des sommes fabuleuses. Iouriev se consacra uniquement à ces deux loteries, délaissant les autres. Cependant, sa vie officielle subissait également des changements ; le menu fretin du show-business balbutiant que Iouriev n'avait pas daigné prendre au sérieux s'était métamorphosé sous ses yeux en banc de jeunes requins aux dents longues et à la peau dure. Mais Nikolai était devenu presque invulnérable sur le plan psychologique, c'est avec indifférence qu'il se vit supplanter et mettre à l'écart, réduit à travailler comme simple intendant de la salle philharmonique, et à enfiler une blouse grise de travail par-dessus son éternel costume noir. Après de longues années de calculs et de recherches d'un algorithme de la Fortune, il parvint finalement à la conclusion qu'un tel algorithme n'existe pas : que tu prennes mille billets ou un seul, tes chances de gagner n'augmentent qu'en ce qui concerne les petits lots (dont la valeur globale est toujours inférieure aux dépenses engagées), mais pas pour le Gros Lot. Aussi n'achète-t-il désormais qu'un seul billet pour chaque tirage, il le remplit, l'envoie et attend. Par huit fois, il a gagné de petites sommes sans se réjouir le moins du monde. Pour lui, l'important n'est plus que le gros lot compte de nombreux zéros, mais qu'il soit seul à le recevoir, que la chance lui sourie enfin dans tout son éclat, couronne son existence, justifiant de longues années de pressentiments.

— Un vrai roman ! s'exclama l'Écrivain, particulièrement sensible au mauvais goût, dans la vie comme en littérature (son strict respect des règles du mauvais goût dans ses œuvres alimentaires n'y était pas étranger). Il ne manque plus que la fin : il tire le gros lot, décide de se rendre personnellement à Moscou pour recevoir l'argent, et dans le train il se fait voler son portefeuille qui ne contient rien d'autre que le billet gagnant.

— Ou alors, dit Parfion, soucieux de démontrer que son esprit était capable d'imagination créatrice, il reçoit l'argent, veut le changer en dollars et se fait rouler par des escrocs qui le laissent sans un kopeck.

— Ou encore, renchérit l'Écrivain, pour ne pas lui laisser le dernier mot, il meurt sur le coup en apprenant qu'il a gagné.

— Arrêtez, protesta Serpent. Je vous décris la tragédie d'un homme et vous me parlez littérature. Je peux y aller seul, il vit dans cet

immeuble.

Serpent montra du doigt une vieille bicoque délabrée au rez-de-chaussée crépi et au premier étage en bois.

— Vas-y, dit Parfion en lui remettant l'argent.

Et Serpent y alla.

— Il est en train de monter l'escalier, dit l'Écrivain.

— Iouriev lui ouvre la porte, dit Parfion.

— Serpent annonce qu'il veut lui donner trois mille dollars, dit l'Écrivain.

— Iouriev ne comprend pas.

— Serpent lui explique tant bien que mal.

— Iouriev commence à comprendre. Sur le moment, il est content : la chance lui sourit enfin.

— Puis il réalise que ce n'est pas la chance mais un ersatz de chance.

— Il injurie Serpent. Il ne demande pas la charité, il joue honnêtement avec le destin !

— Hors d'ici, hurle-t-il, et il fait mine de jeter Serpent au bas de l'escalier.

— Serpent redescend, il se redonne une contenance, affichant une mine parfaitement calme.

— Non, plutôt légèrement déçue. Et il nous annonce qu'il n'était pas chez lui.

À peine Parfion et l'Écrivain eurent-ils achevé ce dialogue ironique, Serpent apparut au coin de l'immeuble, arborant une expression légèrement déçue.

— Il n'est pas chez lui, annonça-t-il.

— Comme c'est dommage ! s'exclama Parfion. Et si nous allions voir à son travail, à la salle philharmonique ?

— Ce n'est pas la peine. La... euh... la voisine a dit qu'il était à l'hôpital.

— Eh bien, allons le voir à l'hôpital.

— Je n'ai pas fini, répliqua Serpent, fâché. À l'hôpital, il y a différents services. Dont celui de la morgue. Bref, il est à la morgue.

— Dans ce cas..., commença Parfion, mais Serpent le regarda avec une telle rancœur qu'il se tut.

— Bon, dit l'Écrivain, on se promène, on se promène, alors qu'il

serait temps de déjeuner. Achetons quelque chose et allons chez toi, Serpent, pour casser la croûte et boire un petit coup.

Ce qu'ils firent. Ils achetèrent en route du saucisson, du fromage, du pain, une bouteille de vodka et se retrouvèrent de nouveau chez Serpent, dans sa chambre douillette.

Serpent regarda sous le lit. Se mit à chercher, se redressa, jeta un regard circulaire.

— Quoi ? demanda Parfion.

— Pfuit.

— Quoi, pfuit ? hurla l'Écrivain.

— L'argent n'est plus là...

Chapitre dix-huit

où l'Écrivain et Parfion traitent Serpent de tous les noms ; l'Écrivain se dit rageusement qu'il aurait dû prendre sa part et la porter immédiatement chez lui pour faire plaisir à sa femme et à ses filles et s'attriste à la pensée qu'il ne verra pas la joie sur leurs visages ; d'un autre côté, ses filles se sont tellement éloignées de lui ces derniers temps qu'elles n'auraient peut-être pas daigné exprimer leur gratitude ; mais il n'a plus de raison de s'en désoler à l'avance, vu que l'argent a disparu ; tandis que Parfion s'avoue que, dès le moment où il a découvert l'argent, il s'est secrètement représenté la stupéfaction qui allongerait le visage de sa femme (déjà long d'une aune) ; il n'aurait pas tout sorti d'un seul coup, il aurait déclaré que le gouverneur avait l'intention de se retirer et qu'il avait décidé de récompenser généreusement ses conseillers, et il lui aurait donné mille dollars, et quand elle aurait fini de s'extasier, il aurait dit qu'il était largement temps de changer de mobilier, et elle aurait objecté que mille dollars ne suffiraient pas, et il aurait répliqué : « Pourquoi mille dollars ? J'en ai encore ! » et il aurait sorti le reste, étalant les billets sur le large lit conjugal (curieusement, il se représentait cette scène dans la chambre à coucher), et sa femme, folle de joie, se serait mise à les compter à voix haute, le lit aurait été couvert de billets, ils les auraient pris à pleines mains et les auraient lancés en l'air, puis ils se seraient enlacés et... mais à ce moment Parfion se dit avec tristesse que, même si c'est indigne de lui, ce n'est hélas pas aux pieds de sa femme qu'il aurait aimé jeter cet argent, mais aux pieds de celle qui l'a quitté, c'est elle qu'il aurait aimé enlacer et... mais quoi qu'il en soit l'argent a disparu !!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!

— Triple buse ! dit l'Écrivain à Serpent.

— Sombre idiot ! constata Parfion.

— Tu l'as fait exprès, accusa l'Écrivain.

— Tu les as peut-être cachés ailleurs ? soupçonna Parfion.

— Il n'en aurait jamais eu le temps ni l'intelligence ! objecta l'Écrivain.

— En ce cas, il mérite cent fois la mort, déclara Parfion.

— Tu es un minus qui n'a rien dans la cervelle, et il est dit dans l'Évangile qu'à celui qui n'a pas on ôtera même ce qu'il a, stigmatisa l'Écrivain.

— Tu es une triste andouille, constata Parfion.

— Une fois dans ta vie, tu as tenu ton bonheur entre les mains, mais tu as tout fait pour qu'il s'en aille ! expliqua l'Écrivain.

— Tu es un moins que rien, précisa Parfion.

— Déjà quand nous étions enfants, tu me surprenais par ta niaiserie et ton refus de développer ton intellect, se désola l'Écrivain.

— Tu es un abruti, fulmina Parfion.

— Tu es un b. d. c., u. p. m., non mais qu'est-ce qui m'a f. u. p. e. ! explosa l'Écrivain.

— On avait dit qu'on n'emploierait pas de gros mots, lui rappela Serpent, la tête basse.

— Pas de gros mots ? vociféra Parfion.

Il serrait l'une des boules couronnant les montants du vieux lit métallique. Dans son enfance, Serpent s'amusait à les dévisser et à les remettre, et les vis qui les fixaient avaient fini par s'user. Désormais, la boule s'enlevait toute seule, il suffisait de tirer dessus. Parfion eut un geste brusque, la boule lui resta dans la main et, dans un accès de rage, il la jeta en direction de Serpent.

Il rata sa cible. La boule heurta le mur et passa au travers, disparaissant dans le trou.

L'Écrivain s'approcha pour jeter un coup d'œil et dit à Parfion :

— Tu aurais pu le tuer.

Serpent leva la tête, s'approcha à son tour et confirma :

— C'est vrai.

— Je ne te visais pas, mentit Parfion, le front moite.

Serpent pensa brusquement à quelque chose et cria :

— Maman !

Et il sortit en courant. Parfion et l'Écrivain demeurèrent silencieux. Deux minutes plus tard, Serpent revint en trombe.

— Allons-y ! On a encore une chance de le retrouver. Ah, maman, maman !

Il leur expliqua en route : sa mère avait décidé de faire un peu de ménage, et elle avait vu le paquet. Or Serpent, qui était, comme nous l'avons déjà dit, très soigneux, avait l'habitude d'envelopper les restes de nourriture et autres détritiques dans du papier avant de les descendre dans le bac à ordures. Sa mère avait cru que le paquet sous le lit était destiné à la poubelle et l'avait jeté.

— Quand est-ce qu'ils enlèvent les bacs ? demanda l'Écrivain.

— Quand ça leur chante.

— Normalement le matin ou le soir, dit Parfion d'une voix pleine d'espoir.

— Chez nous, on ne fait rien normalement ! rappela l'Écrivain, avec des accents de désespoir civique.

Chapitre dix-neuf

où nous croisons Fima Dostal, surnommé Dostaïevski, un conducteur nerveux et un expert perspicace qui manque de se faire tuer.

Le bac à ordures était vide.

Ils faisaient cercle autour et contemplaient le fond. Une bribe de papier de toilette collée dans un coin semblait les narguer.

— Du calme, déclara Parfion. Il doit certainement y avoir une solution.

Et il se mit à courir. L'Écrivain et Serpent le suivirent, persuadés, contre toute logique, que cet homme d'action et de politique allait trouver le moyen de récupérer l'argent. On dit du mal de la politique, pensaient-ils en courant, mais elle est parfois bien utile. Il suffit d'actionner le bon levier, et l'affaire est dans le sac. Ils ignoraient la nature dudit levier, mais savaient que les miracles les plus extraordinaires se produisaient régulièrement dans la sphère politique ; dans ces conditions, pourquoi un miracle ordinaire ne pourrait-il avoir lieu dans la sphère du quotidien ?

Parfion changea de la monnaie et se mit à téléphoner d'une cabine ; il connaissait les numéros par cœur. Sa voix prit un ton préoccupé – pas une préoccupation personnelle mais d'un caractère spécial, empreinte d'un énergique et sévère apitoiement sur l'humanité en général. Il interrogea de mystérieux Ivan Pétrovitch et Piotr Ivanovitch. Et finit par apprendre ce qu'il voulait.

— Ce secteur est desservi par des bennes à ordures modèle ATX-1, le responsable s'appelle Ivan Ivanovitch Nizovoï. La décharge est située hors de la ville, derrière la Butte Rôtie. Si on y va tout de suite, on arrivera pour le déchargement, ou même un peu avant. Serpent, attrape-nous une voiture !

Serpent bondit aussitôt au milieu de la route et leva le bras.

— Imbécile, regarde d'abord qui tu arrêtes ! lui cria Parfion, mais trop tard.

Serpent, qui ne se souvenait plus de la dernière fois où il avait eu recours aux services d'un taxi professionnel ou amateur et ignorant la hiérarchie automobile, était en train de bloquer le passage à une longue limousine de prestige, vert métallisé, aux vitres teintées.

Son occupant n'était autre que Fima Dostal, dit Dostaïevski, l'un des plus gros bandits légalisés de Saratov. Fima jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et réalisa avec stupeur que c'était lui que ces minables voulaient arrêter comme un vulgaire loche ! Les cent cinquante kilos de Dostaïevski furent révoltés d'indignation. En dépit de son gabarit, il était habile conducteur (mais il se déplaçait généralement avec son chauffeur) ; il décida non pas d'écraser à mort ces rustres, mais seulement de leur flanquer la trouille. Du moins à ce gus au nez crochu qui agitait le brandillon au beau milieu de la route. Dostaïevski ralentit et mit le clignotant, comme s'il avait l'intention de s'arrêter. Le gus baissa le bras et attendit, en bavassant avec ses deux petits camarades. Alors Dostaïevski mit brusquement les gaz (les roues crissèrent). Il n'y eut pas de choc véritable, mais un contact sensible au niveau de la carrosserie. Il freina et descendit pour vérifier que tout s'était déroulé selon son plan.

Le gus était plié en deux.

— Je t'ai touché ? demanda Dostaïevski.

Serpent, pensant qu'il ne l'avait pas fait exprès et qu'il voulait s'excuser, dit la vérité :

— Légèrement.

— C.Q.F.D. ! proclama Dostaïevski d'un ton satisfait. – Il sortit un billet de cent dollars de son portefeuille et le fourra dans la ceinture du gus. – Soigne-toi.

Et il s'apprêta à remonter dans sa voiture.

Parfion s'empara du billet, fit un bond vers Dostaïevski, prit une grande inspiration et cria :

— Toi !

L'autre se retourna.

Parfion froissa le billet et le jeta à la figure de Dostaïevski.

— Tu peux le garder, ton sale argent, espèce de fumier !

Dostaïevski fut une nouvelle fois sidéré. Il ne se souvenait pas d'avoir eu l'occasion de s'étonner deux fois de suite ces cinq dernières années. Il en resta même figé de stupeur (s'en rendant compte, il fut sidéré une troisième fois) et dit :

— C'est un vrai billet. Ce sont des dollars !

— Les nôtres nous suffisent ! cria Parfion, et il tira un billet de cent dollars de sa poche pour le jeter à côté de l'autre.

— Qui es-tu ? demanda Dostaïevski.

— Un être humain.

— Ça ne te suffit pas ? Tiens, prends-en encore.

Et le malfrat sortit une coupure supplémentaire qui s'envola rejoindre les deux autres.

— Je te répète qu'on en a suffisamment, répliqua Parfion en envoyant valser un nouveau billet.

Dostaïevski fut sidéré pour la quatrième fois de suite : décidément, personne ne voudrait le croire quand il raconterait ça.

— Tu les sors vraiment de ta poche ? demanda-t-il en toisant Parfion avec ses vêtements défraîchis et son menton hérissé de barbe.

— Oui, vraiment.

— On parie à qui en a le plus, proposa Dostaïevski en tapotant son portefeuille, toi dans ta poche ou moi là-dedans ?

— D'accord !

— J'en ai déjà sorti deux, plus un : trois, compta Dostaïevski, et il le jeta avec les autres.

— Trois ! répéta Parfion en copiant son geste.

— Quatre !

— Quatre !

— Cinq !

— Cinq !

— ...

— Quinze !

— Quinze !

— ...

— Vingt-cinq !

— Vingt-cinq !

Le visage de Dostaïevski ruisselait de sueur, Parfion était calme et majestueux, ses deux amis se sentaient fiers de lui.

— Vingt-huit, hurla Dostaïevski.

Parfion répondit sans attendre.

— Vingt-neuf, prononça Dostaïevski en baissant la voix.

Il sortit lentement le billet, puis regarda dans son portefeuille. Parfion suivit. Dostaïevski examinait toujours l'intérieur de son portefeuille.

— Alors ? demanda Parfion. Le jeu est fini ?

Il jeta son vingt-neuvième billet victorieux et, pour couronner son triomphe, son trentième et dernier.

Dostaïevski fourra la main à l'intérieur de son portefeuille pour mieux chercher. Son visage rond avait quelque chose d'enfantin, comme souvent chez les gens obèses, et ressemblait à celui d'un petit garçon boudeur.

Soudain, il s'éclaira d'un sourire.

Il sortit une nouvelle liasse de billets qu'il ne jeta pas, mais posa soigneusement au sommet du tas :

— Et encore mille.

Parfion prit malgré lui un air désarmé et tapota sa poche vide.

Dostaïevski éclata d'un rire gargantuesque. Il tremblait tout entier (au point qu'on aurait pu craindre pour sa santé), le trottoir tremblait, la bouche d'égout tressautait à grand bruit, sa grosse limousine frémissait sur ses ressorts ; les puissants mouvements d'air qui accompagnaient ce rire en cette douce journée d'automne ensoleillée soulevèrent un tourbillon de poussière qui emporta l'argent telle une brassée de feuilles vert pâle s'envolant dans diverses directions ; cent dollars atterrirent dans la main d'un homme debout sur son balcon : il venait d'être copieusement injurié par sa femme pour s'être permis de boire une canette de bière, alors qu'ils végétaient dans la misère, qu'ils devaient sept mois de loyer et six mois d'électricité et qu'elle avait des trous dans les semelles de ses bottes, et le malheureux, du haut de son quatrième étage, regardait en bas en s'interrogeant sur les risques d'en réchapper s'il sautait ; et plusieurs coupures entrèrent par la fenêtre du bureau de la directrice d'un jardin d'enfants qui méditait tristement sur la feuille des menus où il était écrit : « petit déjeuner : bouillie de blé, déjeuner : bouillie de mil, dîner : bouillie de sarrasin » ; et deux autres coupures recouvrirent la menue monnaie dans la main d'un jeune homme qui voulait acheter des roses à sa petite amie, au moins deux, sans avoir de quoi lui en payer une seule, du moins jusqu'à ce que cet argent lui tombe du ciel ; et une bonne dizaine de billets vinrent se coller au col d'une jeune femme, col qu'elle avait relevé non pas à cause du froid extérieur mais de celui qui glaçait son cœur, parce qu'elle allait à l'hôpital se faire avorter d'un petit garçon que son mari et elle rêvaient pourtant d'avoir en plus de leurs deux fillettes, et la femme se mit à compter l'argent en riant et en pleurant, leva les yeux au ciel et courut chez elle, rejoindre les siens...

Naturellement, aucun de ces événements n'eut lieu.

Après avoir ri son content, Dostaïevski déclara :

— Ben les gars, ça faisait longtemps que je n'avais pas pris un tel

piéd. Merci ! Vous pouvez garder le tout, vous l'avez mérité !

Et le caïd s'inséra dans sa caisse de luxe et appuya sur le champignon pour se pousser du zeph à toute blinde.

— Ça nous fait sept mille, dit Serpent.

— Je sais compter, grogna Parfion, mécontent d'on ne sait quoi.

Le visage de l'Écrivain aussi exprimait le doute.

Une minute plus tard, ils arrêterent une voiture d'aspect plus modeste et demandèrent au conducteur de filer à la décharge, lui promettant un généreux pourboire.

Ils roulèrent quelque temps en silence.

— Dites voir, les gars, vous n'avez rien compris ? dit soudain l'Écrivain.

Serpent et Parfion ne répondirent pas. Ils avaient compris. Mais ils espéraient que l'Écrivain dirait autre chose que ce qu'ils avaient compris.

Leur espoir fut déçu.

— On m'a tiré dessus et on a failli m'atteindre, dit l'Écrivain, j'aurais pu y rester.

— On a tiré sur nous tous, dit Parfion.

— Mais c'est moi qu'on a presque touché ! Je continue. Parfion, encore un peu et tu tuais Serpent. Tu ne vas pas le nier ?

— Je n'ai pas fait exprès. J'ai esquissé un geste, et ce machin s'est retrouvé dans ma main...

— Peu importe. Tu aurais pu le tuer ?

— J'aurais pu.

— Je continue. Serpent a manqué se faire écraser sous nos yeux. Oui ou non ?

— Oui, dit Serpent en se frottant les genoux.

— Que doit-on en conclure ? demanda l'Écrivain.

— Quoi ? demandèrent Parfion et Serpent presque d'une seule voix, sachant parfaitement ce qu'il s'apprêtait à dire mais espérant en vain qu'il ne le dirait pas.

— Que même avant d'avoir découvert l'argent, il avait déjà commencé à nous nuire.

— Je vous l'avais bien dit ! s'exclama Serpent.

— Nous avons tous frôlé la mort à cause de cet argent. En une

seule journée. En l'espace de quelques heures. Je ne crois pas à ce type de coïncidences. Et ces quatre mille dollars supplémentaires qui arrivent comme par enchantement. Ça a quelque chose de démoniaque. S'il vous plaît – l'Écrivain se tourna vers le conducteur, un jeune homme d'une trentaine d'années à la mine renfrognée –, rebroussez chemin. Nous vous payerons la somme promise.

L'homme freina avec un agacement mal dissimulé, et fit docilement demi-tour. Mais au bout de quelques minutes, Parfion n'y tint pas.

— Supposons que tu aies raison. Ça nous fait un mobile de plus pour retrouver cet argent. Il tombera entre les mains de quelqu'un d'autre et provoquera son malheur. Il faut éviter ça. Écoute voir, l'ami – il toucha l'épaule du conducteur –, on a changé d'avis, repars dans l'autre sens.

La voiture s'arrêta dans un crissement de freins.

— Et si vous décidiez d'abord où vous voulez aller ? demanda le conducteur avec animosité.

— Si ça ne te plaît pas, on arrêtera une autre voiture. C'est nous qui payons, répondit calmement Parfion.

Serpent se recroquevilla légèrement. Son âme délicate s'étonnait toujours que les gens puissent ainsi étaler au grand jour une brusque inimitié, et il respectait ceux qui continuaient à faire ce qu'ils avaient en tête sans y prêter attention. Il aurait aimé en faire partie.

Le conducteur tourna le volant en marmonnant quelque chose sous son nez.

La voiture reprit la direction de la décharge.

Serpent était travaillé par l'envie de montrer que lui aussi était capable d'autorité et susceptible de soumettre les autres à ses désirs. Sauf qu'il n'arrivait pas à trouver le bon prétexte.

Et voilà qu'il le trouva.

— J'y suis déjà allé une fois, à cette décharge, dit-il. Il y a des habitués là-bas, ils l'ont divisée en secteurs. On va se faire immédiatement repérer. Ils vont nous sauter dessus et nous tabasser. Peut-être même nous tuer. Nos vies sont plus précieuses que ces dollars. Tu sais quoi, mon cher – il toucha du doigt le dos du conducteur –, ramène-nous au point de départ. Cette fois c'est décidé.

Le conducteur freina si violemment que nos amis furent projetés vers l'avant et il vociféra, au bord de l'hystérie :

— Descendez de ma voiture, p. e. d. m ! Allez vous faire f. !

— Mais nous payons ! cria Serpent, sous l'effet de la peur.

— Je n'en veux pas de votre argent. Dis-moi où tu veux aller et je suis prêt à te conduire au pôle Nord ! Mais dis-le une bonne fois, sans changer d'avis toutes les trois secondes, b. !

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? demanda froidement Parfion.

— Ça me fait que si on y va, on y va, et que si on n'y va pas, on n'y va pas. Descendez immédiatement, sinon je vous défonce le crâne !

Et le conducteur nerveux brandit une espèce de bâton recourbé (Parfion, automobiliste lui-même, l'identifia comme un antivol pour bloquer le volant).

Rien à faire, il fallut descendre.

Le conducteur démarra en trombe, sans même réclamer son dû, libre et heureux, fonçant droit devant, seule direction admissible et chère à son cœur comme à celui de chaque être humain normalement constitué.

Nos trois compères ne tardèrent pas à arrêter un autre véhicule, et roulèrent sans mot dire jusqu'à la décharge.

Ils descendirent un peu avant.

Serpent avait tort : les individus qui erraient dans l'immense champ d'ordures s'étendant à perte de vue ne leur prêtèrent aucune attention.

L'Écrivain regarda tristement autour de lui.

— Comment voulez-vous le retrouver ?

À ce moment, une nouvelle benne arriva. Les habitués de la décharge convergèrent vers elle. Mais le conducteur ne leur permit pas de fouiller immédiatement. Il remua d'abord le tas avec un long bâton et retira quelque chose pour son usage personnel avant de les laisser faire. Les récupérateurs de détritrus se précipitèrent et se mirent à fourrager avec énergie et savoir-faire, sans perdre leur temps en disputes. Un objet lança une lueur. Serpent le reconnut, poussa un cri et s'élança, suivi par les deux autres, derrière un vieillard en long pardessus qui portait le paquet brillant sous un bras et sous l'autre un objet rectangulaire.

Il disparut sous une tente de toile trouée, fixée entre des perches.

Nos amis s'approchèrent, jetèrent un coup d'œil à l'intérieur.

Le vieil homme examinait l'objet rectangulaire qui se révéla être un échiquier, il poussa un gloussement satisfait. Puis il s'empara du paquet.

— Bonjour, dit l'Écrivain en entrant sous l'auvent.

(Et soudain en changeant de ton :) Bonjour, Igor Stanislavovitch !

— Je n'ai pas l'honneur, répondit sèchement le vieillard.

— Mais si, voyons ! Je... – L'Écrivain se nomma. – J'ai suivi votre séminaire de sémiotique.

— Vous faites erreur sur la personne. Je lui ressemble, mais... Bah, après tout, c'est idiot de vouloir me cacher. Ça m'est égal. Je méprise l'opinion des autres.

— Si je puis me permettre, qu'est-ce que vous faites ici ?

— C'est très simple. La passion du collectionneur, de l'amateur d'antiquités.

Et Igor Stanislavovitch, professeur d'université à la retraite, raconta son histoire. Oui, il avait consacré sa vie à la recherche et à l'enseignement. Il aimait son métier. Mais il était seul et éprouvait le besoin de cultiver un hobby. Il se mit à collectionner les objets anciens, modestement, selon ses moyens. Sa collection ne présentait pas un grand intérêt, mais les professionnels, impressionnés par son titre de professeur, appréciaient sa compagnie. Surtout qu'il avait réuni une bibliothèque consacrée aux antiquités et, sans posséder lui-même la moindre pièce exceptionnelle, il était capable de déterminer la valeur et l'ancienneté de tel ou tel objet aussi bien qu'un expert patenté. Un jour, on lui apporta une remarquable statuette en porcelaine fin XVIII^e. « Où dénicher-vous de telles merveilles ? » s'étonna le professeur. Le propriétaire de la statuette lui confia en grand secret que c'était à la décharge. (Il l'avoua uniquement parce qu'il se savait atteint d'une maladie incurable ; il mourut peu après, usant ses dernières forces à détruire ce qui avait un tant soit peu de valeur dans son appartement.) Le professeur se rendit à la décharge et en tomba littéralement amoureux. Désormais, il y vivait du printemps jusqu'à l'automne, respecté de tous, sans craindre la concurrence, car aux yeux de beaucoup il ramassait des objets totalement inutiles ; de plus, il donnait des conseils d'expert pour un prix modique (ce qui lui avait valu le surnom de Professeur ; personne ne savait qu'il l'était pour de bon). Par exemple, un loqueteux trouvait une bague et courait consulter le professeur pour savoir si elle était en argent ou en or. La plupart du temps, il s'agissait d'un vulgaire bijou fantaisie, mais il arrivait qu'on ramasse des bagues en or atterries là on ne sait comment (un enfant l'avait jetée dans la poubelle en jouant, et la maman avait vidé la poubelle dans le vide-ordures). Pour un Russe, il était encore plus incompréhensible qu'on puisse découvrir parmi les détritiques des bouteilles de vodka, de vin et de cognac non entamées ; curieusement, c'était le cognac qui se rencontrait le plus souvent. En guise de démonstration, le professeur sortit deux bouteilles de cognac et des verres en plastique neufs dans leur emballage.

Nos amis burent fort volontiers, et remirent ça aussitôt ; le cognac était excellent.

Bien sûr, poursuivit le professeur, les vraies antiquités comme cette statuette se rencontraient rarement. Mais ce n'était pas elles qui l'intéressaient au premier chef. Dans cette décharge, il avait découvert à quel point le monde est riche en objets étranges. Dont il est parfois impossible de déterminer l'usage, mais qui n'en sont pas moins élégants, harmonieux, conçus avec amour. Et uniques en leur genre, peu importe qu'ils aient vingt ou deux cents ans. Et les liasses de lettres ! Et les photographies, les journaux intimes, les cahiers d'école avec des billets doux entre les pages ! Que de vies, que d'images défilent dans notre imagination, quel plaisir que d'étudier cela, sans violer aucun secret, puisque les auteurs demeurent anonymes.

Nos amis écoutaient, fascinés malgré eux.

— P. ! s'exclama amèrement Parfion, sans que Serpent lui fasse cette fois la moindre remarque. On passe sa vie à chercher quelque chose... Un sens... La pierre philosophale... Et on la découvre à la décharge. Dans un tas d'ordures !

— Précisément ! acquiesça le professeur en débouchant la seconde bouteille.

Ils burent.

— Si je pouvais tout abandonner et m'installer ici ! s'exclama Parfion.

Serpent avait une question à poser.

— J'ai vu que les autres fouillaient dans le tas, d'ailleurs ils y sont encore. Mais vous, vous avez pris deux objets et vous êtes parti.

— Je respecte un certain nombre de principes, dit le professeur. *Premièrement* : ne pas se précipiter, mais jeter d'abord un coup d'œil. Ce qui a de la valeur est en surface ! Quand la benne est déchargée, le fond se retrouve au-dessus et le dessus au fond ! *Deuxièmement* : ne jamais regarder ce que prennent les autres. Ça distrait l'attention. Ce que les autres prennent ne présente pas d'intérêt pour toi ! *Troisièmement* : abandonne la logique et fie-toi à ton intuition. Si ton regard s'attarde plus d'une seconde sur un objet, prends-le sans hésiter. *Quatrièmement* : ne prends jamais plus de trois objets à la fois. Plus le choix est grand, moins tu as de liberté, limite le choix en quantité et en dimension, et tu atteindras la liberté ! *Cinquièmement* : oublie ces principes si une voix intérieure te souffle de chercher non pas à la surface mais au fond, de te précipiter sans regarder au préalable, de t'emparer de ce qu'un autre vient de prendre, etc. Si tu sais faire cela, tu es un authentique chercheur *lucide et perspicace* !

— Génial ! souffla l'Écrivain, qui nageait déjà dans les vapeurs de l'alcool.

— Et les objets d'aujourd'hui, en quoi sont-ils intéressants ? demanda Serpent avec la persévérance d'un bon élève.

— Je vais vous expliquer. Cet échiquier pliant en parfait état n'est pas un simple morceau de contreplaqué couvert de peinture. J'ai immédiatement compris que c'était du bois massif, et les cases ainsi que les chiffres et les lettres sont incrustés !

Nos trois amis prirent l'échiquier et l'examinèrent à tour de rôle en s'extasiant.

— Quant à ce paquet... Vous comprenez, je suis toujours fasciné par les paquets. L'un ne contiendra que des épluchures de pommes de terre. L'autre – c'est la cruelle vérité de la vie – un nouveau-né. Le troisième de vieilles décorations du nouvel an. Le quatrième, les lettres d'amour d'une femme qu'un homme a jetées dans un accès de lâcheté, décidé à commencer une nouvelle vie (l'idée de commencer une nouvelle vie étant lâche par essence, bien que ce soit souvent une lâcheté inévitable) ou les lettres d'un homme qu'une femme a jetées au cours d'une crise de jalousie avant de le regretter – pour une femme, la jalousie est un sentiment productif et nécessaire. Etc. C'est une telle émotion de découvrir le contenu d'un paquet. Parfois je le laisse reposer un jour ou deux avant de l'ouvrir, en rêvant à ce qu'il y a dedans.

— Et sans l'ouvrir, que contient celui-ci, selon vous ? demanda Serpent.

On aurait pu croire qu'il l'avait oublié, tant son expression semblait sincère.

— Réfléchissons, dit le professeur. L'emballage sort de l'ordinaire, je veux parler du matériau. On dirait du tissu ignifugé. On n'avait sans doute pas l'intention de le jeter. Je pense qu'il a été jeté par erreur.

Les trois amis échangèrent un regard.

— Il est un peu trop gros pour des bijoux. Une statuette ? Il n'en a pas la forme. Il a été ficelé maladroitement, à la va-vite. – l'Écrivain et Parfion regardèrent Serpent. – Mais son aspect indique également que le contenu est assez précieux. Un objet rectangulaire. Je ne sais pourquoi, je vois – le professeur ferma les yeux – des liasses de billets dans un cartable ou un très gros portefeuille, il y en a beaucoup, les mains de celui qui l'a emballé n'étaient pas accoutumées à manipuler autant d'argent. Oui. De l'argent. Je pense que c'est de l'argent, conclut le professeur d'une voix neutre de scientifique, et il commença tranquillement à défaire l'emballage.

L'Écrivain n'y tint plus.

Il le lui arracha des mains et le serra contre son cœur.

— C'est à nous ! cria-t-il d'une voix tendue. C'est clair ? Et je ne vous ai jamais aimé en tant que prof. Je séchais vos cours !

— Rends-moi ça ! dit le professeur en s'emparant d'une grosse canne noueuse.

Mais Parfion veillait au grain, il lui confisqua la canne.

— Ce n'est pas joli de vouloir s'emparer du bien d'autrui ! s'exclama Serpent.

— Ah, c'est comme ça ? dit le professeur d'une voix menaçante. Je vais crier, et ils vont vous réduire en bouillie, e. d. p. m. !

Mais il n'eut pas le temps de pousser le moindre cri. Parfion avait aperçu un rouleau de scotch sur un clou, il en arracha une bande pour la coller sur la bouche du vieillard. Celui-ci, à peine Parfion l'eut-il lâché, sauta sur l'Écrivain qui ne s'attendait pas à cette attaque, lui reprit l'objet du litige et se jeta par terre, dans un coin de sa tanière, couvrant le paquet de son corps, tel un héros dissimulant une grenade.

Ils se précipitèrent sur lui et essayèrent de le mettre sur le dos, comme un hérisson (Serpent le poussait avec la canne), sentant sous leurs doigts un puissant réseau de muscles digne d'une statue de Michel-Ange, ils le molestèrent, lui pincèrent les bras et les tordirent, mais il fallut que Serpent, en désespoir de cause, lui assène un coup de canne sur le crâne pour que le professeur lâche prise.

L'Écrivain prit le paquet. Parfion retourna le vieillard.

— Ce n'est rien, il s'en remettra. Il respire encore. Non mais quel salaud !

Il retira le scotch de la bouche du professeur dont la respiration jaillit avec un sifflement pour se mêler à l'air puant de la décharge si chère à son cœur.

— Fumiers ! râla-t-il.

— Et ça se prenait pour un universitaire, s'indigna l'Écrivain en partant.

— Espèce de vipère lubrique ! s'exclama Serpent.

— Sale pouilleux ! Antiquaire de mes fesses ! renchérit Parfion.

Ils se turent brusquement et continuèrent leur chemin en silence jusqu'à la route où ils arrêterent une voiture ; le conducteur refusa d'abord de les prendre, effarouché par leur aspect, puis accepta quand ils lui promirent une somme rondelette.

Chapitre vingt

où le frère indigne de Serpent se révèle une victime du mauvais œil et où nos amis sont confrontés à un diable en jupon.

Ils se sentaient somnolents, après le cognac.

« Je m'en vais, m'en vais, m'en vais, chez ma bien-aimée », chantonnait doucement Serpent, tandis qu'ils roulaient. Il se réjouissait non pas d'avoir retrouvé l'argent, mais d'être délivré de sa culpabilité envers ses deux compagnons. Et s'il chantait cette chanson au lieu d'une autre, c'est qu'il avait l'habitude de fréquenter quotidiennement des gens simples et de se montrer aussi simple qu'eux (il l'était d'ailleurs, la majeure partie du temps), de prononcer des mots simples et de chanter des chansons primitives, même si les romances contemporaines exprimant une certaine réflexion et des sentiments raffinés étaient davantage de son goût, par exemple : « Je suis heureux que ce ne soit pas moi que votre cœur désire », ou : « J'ai fait ce rêve étrange que les gens se divisaient en hommes et en femmes », etc.

Tous avaient envie de quelque chose d'extraordinaire.

Mais un sentiment de responsabilité planait au-dessus de leurs têtes.

Il leur fallait quelque Grande Idée, sans laquelle il leur paraissait inconcevable et indigne de clore cette journée.

— Ainsi donc, dit l'Écrivain, nous disposons maintenant pour commencer de sept mille dollars.

Serpent et Parfion hochèrent la tête.

— Nous avons fait fausse route en voulant offrir ce cadeau du diable à de braves gens tombés dans le malheur. Il faut agir autrement. Nous allons donner cet argent à un méchant. À une ordure. Qui échappe au jugement des hommes et des lois. Pour causer sa perte. Il est souhaitable que ce sinistre personnage soit également un ennemi personnel, ainsi pourrions-nous satisfaire les sentiments de vengeance qui sont dans la nature des hommes, déclara l'Écrivain qui était un vrai penseur et ne craignait pas d'énoncer de tristes vérités sur la nature humaine ; il s'enorgueillissait même de les connaître.

Quelque chose de méphistophélique remua dans l'âme de

l'Écrivain, puis dans celle de Parfion, tandis que celle de Serpent demeurait empreinte de satisfaction. Mais si l'un des trois ressemblait à Méphistophélès, c'était bien lui, avec son profil plutôt sinistre.

— Qu'est-ce que vous avez à me dévisager ? demanda Serpent.

— Tu connais un méchant ? Un ennemi personnel ?

— Je n'ai pas d'ennemis.

— Bon, alors pas un ennemi personnel, mais l'ennemi de quelqu'un d'autre ?

— Non.

— Ce n'est pas possible.

— Si. Il y a plusieurs personnes qui me doivent de l'argent. Mais j'en dois de mon côté. Il y a des gars qui m'ont cogné. Mais moi aussi ça m'est arrivé de cogner. Il y a les flics qui m'ont souvent fait des misères. Mais c'est leur boulot.

— Quels flics ? demanda l'Écrivain.

Lui aussi, hélas, avait eu à souffrir des forces de l'ordre quand il était en état d'ébriété, il avait même effectué plusieurs séjours au dessoûloir.

— Et alors ? dit Parfion. Tu veux leur proposer de l'argent ? Ils vont nous mettre sous les verrous et ne nous relâcheront pas tant que nous ne leur aurons pas donné jusqu'au dernier kopeck.

Serpent réfléchit et déclara soudain avec étonnement :

— C'est pourtant vrai que j'ai un ennemi.

— Qui ça ? demandèrent l'Écrivain et Parfion, ragaillardis.

— Mon frère, soupira Serpent. Mon propre frère.

— Ton frère aîné ? demanda l'Écrivain. Je ne me souviens pas très bien de lui. Comment s'appelle-t-il déjà ?

— Gleb.

— Tu nous avais dit qu'il était devenu pilote d'essai et qu'il était mort dans un accident.

— Il est vivant. C'est une sale histoire. Pourquoi crois-tu que je vive avec ma mère dans deux pièces ?

— Pourquoi, vous en aviez combien ? C'est drôle, quand nous allions à l'école, je ne me souviens pas d'être allé chez toi. J'ai peut-être oublié. Il y a si longtemps !

Et Serpent leur raconta qu'il habitait alors un cinq pièces, ce qui était exceptionnel à l'époque. Mais son père aussi était un homme

exceptionnel : un inventeur, tellement apprécié à l'usine où il travaillait qu'il aurait pu se faire construire une maison, mais il préférerait l'appartement familial hérité de ses parents et qui, par miracle, n'avait jamais été transformé en logement communautaire.

Mais le père était mort. Gleb s'était marié avec une affreuse mégère qui avait exigé un appartement séparé au nom de leurs futurs enfants (elle avait même apporté un certificat de grossesse) ; en quelques semaines, elle avait arrangé la chose, des voisins avaient fait leur apparition, tandis que Gleb et sa femme obtenaient en échange un magnifique deux pièces dans un immeuble neuf.

Serpent avait fait un peu de grabuge, puis il avait préféré oublier son frère. Sa mère et lui n'en parlaient jamais. Grâce au ciel, les voisins étaient des gens convenables ; en vingt ans, ils avaient presque fini par faire partie de la famille...

— Et durant toutes ces années, il n'a rien fait pour aider votre mère ? s'indigna Parfion.

— Il ne nous a même jamais rendu visite. Pas une seule fois.

— Le salaud ! Allons le voir de ce pas.

— Peut-être qu'il n'habite plus au même endroit...

— Peut-être que si.

Et ils y allèrent, discutant en chemin (du moins Parfion et l'Écrivain) de ce grand problème du monde moderne qu'étaient le relâchement, la dégradation, l'aliénation, la déliquescence des liens familiaux.

Il fut décidé qu'on donnerait deux mille dollars au frère indigne en punition de ses péchés (en gardant quatre mille pour les ennemis de Parfion et de l'Écrivain, et mille en réserve).

Ils firent un saut au magasin « Accessoires militaires » pour acheter un attaché-case en métal avec une serrure spéciale. Après mûre réflexion, ils firent également l'emplette d'une paire de menottes pour le fixer au poignet de Serpent (le choix se fit naturellement), l'Écrivain prit la clef de la mallette et Parfion celle des menottes.

— Maintenant, on ne pourra l'emporter qu'avec ma main en sus ! s'exclama Serpent, admirant l'éclat des menottes et la surface mate de la mallette, couleur gris sombre, comme dans les films d'espionnage.

— Ne dis pas ça ! s'exclama l'Écrivain, superstitieux.

Serpent sourit.

Ils se retrouvèrent à Molodejny, un quartier assez éloigné du centre, parmi des immeubles modernes qui avaient eu le temps de

vieillir. D'ailleurs, même quand ils étaient encore neufs, ils avaient déjà cet air vieillot, à croire que ces façades écaillées et ces balcons tordus faisaient partie du projet de l'architecte.

Ils attendirent longtemps devant la porte.

— Il est peut-être au travail ? supposa Serpent avec espoir.

Mais non, on entendit enfin des pas traînants.

Un vieil homme aux cheveux ébouriffés, les joues hérissées d'un début de barbe grise, vêtu d'un vieux pantalon de pyjama, ouvrit la porte.

— S'il vous plaît, est-ce que Gleb..., commença Serpent, et les mots restèrent coincés dans sa gorge. Gleb, c'est toi ?

— C'est moi, répondit le vieillard, et nos amis virent qu'il n'était pas vieux, qu'il était même relativement jeune... Cinquante ans au maximum, ça se voyait à son dos quand il se retourna pour les précéder dans l'appartement.

Peut-être était-il malade ?

— Enlevez vos chaussures, demanda Gleb, entrant dans l'une des pièces.

— Écoutez, ce n'est pas la peine, murmura Serpent. Il ne faut pas faire ça ! Je crois que le ciel l'a déjà puni.

— Le ciel a son châtiment et nous le nôtre, déclara fièrement l'Écrivain, le cœur saisi (sans doute par déformation professionnelle) du froid impitoyable de la justice.

— Non, protesta Parfion. Puisque c'est comme ça, nous n'allons pas le punir, mais l'aider. L'argent reste le même, mais l'intention change.

Ils entrèrent.

Notons que l'appartement était proprement tenu, confortable, joliment meublé, bien équipé, avec un téléviseur à grand écran. L'ensemble indiquait une certaine aisance.

— Ça fait une paye, dit Gleb d'une voix morne.

— Oui, dit Serpent.

— Ma femme Nina va bientôt rentrer.

— Nous comprenons l'allusion, dit Parfion.

— Mais non, vous pouvez rester. Seulement, je ne peux rien vous offrir à boire. Elle l'interdit formellement.

— Mais tu bois, non ? demanda franchement Serpent.

— Seul, j'ai le droit. Par petites quantités. Surtout qu'en ce moment

j'ai une bronchite. Je suis en congé maladie.

— Tu travailles, alors ? Où ça ?

— Oui, je travaille, dit Gleb.

— Tu n'as pas l'air très en forme, dit doucement Serpent.

— Comment aurais-je l'air en forme ? Nina pompe mon énergie. C'est un vampire.

— Dans quel sens ? demanda Parfion. Comme dans les films d'horreur ?

— On ne trouve rien d'aussi horrible dans aucun film. Je sens qu'elle me prive de mes forces. Je suis victime de son mauvais œil, c'est comme une malédiction. Elle m'a donné un philtre pour que je ne puisse jamais la quitter. Et elle m'a jeté un sort avec l'aide d'une vieille sorcière pour que je n'aie pas envie de rendre visite à maman, alors je n'ai pas envie de lui rendre visite. Sinon, ça ferait longtemps que je serais venu vous voir.

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'exclama Serpent. Ces trucs-là, ça n'existe pas. Tu souffres d'une banale dépression, ça n'a rien à voir avec le mauvais sort.

— Oh que si ! Cette sorcière, je la vois, comme si elle était devant moi. Après le travail, j'ai envie d'une bière, et la sorcière dit : « Bon, vas-y. » J'en bois un verre. Je veux en prendre un second, mais je ne peux pas. Ça me donne la nausée rien que d'y penser. La sorcière m'ordonne : « Rentre à la maison ! » Alors je rentre. Boulot, dodo : c'est ma vie. Parfois la surveillance a l'air de se relâcher. Alors, pour faire enrager la sorcière, je profite de l'absence de Nina, je prends une bouteille de vodka et je la bois jusqu'à la dernière goutte, et rien ne se passe. Mais après, Nina m'attache.

— Comment ça ?

— Une corde. Elle m'attache à la table pour le week-end. En punition. Et elle s'en va.

— Mais une corde, ça se coupe ou ça se dénoue.

— Si je la coupe, ça se verra. Quant à la dénouer, j'ai essayé. Je me suis promené dans l'appartement, et ensuite je l'ai renouée, eh bien, quand Nina est rentrée, elle n'a même pas regardé le nœud, elle m'a immédiatement flanqué une raclée. Ce n'est pas de la sorcellerie, peut-être ? Elle lit en moi comme dans un livre ouvert avec l'aide de cette vieille sorcière !

Après un silence, il ajouta :

— Pardonnez-moi si je ne vous offre rien. Je ne peux pas sans

Nina. Il faudrait d'abord qu'elle soit rentrée et qu'elle ait envie de vous inviter.

— C'est nous qui régalons ! s'exclama Serpent, sortant les deux mille dollars préparés à l'avance pour les poser sur la table devant son frère.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De l'argent !

— Qui vient d'où ?

— Je l'ai gagné.

Gleb compta.

— Deux mille dollars ? Tu t'es lancé dans la criminalité ? demanda-t-il avec indifférence.

— Mais non. Crois-le ou non, on les a trouvés, il y en avait un tas. Alors j'ai décidé de t'aider.

Son frère palpa l'argent et même le renifla, il devint rêveur pendant quelques instants, avant de fondre en sanglots.

— Voyons, Gleb, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Que veux-tu que j'en fasse ? dit Gleb en essuyant ses larmes. Nina me les prendra. Si nous avons des enfants, je les leur donnerais et je leur dirais : fuyez vite d'ici sans vous retourner.

— Vous n'avez pas d'enfants ? demanda Serpent. Elle était pourtant enceinte.

— C'était une grossesse nerveuse. Alors...

— Tu pourrais le cacher.

— Elle le trouvera. Cette sorcière qui travaille pour elle, elle voit tout, je te l'ai déjà dit.

— Va te faire voir avec ta sorcière. Dépose-le à la banque sur un compte à ton nom.

— Elle me forcera à le retirer. Elle me jettera un sort et j'irai le retirer pour le lui remettre en mains propres.

— Et si je te le donne par petits versements ?

— Elle le saura.

— Que faire, dans ce cas ?

— Rien. Merci de t'être souvenu de moi. Tu diras bonjour à maman, dis-lui qu'elle me manque beaucoup – il se mit de nouveau à pleurer. Et maintenant, il vaut mieux que vous partiez, parce que Nina...

Trop tard : la porte venait de claquer.

Quelque chose de tellement étrange passa dans le regard de Gleb que l'Écrivain se dit : Serpent se trompe, ce n'est pas de la dépression. Et il se dit encore, pour son propre compte : le meilleur remède contre la dépression, c'est le désespoir, cela vaudrait peut-être la peine d'essayer.

Nina entra d'un pas brusque.

Elle paraissait plus jeune que son âge, assez attirante, énergique, pleine de sève et de vie et, malgré eux, nos amis comparèrent les deux époux du regard. Gleb haussa les épaules avec un rictus résigné.

— B. d. m., je t'avais pourtant dit, p. c., de ne pas ramener de poivrots à la maison ! s'écria Nina, et elle le gifla à toute volée.

La tête de Gleb fut projetée sur le côté, mais regagna immédiatement sa place.

— Ce ne sont pas des poivrots, dit-il. C'est mon frère Sergueï et...

— Et ça, qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en remarquant l'argent.

Serpent lui expliqua la situation.

— Et en quel honneur ce cadeau ?

— C'est mon frère, dit Serpent, j'ai décidé de l'aider.

— Et où étais-tu jusqu'ici ? Tu te ramènes soudain comme une fleur pour nous faire la charité !

Serpent ne savait que répondre. Il tendit la main pour reprendre les billets, mais la femme s'en empara.

— Non, attends ! Je vais téléphoner à la police.

Nos trois amis entreprirent de lui expliquer que c'était idiot de vouloir appeler la police, que si elle ne voulait pas de cet argent, personne ne la forçait à le prendre.

— Un beau diamant mérite d'être serti ! Vous vous achèterez un manteau de fourrure, dit l'Écrivain, flagorneur, citant Ostrovski.

Ces paroles ne produisirent aucun effet. En revanche, Parfion adopta la bonne tactique : il savait s'y prendre avec les femmes de cet âge et de cette apparence (qu'elles soient députées ou marchandes d'oignons). Il prit hardiment Nina par le coude et roucoula :

— De quoi vous inquiétez-vous donc, chère madame ? Est-ce que c'est une somme ? Ça ne vaut pas la peine d'en parler ! Comparez son ampleur à celle de votre personnalité ! Quand l'émancipation se dégrade en féminisme et que les tendances objectives favorisent la

mode unisexe, ce n'est vraiment pas un sujet de discussion.

Nina ne comprit pas un mot du discours de Parfion, ce qui était le but recherché.

Jetant un regard magnanime à cet homme séduisant, elle dit :

— Bon, d'accord. Mais je ne le prendrai pas sans signer une quittance. Je suis comptable et j'y tiens.

Ils lui firent signer une feuille de papier et prirent congé, assez aimablement.

— Un vrai diable en jupon ! s'exclama Parfion en remontant dans la voiture qui les avait attendus devant l'entrée. Excuse-moi, Serpent, ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est pourquoi elle tient tant à le garder.

Serpent regardait l'immeuble.

Chapitre vingt et un

où nos amis discutent de la tentation du mal et de son aspect théâtral.

— Un vrai diable, un vrai diable..., répéta pensivement l'Écrivain, et Parfion comprit qu'il était en train de mettre au point une nouvelle stratégie.

L'Écrivain rêvait tout éveillé.

— Le diable... la signature... un sujet éternel. Voilà quoi, les gars ! En voulant simplement nuire aux méchants, nous nous privons du plaisir de théâtraliser cet acte. Il faut que celui qui reçoit l'argent nous signe une quittance, comme la femme de ton frère.

— Cette horrible goule, à quel état elle l'a réduit !

— Une quittance un peu spéciale, il faut qu'il écrive : moi, soussigné machin, je vends mon âme au diable pour deux mille dollars.

— Ce n'est pas cher payé..., remarqua Parfion comme s'il connaissait les prix du marché.

— Ils la vendront même pour un seul dollar ! le rassura Serpent, et l'Écrivain sourit avec reconnaissance pour son soutien.

— Je sais par qui commencer, dit-il.

Chapitre vingt-deux

où nos compères rendent visite à un ancien condisciple de l'Écrivain du temps où il faisait ses classes à l'Institut de littérature ; ce personnage, surnommé le Génie à la Manque, avait adopté dès le début de ses études l'attitude dédaigneuse d'un maître envers ses camarades, persuadé qu'ils étaient des nullités ; les années avaient passé, et de leur promotion n'étaient devenus romanciers que l'Écrivain et deux autres, dont l'un très connu, largement publié, lauréat de plusieurs prix, y compris des prix étrangers, leader de la nouvelle prose ; mais le Génie, qui durant tout ce temps n'avait pas publié (ni écrit selon certaines sources) une seule ligne, continuait à tenir pour quantité négligeable les œuvres du Lauréat et de l'Écrivain (que ce dernier habitât la même ville constituait une raison supplémentaire pour le mépriser) ; ce snobisme du Génie avait toujours indigné l'Écrivain ; il ne cherchait pas à se faire reconnaître (ce qui était absolument impossible), il aurait seulement voulu lui jouer un sale tour ; mais le Génie paraissait totalement insubmersible, y compris sur le plan existentiel, cohabitant avec condescendance avec de jeunes et jolies femmes, admiratrices de son talent (autre sujet d'indignation pour notre Écrivain) et vivant à leurs crochets ; cependant, la dernière en date était désargentée et, depuis quelques années, il gagnait sa vie en vendant les produits Herbalife.

Le Génie accueillit nos amis sans les saluer ni s'étonner de leur venue ; il les fit entrer mais ne leur présenta pas sa compagne qui était couchée sur le divan avec un livre et ne daigna pas interrompre sa lecture.

L'Écrivain brûlait d'impatience.

— Salut, Génie à la Manque, dit-il.

— Salut, dit le Génie.

— C'est une visite d'affaire.

— Pas possible.

— Voilà de l'argent, deux mille dollars ! Je veux t'en faire cadeau.

(L'amie du Génie ne réagit pas, elle resta allongée, totalement imperturbable.)

— En quel honneur ?

— Nous faisons une expérience.

— Bravo. Tu veux du kummel ?

— Non.

— Comme tu voudras.

Le Génie versa dans un verre sombre un liquide contenu dans une jolie carafe et en but une gorgée avec délice.

(– C'est quoi du « kummel » ? demanda Serpent à l'oreille de Parfion. Mais l'autre le poussa du coude : lui non plus n'en savait rien.)

— Continue, dit le Génie.

— Je te donne de l'argent. Et tu me signes un engagement. Comme quoi tu vends ton âme au diable pour deux mille dollars. Tu es d'accord ?

— C'est une expérience intéressante. Je suis d'accord.

Le Génie s'assit à sa table et écrivit ce qu'on lui demandait sur une feuille de papier.

L'Écrivain s'en empara.

— Tu n'as pas indiqué la somme ! Deux mille dollars. En toutes lettres !

— Désolé.

Le Génie rajouta la somme.

Il prit le paquet de billets des mains de l'Écrivain et les déchira soigneusement de ses doigts d'artiste.

Sa compagne continuait à lire.

— Vois-tu, mon ami, déclara le Génie à l'Écrivain éberlué après avoir jeté les billets déchirés par terre, ton expérience est stupide et de mauvais goût, comme tout ce que tu fais.

— Tu n'as jamais lu mes œuvres !

— Ce n'est pas nécessaire. Elles sont écrites sur ton visage. Du brouillon à la version définitive. Tu n'as aucun talent.

— Et toi, tu es un génie ?

— Je suis un génie, dit calmement le Génie. Parce que dans mon âme j'ai depuis longtemps éliminé la totalité des catégories et des systèmes de référence qui servent de base à la conscience humaine. Tu me parles de vendre mon âme. Qu'est-ce que vendre ? Et qu'est-ce que l'âme ? Tu me parles du diable. Qu'est-ce que c'est ? Tu me parles d'un pacte écrit. Qu'est-ce que c'est ? Tu me parles d'argent. Je ne comprends pas.

— Et avec quoi tu payes ta bouffe ? demanda méchamment Serpent.

Il avait l'impression de connaître ce genre de personnage. Dans les milieux qu'il fréquentait, il y avait un individu surnommé Tricéphale (il se vantait d'avoir trois diplômes supérieurs), qui n'arrêtait pas de clamer son mépris pour le monde matériel aussi bien sur le plan philosophique que sur le plan concret, ce qui ne l'empêchait pas de flairer de loin la moindre occasion de se poisser à l'œil. À peine se rassemblait-on quelque part, la maigre figure du Tricéphale surgissait à proximité, avant même qu'on ait ouvert les bouteilles.

— Avec quoi je la paye ? répéta ironiquement le Génie. De l'argent, évidemment ! L'objet n'est pas en cause, mais la manière de l'appréhender. Dans ma conscience, tout se transforme en artefact ! Vous pensez que je suis complètement idiot et que je ne me rends pas compte qu'avec ces deux mille dollars je pourrais acheter plein de choses ? J'en suis parfaitement conscient. Mais ce n'est pas un artefact. Tandis que les déchirer, c'est un artefact ! Personnellement, ça m'a procuré beaucoup plus de satisfaction morale et même physique, j'ai éprouvé une sorte d'orgasme intellectuel. Et ces artefacts à leur tour vont former le système harmonieux de mon roman *Le Puits sans fond* !

— Tu écris un roman ? demanda l'Écrivain, non sans une nuance de respect : il ne pouvait s'empêcher d'éprouver de la considération pour l'œuvre d'autrui.

— Écrire ? Tu ne sais donc pas que les mots détruisent ce qui précède le Verbe ? Tu ignores donc qu'on n'écrit pas sur une page blanche : le papier n'est jamais vierge, un sens y est déjà tracé ! Tu le ratures avec tes pattes de mouche, détruisant, qui sait, le plus important !

L'Écrivain sentit que le Génie avait peut-être raison dans un certain sens. Et son invention pseudo-démoniaque d'âme vendue au diable lui sembla ridicule.

Devinant qu'il avait remporté la victoire, le Génie voulut la renforcer.

— Ou encore, dit-il en indiquant sa compagne, je l'aime, comme vous appelez ça. Mais autrement. Par exemple, je bois du café, mais je ne dis pas « mon café » (ou si je le dis, c'est une façon de parler). Le café appartient à tout le monde. Si j'en ai, pourquoi ne pas vous en offrir ? Il est aussi stupide de dire « ma femme ». Et aussi naturel de l'offrir à d'autres. D'ailleurs, beaucoup de peuples prétendent primitifs agissent ainsi fort sagement. Déshabille-toi, Minou, dit-il à son amie.

Celle-ci se déshabilla, ce qui ne lui coûta pas beaucoup d'efforts, car elle ne portait pas grand-chose, et resta allongée, souple, lisse, mince, les yeux fixés au plafond.

— Elle est belle ? demanda le Génie.

L'Écrivain retint sa respiration, Parfion, au contraire, se mit à souffler bruyamment, tandis que la pomme d'Adam de Serpent montait et descendait avec bruit le long de sa gorge.

— Servez-vous, proposa généreusement le Génie.

— Elle n'est pas une tasse de café, il faudrait lui demander son avis ! s'écria Serpent.

— En ce moment, elle est une tasse de café. Ensuite, ça sera peut-être mon tour d'en être une. La coexistence harmonieuse de deux personnes grâce à des concessions mutuelles relève de l'utopie. Pour maintenir la balance, il est indispensable d'alterner l'exercice de la tyrannie. Je te tyrannise, tu me tyrannises. Chacun acceptant la tyrannie de l'autre. L'important, c'est de préserver l'équilibre : œil pour œil, dent pour dent, comme dit sagement l'Ancien Testament qui vaut beaucoup mieux que le Nouveau, inventé par les hommes. Alors ? Qui y va le premier ?

Nos amis ne bougèrent pas d'un pouce.

— Je le savais. Vous êtes trois. Ô troupeau ! L'humanité n'est qu'un troupeau. Et chacun a peur de l'opinion des autres. Bon, et si nous prenions plutôt du café. Minou, prépare du café pour nos hôtes.

— Va te faire voir, dit Minou en se rhabillant et en reprenant son livre.

— Ça, c'est œil pour œil ! Et l'équilibre est rétabli. Et l'harmonie triomphe, dit le Génie, rayonnant du sentiment de sa vérité. Bon, je vais le faire moi-même.

Mais nos amis déclinèrent l'offre et se hâtèrent de lever le camp.

— Chut ! dit soudain Serpent, à peine la porte refermée.

Il avait l'ouïe fine et avait entendu des voix. Au fur et à mesure que le ton montait, Parfion et l'Écrivain écoutèrent à leur tour.

— Tu me prends pour une p. prête à coucher avec n'importe qui ? hurlait la jeune femme.

— Il n'y en a pas un qui ait voulu de toi ! C'était juste un artefact. Et pour le café, ça ne t'aurait pas tuée d'en faire, espèce de mijaurée !

— Comme si on en avait ! J'ai failli pisser dans ma culotte, quand tu as déchiré l'argent.

— Idiote ! Regarde, j'ai fait attention en le déchirant. On nous

changera les billets dans n'importe quelle banque, ils prendront juste une commission dessus, trois ou quatre cents roubles au plus.

— Parce que tu crois qu'on peut se permettre de perdre quatre cents roubles, abruti ? Génie à la Manque ! Pourquoi ne pas leur avoir dit que toutes les revues et toutes les maisons d'édition ont refusé ton fameux *Puits sans fond* ? (En changeant légèrement le mot fond, la jeune femme transforma le titre en juron à double sens.)

— Minou, ne touche pas à ça ! Tu veux mon poing sur la gueule ?

— Et toi, tu veux un coup de pied dans les c. ?

Là, nos amis, gênés, préférèrent se retirer.

Ils marchaient en silence, chacun taisant sa propre pensée.

Chapitre vingt-trois

où l'Écrivain passe sous silence l'importance du mystère du Génie à la Manque dans sa vie, et à quel point sa rivalité avec un homme n'écrivant rien mais prétendant être en mesure d'écrire quelque chose d'immortel s'est révélée positive : il faut considérer qu'on vit entouré de génies, sinon personne ne créera jamais rien ; et puis l'Écrivain se désole toujours de découvrir de la mesquinerie dans ce qui lui paraissait grand et sérieux, quelle joie en revanche de trouver de la grandeur dans la petitesse, mais quel malheur finalement de voir que tout n'est que fiction et escroquerie : il avait failli pleurer en apprenant que le poète Virzski, qui en quelques années avait chamboulé les esprits des amateurs de poésie et s'était vu célébrer comme le créateur d'un vers libre russe enfin digne de ce nom, n'avait fait que déchiffrer des papyrus rédigés en balabandi, une langue ancienne très rare, papyrus décrivant les différentes façons rituelles de préparer la viande humaine et qu'il avait fait passer ses traductions pour des originaux (et chacun d'évoquer son talent phénoménal, qui mettait l'essence humaine en pièces pour la reconstruire à nouveau) ; mes lecteurs pourraient me faire remarquer qu'il n'existe pas en ce bas monde contemporain un seul écrivain si bien disposé envers ses confrères que notre Écrivain, mais ils auraient tort, croyez-moi (des preuves ? mais si je vous le dis !) ;

et où Serpent passe sous silence

quels abîmes sans fond s'ouvrent chez les gens et dans leurs esprits : même si les éditeurs refusaient le manuscrit de cet homme, il persévérerait, il travaillait, il pensait, il existait, il n'avait pas peur de devenir fou, tandis que lui, Serpent, avait passé sa vie à se ménager, et pour quoi faire ? Pour boire comme un trou ! Alors que son alcoolisme n'était rien d'autre que la folie qu'il craignait tant et qui l'avait guetté sur l'autre versant ; et Serpent est tellement surpris par cette découverte qu'il décide d'écrire une tragédie intitulée « L'humanité en tant que non-être incarné » ;

et où Parfion passe sous silence

que cette jeune femme était aussi svelte et jolie que la maîtresse qui l'avait quitté ; il en avait beaucoup souffert, il lui avait cherché une remplaçante, mais sans succès, puis il avait fini par en rencontrer une, sauf que c'était une prostituée de haut vol : elle ne faisait pas le trottoir et ne travaillait pas dans un salon de massage, mais vivait seule et ne recevait ses clients que sur recommandation des clients précédents ; elle se faisait payer très cher, Parfion avait longtemps économisé et, récemment, il était allé la voir, et

elle avait produit une forte impression sur lui : durant les deux heures qu'il avait passées avec elle, il avait senti un véritable intérêt pour sa personne ; quant à ses étreintes, elles avaient été indubitablement sincères ; elle lui avait longuement dit au revoir devant la porte, comme si elle avait voulu lui avouer quelque chose mais qu'elle n'osait pas ; et Parfion avait pensé qu'elle était peut-être tombée amoureuse de lui ; il aurait voulu revenir lui poser la question, mais jusqu'à présent, il n'avait pu le faire ; et Parfion dit à ses amis... Mais nous allons voir ça dans le chapitre suivant.

Chapitre vingt-quatre

où Parfion questionne Mila sur ses tarifs

— Les gars, dit Parfion. Nous avons bien mille roubles en plus ? Donnez-les-moi, sur ma part. Il faut que j'aïlle... Ce n'est pas loin... Attendez-moi en prenant une bière dans le bar là-bas, d'accord ?

Serpent et l'Écrivain le regardèrent et dirent :

— D'accord.

Parfion entra dans un immeuble de standing du centre-ville.

Il entendit la voix familière de Mila dans l'interphone (Mila, c'est-à-dire Ludmila de son nom plein, comme l'ancienne maîtresse de Parfion).

Parfion se nomma.

— Vous n'aviez pourtant pas rendez-vous ?

— Non, mais je...

— Bon. Il se trouve que j'ai une plage de temps libre.

Elle aurait certainement refusé d'en laisser entrer un autre que moi, pensa Parfion, et un pressentiment de bonheur s'empara de lui.

— Je vais m'habiller, entrez ! dit Mila en s'éloignant dans son peignoir.

Parfion fit le pied de grue dans l'antichambre, douillette et élégamment meublée. Une feuille, accrochée dans un coin discret, entre le compteur d'électricité et l'armoire, la déparait quelque peu par son aspect et son contenu :

TARIF N° 1

- | | |
|---|--------|
| 1. Retirer les bottes (ou chaussures) du client..... | 20 \$ |
| 2. S'entendre traiter de « grosse vache », « mégère », « gueule enfarinée » ou de qualificatifs orduriers | 5 \$ |
| 3. Soupe aux choux à la crème fraîche avec un petit verre de vodka..... | 10 \$ |
| 4. Écouter le client se plaindre de l'existence..... | 2 \$ |
| 5. Raconter sa vie au client selon sa demande..... | 2 \$ |
| 6. Strip-tease pendant que le client applaudit et tape des pieds..... | 20 \$ |
| 7. Sauna avec le client (accessoires de toilette compris)..... | 20 \$ |
| 8. Service principal | |
| a) comme à la télé..... | 150 \$ |
| b) comme avec ma louloute il y a vingt ans..... | 150 \$ |
| c) selon l'envie du moment..... | 20 \$ |
| 9. Objets de toilette, boissons et autres, selon accord préalable. | |
| 10. Services particuliers selon accord préalable. | |
| 11. Coups, hooliganisme et sadomasochisme sont interdits. | |

TARIF N° 2

- | | |
|--|--------|
| 1. Accueil avec les mots : « Te voilà enfin, bon à rien ! »..... | 2 \$ |
| 2. Pousser le client à coups de poing dans la salle de bains, et dans la cuisine..... | 2 \$ |
| 3. Pommes de terre brûlées avec une bouteille de bière et les mots : « C'est déjà plus que tu ne mérites »..... | 5 \$ |
| 4. Écouter les reproches du client..... | 5 \$ |
| 5. Couvrir le client de reproches, d'injures, etc. (sur demande, avec coups sans gravité)..... | 20 \$ |
| 6. Service principal (après avoir refusé, prétexté malaise et migraine, accepté finalement à contre-cœur, dans une totale indifférence)..... | 200 \$ |
| 7. Voir les § 9,10 et 11 de la liste des prix n° 1. | |

TARIF n°3..... 300 \$

— Je voulais déjà vous le demander la dernière fois, dit Parfion.

— Quoi donc ?

— À propos des tarifs.

— Beaucoup me posent la question, dit Mila en faisant la moue. En fait, si je vous répons, ça constituera un service à part.

— D'accord, dit Parfion en portant la main à sa poche.

— Rien ne presse. Que voudriez-vous savoir ?

— Plusieurs choses. Les deux premiers tarifs sont destinés aux hommes un peu frustes ?

— On peut les appeler comme ça.

— Ils sont donc plus nombreux ?

— Non, mais ceux qui bénéficient du tarif numéro trois n'ont pas besoin d'explications.

— Je vois. Mais pourquoi estimez-vous si bon marché le fait d'écouter des récriminations ou de raconter votre vie, alors que déchausser le client vaut vingt dollars ?

— J'écoute leurs plaintes en pensant à autre chose, ce n'est pas sorcier. Quand je parle de moi, je le fais automatiquement, ce n'est pas difficile non plus. Parfois, c'est vrai, je me laisse emporter, et je leur joue un vrai spectacle, mais qui me fait plaisir à moi-même, ça ne serait pas honnête de le faire payer. Enlever les chaussures coûte très cher parce que je déteste ça. Les chaussettes d'homme sont l'objet le plus répugnant au monde.

— Bon d'accord, mais, pardonnez-moi cette question, pourquoi « selon le désir du moment » ne coûte-t-il que vingt dollars ?

— Parce que ça ne dure généralement que quelques secondes. Je pratique des prix raisonnables pour les petits services.

— Bon, le tarif numéro deux est assez clair... Quoique... les deux listes soient une parodie des relations familiales !

— Bien sûr. Je suis assez tôt parvenue à la conclusion que beaucoup de clients ne désirent rien d'extraordinaire ni de nouveau. Certains ont besoin de se convaincre qu'ils ne sont pas les seuls à avoir épousé une mégère : le tarif numéro deux leur est destiné. D'autres ont besoin d'une épouse, mais bonne et aimante : le tarif numéro un est pour eux. Certains perdent d'ailleurs leurs moyens s'ils ne sont pas dans une ambiance familiale. Au fil des ans, ils se sont forgé un stéréotype. Forcément, il existe des variantes : on passe parfois du tarif numéro un au tarif numéro deux ou vice versa. Mais j'aime l'ordre et la clarté.

— Je ne me souviens de rien qui figure dans les listes numéro un ou numéro deux. Vous m'avez donc appliqué le tarif numéro trois ? Ça consiste en quoi ?

— En ce que nous sommes en train de faire. Vous êtes préoccupé, vous aimez l'ordre, ce n'est pas par simple curiosité que vous m'avez interrogée sur les tarifs. Je m'en suis aperçue et j'ai décidé de vous expliquer. Non sans une certaine satisfaction. Ça ne vous coûtera que deux dollars. Car – elle leva un doigt gracile – il ne faut rien faire

gratuitement. C'est la loi du commerce, et moi, que ça vous plaise ou non, je fais du commerce.

— Bien sûr... Mais quel est le secret du troisième tarif ? Pourquoi rien n'y est-il explicité ?

— Là, vous m'en demandez trop. Je ne l'ai encore raconté à personne.

— J'insiste.

Mila réfléchit.

— C'est étrange, dit-elle, mais je sens que vous expliquer le tarif numéro trois, c'est déjà commencer à l'appliquer... Les clients sont tous différents. Chacun veut quelque chose de particulier. Certains ne savent même pas ce qu'ils veulent. Leur demander de front : « Que voulez-vous ? » serait grossier. Je prends cher parce que je devine. En quelques minutes, je dois comprendre le caractère d'un homme, ses goûts, ses fantasmes secrets, etc. Et l'étonner en exauçant ses désirs inexprimés.

— C'est simple et génial.

— Cela n'a rien de génial, n'importe quelle femme en serait capable si elle le voulait. Peu d'hommes ne recherchent que l'acte en lui-même. Pour ça, ils s'adressent à d'autres. Mais des rapports trop sentimentaux seraient superflus. Je reçois parfois la visite d'hommes qui, à part leur femme, ont une maîtresse, voire deux. Mais avec elles, ils se sentent responsables. Avec moi, aucune responsabilité. Et un secret absolu. Avec une prostituée aussi, mais la prostituée se borne à être un corps. Moi, je suis une amante (c'est le nom que je me donne), je suis un corps avec une âme, je suis une actrice, et une bonne actrice. La grande majorité des prostituées savent feindre la passion, mais un homme qui se respecte le sait et les évite. Tandis que moi, comprenez-vous, je suis une vraie actrice. Mon plaisir n'est pas uniquement de satisfaire le client, grossièrement parlant, mais de faire en sorte qu'il me croie sincère. Et pour cela il n'existe qu'un seul moyen : m'exciter suffisamment pour le devenir. Il est très rare que je n'y parvienne pas. Généralement, j'éprouve même de l'amour pour l'intéressé. Le temps d'une séance. Le problème, c'est que certains me proposent le mariage ou des relations à long terme... C'est ennuyeux. Je suis obligé de leur dire que j'ai fait serment de n'appartenir à personne jusqu'à l'âge de trente ans.

— Alors... la dernière fois, quand il m'a semblé...

— Oui.

— C'est stupéfiant. Mais pourquoi m'avoir dit ça ? Un acteur n'a pas le droit de suspendre son jeu au milieu d'une scène. Vous m'avez

tout raconté, et maintenant ? Vous allez à nouveau essayer de me faire illusion ? Mais je n'y croirai plus !

— Je ne vais pas essayer de vous faire illusion. Ce n'est pas pour ça que vous êtes venu.

— Non.

— Vous voulez vous marier avec moi ?

— Oui. Ou...

— Non. C'est la raison de mon récit. Vous faites partie des clients dont je me sépare définitivement. Même ici, vous avez trouvé le moyen de vous sentir responsable.

Parfion regarda autour de lui. Cet intérieur qui jusqu'ici lui semblait charmant et comme créé spécialement à son intention lui parut brusquement aussi neutre et professionnel que le cabinet d'un dentiste. Le dentiste est de bonne humeur et tu as l'impression de lui être sympathique, mais en réalité il ne voit en toi qu'une mâchoire, la millième, la dix millième, une parmi tant d'autres.

— Un instant, Mila ! s'écria Parfion. Vous ne travaillez pas seulement pour le plaisir, mais pour l'argent ?

— Principalement pour l'argent. Et je ne m'appelle pas Mila.

— Ce prénom ne vient pas de moi ! C'est vous qui me l'avez dit.

— J'ai deviné que c'était celui que vous attendiez.

— Puisque c'est comme ça, dit Parfion, offensé. Je paye trois fois le prix. Déshabille-toi.

— Voilà précisément le genre de comportement que je ne supporte pas.

— Mille dollars en liquide, dit Parfion en sortant les billets.

— Pas même pour dix mille.

— Et si je t'en donne vraiment dix mille ?

— Débarrasse le plancher. Trouve-toi une fille dans la rue, il y en a pour tous les goûts.

Parfion se sentait humilié. Sentiment inhabituel. Il se souvint alors qu'il était un représentant du pouvoir. Et qu'il avait des relations !

— Voilà quoi, chérie, dit-il en s'affalant dans un fauteuil et en croisant les jambes, si tu ne fais pas immédiatement ce que je veux au tarif habituel affiché sur l'une ou l'autre de tes listes, dès demain, on viendra fermer ton petit commerce. Tu ne sais pas qui je suis...

— Et je ne veux pas le savoir ! l'interrompit Mila. Il ose me faire du chantage ! Demain ? Mais tu ne vivras pas jusqu'à demain, dans six

mois on repêchera ton cadavre près d'Astrakhan, tu as pigé, c. d. m. ? Tu n'auras pas le temps de faire vingt pas hors de mon immeuble ! Rentre-toi ça dans ta f. caboche, s. p. d. m. p. !

— Attends un peu..., dit Parfion en se levant, menaçant.

D'un mouvement brusque, Mila lui expédia son poing dans le bas ventre, avec, il faut le dire, une force hors du commun. Et elle le chassa à coups de pieds chaussés d'escarpins à bouts pointus (ça faisait très mal) dans les jambes, les côtes, à la tête (elle était souple, la garce) jusqu'à la porte, l'ouvrit, et poussa Parfion dans l'escalier qu'il dégringola. Pour terminer, elle cracha et referma la porte avec bruit.

... Parfion épousseta ses vêtements, tâta les différentes parties de son corps pour vérifier qu'il n'avait rien de cassé.

Bon ! se dit-il intérieurement d'un ton lourd de sens, comme s'il maudissait non pas Mila mais le genre humain en son entier, le rendant responsable de ses maux.

Je connais le sens de cette exclamation et ses répercussions, mais pour l'heure je prie mes lecteurs de s'armer de patience.

Chapitre vingt-cinq

où les hommes de pouvoir succombent sans coup férir à la tentation, et pfuit encore une fois.

— Tu as essayé de tenter quelqu'un ? demanda l'Écrivain à Parfion.

— Tout ça, c'est de la blague, répondit Parfion. Ces histoires de tentation... quoique, pour finir, j'aimerais vérifier la réaction de certaines personnes !

— Pourquoi pour finir ? demanda Serpent.

Sans répondre, Parfion les entraîna jusqu'à un grand bâtiment administratif. On les laissa entrer sans problème et on rédigea un laissez-passer pour l'Écrivain contre remise de son passeport qu'il gardait toujours sur lui au cas où ; mais Serpent n'avait pas de passeport, ni sur lui ni ailleurs. Il l'avait perdu cinq ans auparavant et, depuis, il n'en avait jamais eu besoin. On décida que Serpent attendrait dans le vestibule sous l'ombre protectrice du policier qui gardait la porte et que ses deux compagnons essaieraient de faire vite.

Parfion entra dans une pièce, s'installa tranquillement derrière un ordinateur et tapa un texte court qu'il imprima en plusieurs exemplaires. Dans une autre pièce, il emprunta en plaisantant un gros tampon officiel à la secrétaire et l'apposa sur les feuillets.

Il emmena l'Écrivain dans un bureau.

Un individu à lunettes au crâne passablement dégarni s'y affairait, écrivant d'une main et téléphonant de l'autre. Il hocha la tête pour leur dire d'entrer.

Après avoir raccroché mais sans cesser d'écrire, l'homme regarda Parfion d'un air interrogatif. Parfion, sans mot dire, posa devant lui un feuillet et deux mille dollars. Et se prépara à des explications. Mais elles se révélèrent inutiles. Le chauve lut en remuant les lèvres : « Je... consens à vendre mon âme au diable... deux mille... signature... » Ses deux mains se remirent en mouvement : l'une pour signer le papier et l'autre pour compter les dollars. Il tendit le papier à Parfion et dissimula les dollars sous un dossier.

— Tu n'avais rien d'autre à me dire ? demanda-t-il.

— Eh bien..., fit Parfion.

Le téléphone sonna, le chauve prit le combiné.

L'Écrivain et Parfion restèrent quelques minutes immobiles, puis ils sortirent.

— Ben dis donc..., soupira l'Écrivain une fois dans le couloir.

— Oui..., répondit Parfion. Tu parles d'une théâtralisation du mal. Voilà un artefact pur jus, dans le goût de ton copain le Génie. Bon, essayons ailleurs.

Le deuxième cobaye ressemblait à Parfion, en légèrement plus gros, et se réjouit grandement de le voir.

— Ah, mais c'est ce bon vieux Parfionov ! Entre. Quoi de neuf depuis hier ?

Il adressa un hochement de tête poli à l'Écrivain et demanda du regard à Parfion si cela valait la peine de faire connaissance. Pas la peine, répondit Parfion du regard.

Le sosie de Parfion n'avait visiblement rien à faire et semblait sincèrement ravi de cette visite. Il leur servit du thé, apporta un cendrier, raconta une histoire drôle.

— Tu sais quoi, commença Parfion, nous cherchons un nouveau candidat.

— Pour quel poste ?

— Je t'expliquerai après. Il y a une condition inhabituelle. Il faut vendre son âme au diable.

— Hein ?

Parfion posa l'un des formulaires devant son sosie.

Ce dernier le lut, des gouttes de sueur perlèrent à son front et il tendit la main vers le téléphone.

— Pas la peine de téléphoner. Les pourparlers doivent avoir lieu en privé. J'ai avec moi un représentant de Moscou.

Il indiqua l'Écrivain.

— C'est une condition tellement bizarre. Explique-moi. C'est payé en espèces ?

— Voilà, dit Parfion en sortant l'argent.

Le sosie compta et se mit à suer encore plus.

— Et ça reste confidentiel ?

— Oui, tous savent que les autres savent, mais personne ne sait qui sait. Les gens intelligents se taisent et ne posent pas de questions.

Le sosie était en nage. Il se leva et se mit à marcher de long en

large. Finalement, il se décida. S'assit. Déclara sévèrement :

— Êtes-vous conscients de la gravité de cette demande ? Parfion, je t'ai déjà dit que ma mère m'avait baptisé et regarde – il tira sur sa cravate et dégagea son col de chemise –, je porte toujours ma croix ! Tu sais que je fais carême, que je vais à l'église, que je crois en Dieu... – La voix du sosie se brisa sur une note hystérique. – Et puis, ajouta-t-il plus calmement, deux mille dollars, c'est une somme ridicule. Je parie que les autres ont droit à dix mille.

— C'est deux mille pour tout le monde, parole d'honneur. Nous pouvons donner mille de plus au maximum.

— Mais pas à moi ?

— À toi si tu insistes.

Parfion ajouta la dernière liasse de mille qui lui restait (sans compter, bien sûr, l'argent de la mallette).

Le sosie recompta, et apposa sa signature.

— Quelle époque ! dit-il amèrement. Il n'y a pas d'autre méthode pour assurer le progrès ?

— Non.

— Quelle misère.

— Donne-moi le document, Dimitch.

— Quel document ?

— Celui que tu viens de signer. Allez, pas de blague !

— Je ne te l'ai pas rendu ?

— Il l'a fait glisser par terre en douce, dénonça l'Écrivain d'une voix de gamin perfide.

— Je n'ai pas fait exprès, parole d'honneur, assura Dimitch en faisant le signe de croix.

Parfion ramassa le papier et le rangea dans sa poche.

— Au revoir, Judas, dit-il. Ça ne te suffit pas de vendre tes amis, pour faire bonne mesure tu viens en plus de vendre ton âme immortelle.

— Eh là ! Mon âme n'a rien à voir là-dedans, c'est une simple transaction politique. Mon âme reste intacte.

— Comment ça ? s'étonna Parfion.

L'Écrivain aussi le regarda avec de gros yeux.

— Ce n'est rien d'autre qu'un bout de papier. Mon âme demeure avec moi !

— Tu viens de certifier de ta propre main que tu la vendais au diable. C'est pourtant ta signature ?

— C'est ma signature. Mais le texte est imprimé à l'ordinateur ! Qui sait ? peut-être qu'on m'a torturé ? Ou qu'on m'a trompé pour que je signe. Dieu saura reconnaître la vérité. Il pardonnera la brebis égarée et punira les vils suborneurs !

Sur ces mots, Dimitch brandit sa croix de manière ostentatoire et l'embrassa avec une foi aveugle, avant d'adresser aux misérables impies qui se tenaient devant lui le regard noir d'un prophète indompté.

L'Écrivain et Parfion s'en allèrent, ne trouvant pas quoi lui répondre.

— Qu'espérais-tu de lui ? demanda l'Écrivain. C'est un collègue ?

— Oui. Il m'a fait pas mal de vacheries. Plus exactement, je le soupçonnais d'en être l'auteur. Et d'être un salaud fini. Je voulais vérifier.

— C'est un salaud. Et de la pire espèce, confirma l'Écrivain.

— Et alors, cria Parfion d'une voix de désespoir sincère qui n'avait pas sa place dans les corridors du pouvoir (où toute forme de cri était d'ailleurs déplacée), comme si je ne le savais pas déjà ? Pourquoi me suis-je sali les mains ? Moi-même, je ne suis pas un salaud, peut-être ? Aujourd'hui, j'ai voulu acheter une femme pour mille dollars, son âme et le reste compris ! Et toi, tu n'es pas un salaud ?

— Je suis un salaud, confirma l'Écrivain.

— Pourquoi perdre notre temps à ces imbécillités ? Nous avons voulu jouer aux bienfaiteurs et ensuite aux tentateurs. Les gens normaux auraient mis l'essentiel du magot à l'abri et se seraient empressés de dépenser le reste pour s'amuser, s'en donner à cœur joie, faire les quatre cents coups, se vautrer dans la pire débauche ! Toi qui te dis écrivain, tu dois tout connaître, descendre au dernier degré de la bassesse, expérimenter personnellement... Toucher le fond !

— Et où il est, ce fond ? demanda tristement l'Écrivain.

— On va bientôt le savoir, s'écria Parfion, et il demeura pétrifié.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda l'Écrivain.

— Serpent n'est plus là, dit Parfion en indiquant le vestibule.

— Pfuit, encore une fois ? dit l'Écrivain, et il se souvint qu'il avait envie de boire depuis un bout de temps.

Chapitre vingt-six

où l'auteur disserte sur les avantages de la pétrification et entonne un hymne à l'homme russe.

Ainsi, nos amis étaient en train de se pétrifier. En principe, on se bloque d'un coup, instantanément, puis on se débloque (ou non, il y a des gens qui restent bloqués pour la vie, par exemple sous l'effet de l'amour, l'auteur pourrait citer son propre exemple : étant demeuré pétrifié un beau jour, il n'a toujours pas réussi à s'en remettre, et ne s'en remettra sans doute jamais).

Mais il existe un pays et des gens à l'intérieur de ce pays pour qui la pétrification est un processus ! Prenez un train qui heurte un obstacle (à Dieu ne plaise qu'une telle chose se produise ! Désolé pour cet exemple malvenu), dans les wagons choses et gens ne s'arrêtent pas immédiatement, mais continuent à foncer sur leur lancée, de même, à l'intérieur d'un Russe pétrifié, tout court et bouge pendant longtemps encore, avant de s'immobiliser pour de bon. Je dirais même plus : une partie de lui se fige, tandis que les autres continuent à se mouvoir, souvent dans des directions opposées. Au lieu d'un tourbillon de deux corps s'élançant, comme dans un film hollywoodien (le genre de film qui vous empêche de dormir quand on le regarde tard le soir), vers le flic préposé à l'entrée, pour lui faire avouer où était passé Serpent, seuls des élans de pensées se manifestèrent chez l'Écrivain et Parfion.

Ils songèrent d'abord une fois de plus qu'au lieu de perdre leur temps en idioties, ils auraient pu être de retour depuis belle lurette dans leurs foyers, couverts de dollars et de baisers par leurs proches, en train de discuter sérieusement, en bons pères de famille, de manteaux de fourrure, de nouveaux téléviseurs et autres luxes enfin permis : par exemple s'abonner à deux revues littéraires à la fois.

Ils imaginèrent que le policier avait peut-être livré Serpent à ses collègues, trouvant suspect qu'un individu pauvrement vêtu se promène avec une luxueuse mallette fixée par des menottes à son poignet. Auquel cas, ils ne risquaient plus de revoir ni la mallette ni l'argent. Pis encore si Serpent avait attiré l'attention de quelques mafieux, nombreux à fréquenter ce bâtiment dans le cadre de leurs activités. Car alors nos amis pouvaient faire une croix sur leur

camarade : ses ravisseurs lui trancheraient la main sans hésiter – il avait eu tort de plaisanter là-dessus –, après quoi ils le couperaient en morceaux et personne ne le retrouverait jamais !

L'Écrivain pensa (le tout en une fraction de seconde, le policier n'avait pas même eu le temps de cligner de l'œil) qu'il n'avait pas demandé à Serpent ce qu'avait été sa vie durant ces années. Au lycée, ils étaient amis, puis ils avaient cessé de se fréquenter, chacun son destin, pourtant ils avaient certainement gardé des intérêts communs, qui d'autre que l'Écrivain aurait pu mieux les découvrir ? Il ne lui avait pas demandé : comment vas-tu, mon petit Serpent, pourquoi n'es-tu pas marié, qu'est-ce qui t'empêche de dormir la nuit, à quoi penses-tu en regardant s'éloigner dans le ciel un vol d'oies sauvages ou en écoutant sur terre les rires des enfants ? Désormais, il ne pourrait plus lui poser ces questions.

Mais si, se dit Parfion, qui par une incroyable coïncidence réfléchissait justement sur le même thème. Lorsque quelqu'un s'en va, il ne nous quitte pas, il entre en nous. Tant qu'il vit à nos côtés, il nous intéresse beaucoup moins, mais dès qu'il n'est plus là, on l'assaille de questions, on répond aux siennes, et on se met brusquement à rêver de lui, à rêver de lui jusqu'aux larmes. Vivant, il vivait en lui-même, un peu autour de nous et presque pas en nous. En partant, il déménage en nous tout entier.

Ainsi, s'étonna l'Écrivain, nos pertes nous rendent plus riches. Plus lourds... Plus sages... Nous pensons davantage à ceux qui garderont notre mémoire. Nous pensons davantage à nous-mêmes, au sens noble !

Et c'est là que moi, l'auteur, pétrifié à côté de mes héros, j'éprouve le remords d'avoir noirci tant de pages sans prendre la peine de vous raconter qui ils sont vraiment : Serpent, Parfion, l'Écrivain, autrement dit Sergueï Ouglov, Pavel Parfionov et Ivan Svintsitski. Je me suis contenté d'une brève présentation, alors que chacun d'eux a sa Vie et son Destin. Ah, s'il n'y avait pas les maudites lois du genre qui interdisent de suspendre le mouvement trop longtemps. Le récit doit filer à toute vitesse, comme la troïka de Gogol. Gogol, il est vrai, en composant ses *Ames mortes* qui se rattachent à la même catégorie littéraire que le texte que vous avez entre les mains – le roman picaresque en transcription réaliste –, pouvait se permettre des digressions lyriques. Mais, comme vous êtes sur le point de le faire très justement remarquer, je ne suis pas Gogol !

Sans ces règles d'écriture, je consacrerai un roman à chacun de mes héros, et que n'y trouveriez-vous pas ! Par exemple, j'y raconterai l'amour de Serpent pour celle qui était devenue sa femme,

puis l'avait quitté, et qu'il avait oubliée, alors qu'elle l'attendait toujours ; elle l'attendait, mais lui, il ne le savait pas. Ou l'amour de l'épouse de Parfion pour son mari, qu'elle dissimulait sous les sarcasmes et la cruauté mentale, hantée par l'étrange et effrayant désir de pousser Parfion à bout pour qu'il la quitte et soit heureux sans elle : n'est-ce pas là une profonde tragédie, digne de Shakespeare ? Et que de choses aurais-je pu écrire sur l'Écrivain ! Sur sa façon de s'agiter en demeurant immobile, sur ses romans populaires et littéraires et sur le roman de sa vie, et sur le mystère présent dans l'existence et les pensées de sa femme Iola...

Mais en observant mes héros pétrifiés, je prête soudain l'oreille à ma musique intérieure et je comprends que dans mon cœur est en train de naître un hymne à l'homme russe (quelle que soit son origine nationale) ! Oui, il lui arrive d'être lent. Oui, il prend sept fois la mesure des choses avant de se décider à agir, et la plupart du temps il ne se décide pas. Oui, mais ce n'est pas pour rien qu'il hésite. Car, pendant ce temps, il réfléchit. Il ne se consacre jamais entièrement à une tâche, des cogitations parasites l'asticotent sans arrêt. Le voici qui construit une maison : il édifie un mur de briques, et ce serait le moment de penser au mur, de faire de son mieux pour que le mur soit droit et les briques correctement alignées. Il y pense, d'ailleurs, mais en plus, il tente de résoudre en sifflotant un problème totalement stupide : de quelle hauteur une brique doit-elle tomber sur la tête dépourvue de casque du contremaître pour l'assommer sans le tuer ? Dans quelle mesure cette hauteur dépend-elle du poids de la brique, de la solidité du crâne du contremaître, de sa position au moment du choc ou de l'épaisseur de sa chevelure ? Et quel poids peuvent supporter dix cheveux tressés d'une longueur de dix centimètres ? Réflexions apparemment stupides, mais le soir, en rentrant, il va faire part de ses pensées à son fils qui va se pencher sur la question et se couper les cheveux pour faire l'expérience, et plus tard, quand il aura grandi et fait des études, il s'intéressera à la technologie des fils en polymère ; et nous roulerons peut-être bientôt, non plus sur des rails métalliques, mais sur des rails polymérisés, et peut-être pourra-t-on ranger un immeuble de vingt étages dans sa poche, comme un filet à provisions, partir à la mer, déplier l'immeuble pliable : et voilà un hôtel de deux cents chambres prêt à accueillir les estivants.

Ça vous en bouche un coin, pas vrai ?

Mais revenons à nos héros.

Ils auraient pu sauter à la gorge du policier, et même se livrer sur lui à des voies de fait. Mais ils s'étaient pétrifiés, selon l'habitude des Russes. Pas pour toujours, certes, mais...

Mais au moment où ils étaient enfin sur le point de bondir sur lui pour le mettre en pièces, une porte grinça dans le mur de faux marbre et Serpent sortit des toilettes.

— Vous avez été rudement longs, dit-il. J'ai eu un besoin urgent... Après toute cette bière... Le cycle de l'eau dans la nature, c'est sacré !

Comment ne pas verser une larme d'émotion ? Loué soit le cycle de l'eau, louée soit la pétrification, loués soient la Vie et le Destin, et gloire à l'homme russe !

Chapitre vingt-sept

où nos héros se penchent sur le problème des idoles, des maîtres à penser, des pères de la patrie, etc., et où l'auteur, sur le point de les liquider pour une très bonne raison, au lieu de cela sombre dans une autre parenthèse lyrique.

Forcément, nos amis eurent envie de boire un coup, ce qu'ils firent dans le bar le plus proche.

— Pendant que j'étais aux toilettes, dit Serpent – c'était si propre, si lumineux... si joliment aménagé, on se sent devenir quelqu'un... et on a des pensées... élevées –, je me suis dit : à quoi bon aider les pauvres ? Ils sont trop nombreux. Et à quoi bon perdre les riches et les méchants en leur offrant de l'argent ? Ils se perdront eux-mêmes. En revanche, il existe des prix...

— Ah non, ça suffit, s'exclama Parfion. Plus de bienfaisance ! Je veux boire, faire la fête, embrasser de jolies filles ! Si vous n'êtes pas d'accord, donnez-moi ma part.

— Mon avis compte pour du beurre ? demanda Serpent.

— Non, mais...

— Alors laisse-moi finir. Réfléchissons à la personne que nous respectons le plus. Et donnons-lui cet argent. Afin qu'elle vive et prospère pour le bien de l'humanité. Une sorte de prix, quoi.

— Celui que je respecte le plus, c'est moi ! déclara Parfion.

L'Écrivain pensa qu'il n'oserait jamais le dire à voix haute, mais il éprouvait également un maximum de respect pour lui-même. Et considérait qu'il méritait ce prix plus que personne pour son long labeur désintéressé au nom de la littérature.

— Je suis d'accord, dit Serpent, mais ça ne compte pas. Moi aussi, la personne que je respecte le plus, c'est moi. Et ma maman. Mais à part nous ?

— Ça ne marchera pas, dit Parfion, chacun va proposer une candidature différente.

— On en trouvera une sur laquelle nous serons d'accord. Moi par exemple, je respecte énormément Vladimir Vyssotski, sauf que notre grand barde est déjà mort.

— Et moi, déclara l'Écrivain, l'académicien L., mais il a déjà reçu des tonnes de prix, et d'ailleurs il refuserait. C'est pour ça que je le respecte.

— Moi, je ne respecte personne, dit Parfion. Tu n'adoreras pas le Veau d'or !

— C'est triste, remarqua Serpent. L'être humain ne peut pas vivre sans une lumière qui guide son âme. Quelqu'un dont il puisse penser : un tel homme existe ! Pour se sentir renaître.

Tous trois se mirent à réfléchir. Et à passer mentalement en revue les diverses célébrités qu'ils auraient voulu prendre en exemple. Après réflexion, l'Écrivain rejeta même la candidature de l'académicien L. Il le respectait, certes, mais de là à en faire un modèle... Non, il ne ressentait rien de tel.

— Les gens ont des tas d'idoles, dit-il, et pas nous ! Comment en sommes-nous arrivés là ?

— Vous savez quoi, dit Parfion en sortant un carnet et un stylo, il faut procéder de manière rationnelle et systématique. La politique, les sciences, la culture, le sport, etc.

Les deux autres acceptèrent avec joie.

Ils dressèrent la liste des hommes politiques et les rayèrent l'un après l'autre, leur trouvant à tous des défauts.

Ils dressèrent la liste des économistes et les rayèrent l'un après l'autre, leur trouvant à tous des défauts.

Ils dressèrent la liste des hommes d'affaires et les rayèrent en bloc avec des grimaces d'écœurement.

Ils dressèrent la liste des scientifiques qu'ils connaissaient et les rayèrent l'un après l'autre, leur trouvant à tous des défauts.

Ils dressèrent la liste des personnalités du monde de la culture et les rayèrent l'une après l'autre, leur trouvant à toutes des défauts.

Ils dressèrent la liste des plus grands sportifs et les rayèrent l'un après l'autre, leur trouvant à tous des défauts.

Ils se sentirent très tristes.

Ils étaient assis dans un café de la rue Allemande (ex-rue Kirov, ex-rue de la République-Autonomie-des-Allemands-de-la-Volga), non loin de la plus grande librairie de Saratov. Je ne dis pas ça en passant, mais parce que l'Écrivain sembla pris d'une idée, il sortit et revint quelques minutes plus tard avec un gros annuaire intitulé *Qui est qui en Russie*.

— Il y en a beaucoup qu'on ne connaît pas, expliqua-t-il avec

enthousiasme. Je vous propose la chose suivante : ouvrons ce livre au hasard et donnons l'argent à la personne que nous pointerons du doigt. C'est l'argent du destin, c'est au destin d'en décider ! Il y a sept cents célébrités là-dedans, ce n'est tout de même pas pour rien qu'elles ont mérité d'y figurer.

Parfion haussa les épaules en voyant les photographies sur la couverture : il n'aurait jamais donné un kopeck à ces gens-là. Que dire alors des autres qui figuraient à l'intérieur ? Mais Serpent s'exclama :

— Je peux ?

Il posa le livre devant lui, le tâta.

L'ouvrant avec bruit, il pointa une notice du doigt.

Il la lut à voix haute :

« Slapovski Alexeï Ivanovitch. Cet écrivain et auteur dramatique de Saratov a connu son premier grand succès en 1994, alors qu'il était déjà publié depuis longtemps et ses pièces montées dans de nombreux théâtres de province. Cette année-là, Slapovski (que le célèbre critique A. Nemzer considère comme l'un des écrivains majeurs de sa génération) a figuré parmi les finalistes du Booker Prize du meilleur roman russe. Passé maître dans l'art de construire des intrigues riches en rebondissements, doté d'un esprit brillant et sachant manier l'ironie, il était considéré comme l'un des principaux favoris pour l'attribution du prix. La déclaration du critique L. Annenski, président du jury, qui a reconnu s'être sciemment (et avec succès) opposé à sa candidature, peut être interprétée comme une sorte de rançon de la gloire. Cette dernière suscite fatalement l'hostilité et parfois la jalousie (notamment celle de la vieille génération qui envie l'énergie et la force des "étoiles montantes")... »

— Ça suffit, l'interrompit Parfion avec agacement. Et qu'est-ce qu'il a écrit ?

— Il y a la liste de ses œuvres. Je n'ai rien lu de lui. Et toi ? demanda Serpent à l'Écrivain. Au fait, il est de Saratov. C'est drôle que je n'aie jamais entendu parler de lui. Toi, tu dois certainement le connaître ! C'est peut-être même l'un de tes amis ?

— Je le connais vaguement, dit mollement l'Écrivain. Je l'ai lu. C'est distrayant, sans plus.

— Eh bien, il se passera de notre argent, conclut Parfion.

Serpent, déçu, referma le livre.

Ah, bravo, les gars... Je vous le dis en tant qu'auteur, votre auteur. Merci, c'est vous qui l'aurez voulu. Je me passerai de votre argent ! Tant pis si je croule sous les dettes et si mes perspectives d'avenir sont

des plus brumeuses... Je m'en sortirai tout seul.

Je n'en dirais pas autant de vous, qui m'avez offensé (surtout toi, Svintsitski, qui chantais les louanges de mes livres en ma présence et hors de ma présence !). Vous ne soupçonnez pas quel effroyable destin pèse désormais sur vous et ce qui risque de vous tomber sur la tête. Au sens propre, car telle est l'omnipuissance de l'auteur qu'il peut faire s'écrouler le plafond en déposant une bombe à l'étage au-dessus, où habite un homme riche que ses concurrents cherchent à éliminer. Il ne restera rien de vous et de vos réflexions stupides. Pas même des corps à enterrer.

Ma main frémit d'impatience, j'imagine déjà une belle scène avec feu dévorant, débris volants, cris de douleur...

Mais non, je ne peux pas faire ça. Premièrement, vous êtes humains, on a beau dire, et deuxièmement, je ne faisais que me vanter il y a un instant : en réalité, je n'exerce plus aucun contrôle sur vous. Ce qui vous arrivera ne dépend plus que de vos propres actes.

Surtout que vos réflexions idiotes font écho aux miennes : je me suis demandé plus d'une fois pourquoi en ce siècle d'idoles aucune ne venait peupler le vide de mon cœur ? Que n'ai-je un maître à penser auquel, après avoir prié le soir pour mes proches, je puisse m'adresser doucement à travers la nuit : « Vis, toi qui m'es nécessaire plus que tout au monde » ! Il y a beaucoup de gens auxquels je tiens, à certains plus, à d'autres moins, mais aucune figure de référence digne de ce nom...

De telles personnalités exceptionnelles doivent exister. Le contraire est impossible, si elles n'existaient pas il y a longtemps que l'humanité aurait disparu. Le malheur n'est pas dans leur absence, mais dans le scepticisme généralisé de nos âmes. Il ne s'agit pas d'adorer le Veau d'or (beaucoup comprennent ces paroles de manière trop primaire, alors qu'elles sont l'écho sonore de la grande lutte du monothéisme contre le paganisme), mais d'être digne de celui qui ignore jusqu'à ton existence, fièrement et en secret.

Et tu serres ces vieilles petites pensées banales et étriquées contre ton oreiller à fleurs au bruit du vent sous tes fenêtres, et tu te sens si seul, si faible et désemparé que tu te dis : et si je buvais un coup... Non, pas question. Si je bois, je ne serai plus bon à rien, et actuellement je suis occupé, contrairement à mes héros qui sont occupés eux aussi, mais à des tâches compatibles avec la boisson.

Chapitre vingt-huit

qui fut écrit puis biffé entièrement : il contenait une nouvelle digression, imprégnée de sombre repentir, sur le goût légendaire des Russes pour la boisson, cause de notre perte, et aucun lecteur normalement constitué n'aurait pu supporter de telles divagations.

Chapitre vingt-neuf

où ce sacré Parfion lance une idée géniale.

— Vous savez quoi ? dit Parfion. Il y a longtemps que je rêve de partir au loin pour commencer une nouvelle vie.

Serpent et l'Écrivain furent sidérés. À peine Parfion avait-il prononcé ces mots qu'ils furent persuadés d'avoir pensé la même chose simultanément : eux aussi rêvaient depuis longtemps de partir et de refaire leur vie. Sacré Parfion ! Tu as mis le doigt dans le mille.

— À Nerungri ! s'exclama Serpent.

— Pourquoi ?

— Le nom me plaît.

— À Moscou, dit l'Écrivain, se souvenant de sa jeunesse à l'Institut de littérature.

— À Vladivostok ! dit Parfion.

— Pourquoi ?

— C'est loin, avec de beaux paysages le long du transsibérien... Et là-bas, il y a l'océan. Je n'y suis jamais allé. Et personne ne risque de m'y chercher.

Ses raisons parurent convaincantes aux deux autres.

— Voilà ce que nous allons faire, poursuivit Parfion. Pour commencer, nous allons changer trois mille dollars : les billets coûtent cher. On prend le dernier train du soir pour Moscou et de là, on se rend à Vladivostok.

— Je n'ai pas mon passeport, lui rappela Serpent ; sans passeport, ils ne me donneront pas de billet.

— Fais-moi confiance, le rassura Parfion. Tu as oublié où je travaille ? Tu te souviens du numéro et de la date où il a été établi ?

— Non.

— Ce n'est pas grave, on inventera. Et une fois à Vladivostok, on te fera un nouveau passeport. C'est décidé : on achète des billets jusqu'à Moscou et on fait une réservation pour Vladivostok. Et on cache le reste de l'argent.

— Vingt et un mille, dit soudain Serpent.

— Quoi ?

— On prend vingt et un mille dollars, sept mille chacun. Il faut laisser de l'argent à nos familles.

— Ça ne fait pas beaucoup, dit l'Écrivain.

— Parce que tu as l'intention de vivre sur tes rentes ? demanda Parfion. On travaillera. On se fera engager sur un bateau de pêche.

L'Écrivain et Serpent sentirent qu'ils avaient toujours rêvé d'être marins-pêcheurs... Et ils hochèrent la tête, pleins de considération pour cette lumineuse idée de Parfion, qui conclut :

— Serpent a raison, il faut laisser de l'argent à nos proches. Et leur dire que nous partons. Honnêtement. Sans équivoque. Voilà notre plan d'action. On achète les billets et on se fixe rendez-vous. Après avoir dit adieu à qui nous voulons. Définitivement.

Ces paroles, tristes et solennelles, poussèrent nos amis à se lever. Ils burent debout.

Moins d'une heure plus tard, les billets avaient été achetés, l'argent caché, et chacun avait par-devers lui la somme destinée à sa famille et à ses propres dépenses afférentes au départ. Ils convinrent de se retrouver à la gare une demi-heure avant le départ du train de nuit pour Moscou (n° 183, Astrakhan-Moscou, avec arrêt à Saratov à 1 h 13).

Chapitre trente

où nous assistons aux adieux de Serpent.

Serpent se tenait devant sa mère, et il n'était plus Serpent, mais Sergueï Ouglov, car Lidia Ivanovna ignorait ce surnom qu'on lui donnait à l'école.

Elle était assise sur une vieille chaise couverte d'un vieux châle et devant elle, sur la vieille table ronde, étaient répandus des billets, dont elle ne pouvait même évaluer le montant, ce qu'elle savait, c'est que ça faisait beaucoup. Une somme *effrayante*.

— Quand tu n'as pas voulu continuer tes études après le bac et que tu es parti travailler, je me suis dit : tant pis, tout le monde ne peut pas être professeur, l'important, c'est que mon fils soit un homme de bien !

— Maman, je t'assure que ce n'est pas de l'argent volé, répéta une nouvelle fois Ouglov.

Mais Lidia Ivanovna ne l'écoutait pas et continuait à se lamenter :

— Quand ta femme est partie et que tu t'es retrouvé seul, je me suis dit : tant pis, tout le monde ne peut pas vivre sous le joug matrimonial, c'est peut-être mieux comme ça, l'important, c'est que mon fils soit un homme honnête !

— Enfin, réfléchis, où l'aurais-je volé ? Voler, ça réclame du savoir-faire, dit Ouglov, accablé de faire souffrir sa mère.

— Quand tu as perdu ton travail et que tu t'es mis à boire, je me suis dit : tant pis, c'est vraiment pas de chance, mais l'important, c'est que mon fils soit un homme doux et gentil. Tu ne faisais jamais de grabuge quand tu étais ivre, tu rentrais à la maison bien sagement et tu te mettais au lit, tout pâlot, et tu regardais ta maman d'un air coupable. – Lidia Ivanovna se lamentait comme à un enterrement. – Et maintenant, que dois-je faire ? Comment oserai-je regarder les gens dans les yeux ? Reprends ton sale argent !

Lidia Ivanovna affichait une mine tellement tragique que son fils eut peur pour elle.

— Maman, cria-t-il. Je te le jure sur ce que tu voudras, cet argent, nous l'avons trouvé. Ce matin, tous les trois avec Pacha Parfionov et Vania Svintsitski, l'Écrivain, il habite en face, souviens-toi, on allait à l'école ensemble. Tu crois qu'un écrivain irait voler de l'argent ?

— Voler peut-être pas, mais escroquer, chacun peut le faire. Vous avez certainement escroqué quelqu'un.

— Mais qui ? Et comment ?

— Tu dois le savoir mieux que moi. Reprends cet argent. Je ne veux plus le voir.

— Je te répète que nous l'avons trouvé ! Près des « Trois ours ». Juste un paquet d'argent, sans aucun papier, on ne sait pas à qui le rendre. Avec Vania et Pacha ! Pacha travaille pour le gouverneur, pourquoi devrait-il voler ?

— Et comment ne volerait-il pas, s'il travaille pour le gouverneur ? objecta Lidia Ivanovna, sur un ton cependant plus calme.

Ils se turent.

— Je ne vais tout de même pas le jeter, dit Ouglov. On se payera à manger. On t'achètera un beau chemisier rose.

— Un chemisier rose, à mon âge ? Réfléchis avant de parler. Regarde-moi.

Ouglov la regarda.

— Regarde-moi dans les yeux, vous avez vraiment trouvé cet argent ?

Ouglov la regarda dans les yeux et dit :

— Oui.

Et elle le crut.

Comment ne pas le croire ? Sergueï Ouglov ne savait pas mentir. Il avait tenté de le faire dans son enfance, sans succès. En détournant la tête, il pouvait encore y arriver. Néanmoins, jamais en regardant quelqu'un dans les yeux. Alors il s'était mis à dire la vérité. Sauf aux enseignants, bien sûr, à qui il lui arrivait de mentir même en les regardant dans les yeux, mais ça faisait partie du jeu : tu es un prof, je suis un bon à rien, tu veux que je te mente, alors je te mens, et tout le monde est content. Il mentait aussi aux Jeunesses communistes et au syndicat, mais là encore ça faisait partie du jeu : les uns mentaient et les autres étaient ravis de faire semblant de les croire. Seulement dans les vrais rapports humains, Ouglov ne mentait jamais. (À une seule exception près, quand il demandait de l'argent pour boire un coup : dans ces cas-là, ce n'était pas Ouglov qui mentait, mais son organisme malade.) C'est à cause de ce trait de caractère que sa femme l'avait quitté. Elle pouvait lui demander n'importe quoi – les questions habituelles des femmes à leurs maris –, où étais-tu ? pourquoi rentres-tu si tard ? avec qui as-tu bu ? qu'as-tu fait de l'argent du ménage ? etc., il lui déballait l'entière vérité. Une seule fois, il lui avait été

infidèle : une soirée d'ivresse avec une femme éméchée qu'il connaissait à peine, et au premier soupçon cet idiot avait avoué. Quelle femme aurait supporté une telle sincérité ? Elle était partie. Il y avait peut-être d'autres raisons, mais celle-ci était probablement la plus importante.

La mère d'Ouglov finit donc par le croire. Et elle se souvint que son fils avait mentionné Vladivostok.

— Où as-tu dit que tu voulais te rendre ? demanda-t-elle, ironique, persuadée qu'il s'agissait d'une fantaisie d'ivrogne.

N'avait-il pas affirmé, un mois plus tôt, qu'il allait transformer le grenier en mansarde vitrée des quatre côtés, avec une verrière pour « dormir entouré du ciel et des étoiles » ?

— Nous avons décidé d'aller chercher du travail à Vladivostok. Comme pêcheurs sur des chalutiers. Il paraît que c'est bien payé.

— Toi, travailler sur un chalutier ?

— Et pourquoi non ?

— Voyons, mon petit Serioja, tu es un alcoolique ! Qui voudra t'engager ?

— Aujourd'hui je suis un alcoolique, mais demain, si je veux, je peux arrêter de boire.

— J'en connais un qui a déjà essayé... Bon, en attendant, je vais ranger cet argent...

Et elle alla le cacher, Ouglov la suivit des yeux en se disant qu'elle n'était pas encore si vieille, mais plus toute jeune non plus. Comment la laisser seule ? Et si elle tombait malade ? Pas moyen de compter sur son frère aîné, il n'avait même pas parlé de lui à Lidia Ivanovna pour ne pas la chagriner. Que faire ? Il ne pouvait pas l'emmener. Le problème semblait insoluble.

Mais l'homme est ainsi fait qu'il sait remettre à plus tard les problèmes insolubles, en espérant qu'ils se résoudre d'eux-mêmes. Il venait d'entendre des voix et se mit à sourire. C'est qu'il avait organisé *une réception* !

Au premier étage de son immeuble était située une véranda, ou plus exactement un espace pour faire sécher le linge, où traînaient de vieilles chaises, des bancs, des tables de planches, le rendez-vous favori des picoleurs du coin ; c'est ce public choisi qu'il avait invité, après avoir fait le tour de la rue, ravi à la perspective d'offrir à boire aux copains. Il avait envoyé des volontaires acheter de la vodka et de la bière, du pain, des conserves...

Il apparut sur la véranda alors que le banquet avait déjà

commencé : ses amis n'étaient pas gens à attendre. Ce n'était pas dans leurs traditions. Ils ne s'intéressaient que modérément à l'identité de leur mécène, aussi Serpent fut-il accueilli sans explosion de joie superflue. Ses invités faisaient d'ailleurs preuve de retenue dans leurs manifestations sonores, toujours conformément à la coutume locale. C'étaient des citoyens bien élevés : pourquoi chanter à tue-tête ou faire du scandale quand on peut bavarder paisiblement ?

Serpent prit un verre, le remplit et réclama une minute d'attention.

Chapitre trente et un

où Serpent lève son verre pour porter un toast, regarde autour de lui et comprend soudain que ce lieu est comme une petite patrie chère à son cœur, qu'il aime ces planches familières jusqu'à la moindre rainure, qu'il aime la rampe instable de l'escalier qui a un jour cédé sous sa main hésitante, et il s'est retrouvé à l'hôpital avec une côte fracturée, qu'il aime cet arbre étique avec ses dix dernières feuilles jaunies, et par-dessus tout, qu'il aime ceux qui l'entourent aujourd'hui : Andrioucha Nemisero, un blond aux yeux bleus, qui après une demi-bouteille de vodka a coutume de tenir des discours d'inspiration civique où il stigmatise la corruption du pouvoir, et Serioja Borovkov, un homme solidement bâti aux joues roses, capable de partager équitablement une bouteille de vodka entre dix-huit personnes, et Andrioucha Dmitrovski qui exerçait jadis la rare profession de cirier et qui depuis sept ans passe le plus clair de son temps à en parler, et Ania Sarafanova, sans travail, mais poursuivie par une telle flopée d'admirateurs que ses cinq enfants ne risquent pas de mourir de faim, bien qu'aucun desdits admirateurs ne puisse se vanter d'être parvenu à ses fins, et la cousine d'Ania, Véra Lavlova, qu'on est venu photographier un jour pour une revue de la capitale parce qu'elle ressemble comme deux gouttes d'eau à la poétesse Marina Tsvetaeva, elle s'est laissé photographier (elle n'avait jamais entendu parler de Tsvetaeva), mais quand les photographes ont voulu partir sans lui verser un kopeck ni même lui payer un pot, Véra, furieuse, a cassé leurs appareils, leurs visages et jusqu'à leur voiture, tellement elle était indignée, elle si douce pourtant et si bonne mère de famille, prête à tuer pour protéger ses deux fistons ; et la tonitruante Nadioucha Seroedova, si pleine d'entrain, quand elle crie après vous il vaut mieux rentrer sous terre, et quand quelqu'un lui plaît et qu'elle commence à lui faire des compliments, elle ne sait pas s'arrêter, elle célèbre ses louanges nuit et jour, malgré les plaintes des voisins et les avertissements de la police pour tapage nocturne ; et Liocha Antipenko, l'ancien acteur à la voix rugissante (un géant de deux mètres, casquette comprise) qui lorsqu'il est à table peut d'une main caresser le genou d'une femme et de l'autre chatouiller le dos d'une deuxième, en faisant du pied à une troisième, mais personne ne lui en veut, connaissant sa naïveté presque enfantine et sa gentillesse si peu en accord avec le métier qui fut le sien ; et le retraité Roman Bratman qui aime lui aussi boire un coup et grignoter quelque chose de salé en écoutant avec délice la langue fleurie de ses amis, appréciant plus que quiconque son harmonie et sa puissante tristesse ; et Edik Boïkov qui boit quotidiennement, et qui malgré cela se distingue par

son incroyable capacité à parler de manière parfaitement claire même quand il ne tient plus debout et s'endort sur place, et quand il se relève, les gens n'en croient pas leurs yeux : les plis de son pantalon sont impeccables et sa chemise propre, comme s'il n'avait pas passé la nuit vautre sur le sol mais suspendu dans les airs, et personne ne peut expliquer ce phénomène ; et Valera Volodko qui après une bouteille de vodka se met à grincer des dents et à regarder le monde d'un œil mauvais, l'important est de saisir le bon moment pour lui crier à l'oreille : « En avant ! », alors, bizarrement, un sourire radieux éclaire son visage, il quitte la véranda et se met à courir dans la rue, heureux, vers un but connu de lui seul, il court une heure ou deux et rentre totalement calmé ; et Igor Boukvarev qui partage son appartement avec trois chiens, cinq chats, deux canaris et une tortue qu'il parvient à nourrir en se privant de tout, sauf de vin, car privé de vin il sombre dans une sorte de torpeur ; et Vladik Gorkov, doté d'un courage extraordinaire : il s'est arraché trois dents malades avec des tenailles, et désormais personne ne va plus chez le dentiste, préférant avoir recours à ses services (son tarif est de cent grammes de vodka la dent arrachée) ; et Mikhaïl Petoukhov, juste entre les justes, qui surveille de près le déroulement des festivités et s'exclame à bon escient : « Cinquante grammes pour Sania ! Double dose pour Vassia ! Ne versez plus rien à Nina pour le moment ! », dirigeant la beuverie comme un orchestre pour qu'elle se déroule sans accrocs ; et Olga Dmitrouk, ancienne comptable, à qui il suffit de regarder une table garnie pendant trois secondes pour évaluer au rouble près le prix des boissons et de la nourriture, ce talent fameux lui vaut d'ailleurs d'être invitée aux repas de noces pour distraire les invités ; et Sacha Filinov, qui a servi dans un sous-marin, dont l'exclamation favorite est « Prêt à plonger ! », mais que personne n'a encore vu toucher le fond de l'ivresse ; et Vitia Chouchakov qui sait prédire les événements politiques du pays six mois à l'avance ; des voitures noires s'arrêtent régulièrement devant chez lui, et de mystérieux hommes en noir fréquentent son immeuble, un autre se serait déjà enrichi grâce à ce don, mais lui se contente toujours du même salaire pour ses pronostics, à savoir une bouteille, incapable de prendre au sérieux ce travail trop facile... Et il s'agit seulement des présents, tant d'autres n'ont pu venir, si chers eux aussi à son cœur, au point que les larmes lui montent aux yeux...

Serpent, une fois le silence établi, proclama à travers le spasme d'un sanglot d'adieu :

— À Vladivostok ! Hourra !

Chapitre trente-deux

où nous assistons aux adieux de Parfion.

Parfion, autrement dit Pavel Pavlovitch Parfionov, se dirigeait déjà vers chez lui quand il changea d'avis et dit au taxi de le conduire rue Okosetchnaïa.

L'Okosetchnaïa est une rue fort pittoresque : d'un côté des masures centenaires, de l'autre un fossé envahi par les mauvaises herbes, et entre les deux une voie boueuse en permanence ; en revanche, elle bénéficie d'une vue unique sur la Volga. C'est peut-être pour cette raison qu'elle est habitée par de nombreux artistes.

Jadis, les masures étaient des maisons cossues à un étage et demi, en comptant pour moitié les combles en bois que les artistes louaient en qualité d'ateliers et où ils habitaient souvent, suite à leurs éternels problèmes de famille.

C'est là que Mila, l'ex-bien-aimée de Parfionov, vivait en compagnie de son nouvel amant.

Parfionov monta le sombre escalier et frappa à une vieille porte en bois.

— C'est ouvert ! répondit une voix terriblement familière qui fit remonter à la surface mille émotions enfouies.

Parfionov entra.

Mila était couchée sur un lit qui évoquait une couchette de prison, elle mangeait une grosse pomme en lisant un vieux numéro du magazine *Ogoniok* qui remontait à 1989.

C'est avec une certaine satisfaction que Parfionov constata le désordre absolu qui régnait dans l'atelier : des tubes de peinture, des pinceaux, des toiles, des cadres, amoncelés n'importe où, des croûtes monstrueuses, des murs peinturlurés, sur la table des assiettes sales et des mégots dans un bocal à café.

— Salut, dit Mila.

— Salut.

— C'est moi que tu viens voir ?

— Qui d'autre ?

— Peut-être Kirill. Il reçoit souvent des clients.

— Parce qu'il y a des gens qui achètent ses tableaux ?

— Et comment !

— Je n'arrive pas à croire que ça puisse plaire à quelqu'un.

— Ce ne sont pas les imbéciles qui manquent.

— Tu veux dire que tu n'aimes pas ses œuvres ?

— Tu me prends pour une débile ?

— Mais pourquoi vivre avec lui ? Il te plaît physiquement ?

— Tu l'as déjà vu ? Un vrai chimpanzé ! Et avec ça, il se prend pour le nombril du monde.

— Alors pourquoi... Je ne comprends pas.

— Il faut bien vivre quelque part, dit Mila. Je ne veux pas retourner chez mes parents. Ils n'arrêtent pas de me faire la morale.

Parfionov se souvint qu'elle était encore très jeune : vingt et un ans. Il se dit que la vie avec cette gamine dont le cynisme optimiste et la sensualité exacerbée lui avaient tourné la tête aurait été un cauchemar, et pourtant, pauvre imbécile, il y avait songé ! Presque sérieusement, s'imaginant que Mila lui était attachée et même qu'elle l'aimait à sa manière.

— Je pars, dit-il.

— En mission ?

— Non, je pars pour toujours. À Vladivostok.

— On t'a muté là-bas ?

— J'ai décidé de tout laisser tomber et de partir.

— Bravo.

— C'est drôle, dit Parfionov. Récemment, j'ai pensé à toi et j'ai compris que je ne t'avais jamais aimée.

— Je sais.

— Non, c'est vrai, je ne t'aimais pas.

— Je sais.

— Tu ne me crois pas ?

— Je te crois. Si tu m'avais aimée, je ne serais pas partie.

Parfionov fut stupéfait.

— Attends. C'est toi qui ne m'aimais pas, et c'est pour ça que tu es partie. Tandis que moi, je t'aimais.

— Pas le moins du monde. Ce que tu aimais, c'est coucher avec moi, rien de plus.

— Ce n'est pas vrai. Honnêtement, si j'ai aimé quelqu'un dans ma vie, c'est toi.

— Tu parles.

Parfionov réfléchissait fiévreusement.

— Attends. Mais... il s'agit d'un malentendu. Tu croyais que je ne t'aimais pas, et tu es partie. Et moi, je croyais que tu étais partie parce que tu ne m'aimais pas. Mais puisque je t'aimais et que je t'aime encore et toi aussi, alors... pourquoi irais-je à Vladivostok ? Je vais rester, et nous...

— Il paraît que c'est une belle ville. Il y a l'océan, les montagnes...

— Tu m'écoutes ? Et si...

— Et si quoi ? Tu veux te marier avec moi ?

— Pourquoi pas ? Oui. Épouse-moi.

Parfionov s'approcha, s'assit au bord du lit et prit la main de Mila. Elle était froide et molle.

— Non, tu ne m'aimes pas, dit Mila. Tu l'as dit toi-même. Tu es entré et la première chose que tu as dite, c'est que tu ne m'avais jamais aimée.

— C'était par dépit ! Par dépit, on peut dire n'importe quoi. Je ne supportais pas que...

— Non, c'est fini. Ce genre de déclaration, ça ne s'oublie pas.

— Puisque je t'aime, idiote, Mila, ma petite Mila adorée.

Parfionov couvrit sa main froide de baisers.

Mila mordit dans sa pomme et dit, la bouche pleine :

— Châtime-foi les hommes achuldes fialer.

— Comment ?

Elle mâcha et déglutit.

— J'aime voir les hommes adultes chialer. Vous, les hommes, vous devenez pitoyables après quarante ans. Vous avez beau faire, votre jeunesse est derrière vous.

— Attends, dit Parfionov en souriant bêtement, sans prêter attention à ces paroles blessantes, dis-le-moi encore une fois : je me suis donc trompé ? Tu m'aimes, mais tu croyais que je ne t'aimais pas, que je... que je te considérais comme un simple passe-temps ?

— Oui, enfin pas exactement. Tu ne m'aimais pas, et je ne t'aimais pas non plus.

— Mais tu as dit tout à l'heure...

— C'était tout à l'heure, il était moins le quart, et maintenant il est moins dix, le temps passe !

Parfionov se souvint de la prostituée Mila et de la façon dont elle l'avait traité. Il éprouva soudain l'envie de serrer entre ses doigts ce cou fragile, jusqu'à ce que mort s'en suive. Toutes les mêmes, leur plus grand plaisir est de nous faire tourner en bourrique.

— Je voudrais te tuer ! dit-il.

— Là, je te crois. Le reste n'est qu'élucubrations, monsieur Parfionov. Vous vivez dans l'imaginaire. Dommage, parce que au fond vous n'êtes pas un mauvais type. Une femme pourrait facilement vous aimer. Vous aimer jusqu'à la mort. Je ne l'envie pas.

— Pourquoi ?

— Parce que même si vous êtes quelqu'un de bien, ça ne vous empêche pas d'être un pourri, dit Mila, et elle ajouta pour le consoler : Tout le monde est pourri de nos jours.

Parfionov se leva.

— Ça suffit. Tu te prends pour Dieu sait quoi. En réalité, tu n'es qu'une traînée. Tu couches avec ce macaque...

— Ce chimpanzé !

— Pour avoir un coin où dormir, une boîte de conserve et une bouteille de vin ! Et tu te considères comme une intellectuelle. Et tu oses parler de l'amour. Tu ne sais pas ce que c'est, et tu ne le sauras jamais, chez ceux de votre génération, l'organe de l'amour est atrophié !

— Quel organe ? demanda Mila en regardant en direction de ses jambes.

— Misérable vermine. Ignoble petite chienne. Paillasson à bon marché.

— Vous avez un riche vocabulaire, monsieur Parfionov. Vous êtes un poète dans l'âme, je l'ai toujours su. Mais vous avez tué le poète qui était en vous. Pourquoi ?

Les jeunes d'aujourd'hui sont totalement insensibles, se dit Parfionov en pensant à Mila, à son fils Pavel et à beaucoup d'autres auxquels il lui était très désagréable d'avoir affaire car ils affichaient un je-m'en-fichisme absolu pour masquer le vide de leurs pensées et de leurs sentiments. (*Sic !*)

Mais il ne le dit pas à Mila (à quoi bon jeter des perles aux cochons) et agit en homme : il sortit sans rien ajouter. En descendant l'escalier, il se félicita de sa retenue.

Mila finit de manger sa pomme, se leva, se versa un verre d'eau et sortit le flacon de comprimés qu'elle gardait depuis longtemps en réserve pour cette circonstance : c'étaient principalement des tranquillisants, elle les avait mis de côté pendant plusieurs mois. Quand on avale des comprimés, il paraît qu'on a l'impression de s'endormir.

Elle prenait les comprimés et les jetait par poignées dans sa bouche en renversant la tête, comme on mange des groseilles dans un jardin ensoleillé, avec une moue acide, malgré l'absence de goût.

Chapitre trente-trois

qui fait suite au chapitre trente-deux.

Avant de rentrer chez lui, Parfionov s'arrêta au bar de la rue Oulianov pour vider un demi-verre de vodka. Pas pour se calmer. Ni pour noyer son amertume. Ni pour se donner du courage avant de parler à sa femme. Ni parce qu'il avait simplement envie de boire (il en avait effectivement envie). Il avait besoin de réchauffer en lui la joyeuse énergie de la délivrance. Vous parlez sans réfléchir, selon l'humeur du moment, pensait-il à propos de Mila, d'Olga, de Pavel junior et de beaucoup d'autres. Soit ! Moi non plus je ne vais pas peser mes mots !

Des odeurs délicieuses l'accueillirent à la maison.

Olga et Pavel étaient en train de manger à la cuisine.

— Ça devient une habitude chez toi de parasiter tes parents ! Ta femme ne te nourrit donc pas ? demanda-t-il à son fils.

Celui-ci le regarda avec des yeux ronds et se mit à rire. Olga remarqua :

— Papa a un verre dans le nez. Il a besoin de fanfaronner un peu.

— Tout juste, acquiesça Parfionov.

Il alla se servir de la soupe et se mit à manger après avoir négligemment posé ses billets de train sur la table. Pavel les prit.

— Saratov-Vladivostok avec transit par Moscou ! En voilà un grand voyage !

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Olga avec un sourire. Ton cher gouverneur s'est fait muter à Vladivostok ?

— Je me suis muté moi-même. Je pars.

— Pourquoi Vladivostok ? demanda Pavel.

— Pour être plus loin de vous, dit Parfionov. Je vous ai assez vus.

Il y eut un silence. Pavel n'arrivait pas à comprendre le comportement inhabituel de son père et Olga se disait que son mari, qui ne l'aimait plus depuis longtemps, s'était certainement trouvé une maîtresse, plus jeune et plus belle, et avait décidé de partir pour toujours. À Vladivostok. Peut-être vivait-elle à Vladivostok... Olga, qui se préparait de longue date à un événement de ce genre, ne se sentait

pas prête. Cependant elle n'en laissa rien paraître.

— Bon vent, dit-elle calmement. Tu pars pour longtemps ?

— Pour toujours.

— Mais pourquoi ? s'exclama Pavel, perdant d'un coup toute contenance et redevenant semblable à ce bambin aux yeux écarquillés que Parfionov aimait faire sauter jusqu'au plafond une vingtaine d'années plus tôt.

— Je l'ai déjà dit : j'en ai ma claque de cette ville ! Et de vous. Qu'as-tu à me regarder ainsi, fiston ? Tu n'as aucun respect pour moi, tu considères que je fais de la lèche dans les corridors du pouvoir, pas vrai ? Tu ne m'aimes plus et tu n'as plus besoin de moi. Et toi non plus, ajouta-t-il en se tournant vers Olga. Mais je ne vous en veux pas. Comment pourrais-je vous en vouloir, mes chéris, si moi non plus je ne vous aime plus ? Je m'ennuie quand je suis avec vous. Je suis fatigué de la vie de famille. Vous préférez que je continue à mentir, à jouer la comédie et à entretenir des maîtresses ?

Olga se gratta la gorge en montrant leur fils des yeux.

— Oh, arrête, dit Parfionov. Ce n'est plus un enfant ! S'il ne couche pas avec les copines de sa femme – il faut vraiment le faire, dégoter un laideron pareil –, il est le dernier des imbéciles.

— Comment peux-tu..., commença Pavel, mais son père l'interrompit :

— Non, ne dis rien. Ne jouons pas les hypocrites. Disons-nous adieu dans le calme et la dignité. À propos, Olga, je sais que tu n'as pas de soucis d'argent, mais pour les premiers temps...

Et il posa une liasse de billets sur la table.

Pavel émit un sifflement.

— Tu as dévalisé une banque ?

— Peut-être. Alors j'attends vos larmes d'adieu. Pas de larmes ? Tant mieux.

Parfionov ne vit effectivement aucune larme, seulement des regards désemparés. Il n'y remarqua pas le regret, la tristesse, l'émotion. Et il se dit avec amertume qu'il avait vu juste : sa femme et son fils ne l'aimaient plus. Eh bien, tant pis.

Rester à la maison jusqu'au moment du départ lui paraissait insupportable. Au fond, il avait bouclé ses adieux, il n'avait plus rien à faire ici.

Mais où aller ?

Il y avait bien son ami et collègue Robert, lui aussi était libre

aujourd'hui.

Parfionov l'appela.

Il entendit à l'autre bout du fil l'agréable voix de baryton de Robert, calme, connaissant la valeur des choses et des hommes.

— Salut, Roba, dit Parfionov. Je suis sur le point de partir pour Vladivostok.

— Bravo, dit Roba, et combien d'alcool faut-il avoir ingurgité pour partir à Vladivostok ?

— Je suis excessivement lucide. Et c'est avec la plus grande lucidité que je te le dis : Roba, désolé, mais je t'ai toujours méprisé. Pour ton flegme. Et le reste. Tu es froid comme un poisson-chat. Tu en as d'ailleurs la moustache.

— On reparlera de ça demain.

— Je te répète que je suis à jeun. Je pars cette nuit pour Vladivostok. Et il y a une chose que je veux que tu saches : tu n'es qu'une crotte ! Je te déteste.

— C'est fort regrettable, soupira Robert.

— Fils de chien ! hurla Parfionov, et il raccrocha.

Il se sentait débordant d'énergie.

Il alla à la cuisine et dit à Olga :

— Si ce n'est pas trop te demander, rassemble mes affaires. Je dois être à la gare à minuit, je repasserai vers onze heures.

Et il sortit en hâte de l'appartement, de l'immeuble, de la cour, arrêta une voiture d'un geste autoritaire et y monta sans savoir où il allait se rendre.

Chapitre trente-quatre

où nous assistons aux adieux de l'Écrivain.

Quant à l'Écrivain, Ivan Alexeïevitch Svintsitski, qui lui aussi avait fait une escale au bar de la rue Oulianov, il se sentait faiblard. Dans cet état, il devenait imprévisible. De retour chez lui, il s'installa dans son fauteuil favori sous l'abat-jour où il faisait si bon lire le soir, et appela d'une voix tragique :

— Iola !

Iola répondit :

— Je suis là.

Elle était effectivement là, en train de corriger le texte du dernier roman alimentaire de son mari.

Svintsitski prit conscience de sa présence et s'étonna. Il appela de la même voix lourde de sens :

— Liouda ! Olia !

Ses filles, rentrées du lycée, traînaient dans l'appartement, rêvant à leurs plans pour la soirée.

— Mes chéries, je m'en vais !

Il sortit les billets de train et l'argent de sa poche et les laissa tomber par terre. Et il se mit à pleurer sans bruit.

Liouda et Olia en furent si étonnées qu'elles prirent même la peine de ramasser les papiers et de les tendre à leur mère. Iola regarda les billets, l'argent...

— Ne me demandez rien ! cria Svintsitski. C'est décidé, je pars par le train de nuit. Pour Vladivostok. Comme Gauguin, ou peut-être Van Gogh, je ne me souviens plus. Ce peintre qui a tout abandonné pour devenir un génie. Je suis vraiment d'une ignorance crasse. Mais j'ai du talent, je le sens. Pourtant je n'arrive à rien. Alors que j'en suis capable. J'ai fini par comprendre : la solution, c'est de tout abandonner. On me dit : Gauguin – ou Van Gogh ? – a quitté les couleurs mornes et les bruits de la ville. Je n'y crois pas. Il a dû quitter quelque chose de très cher à son cœur. Sinon, ça n'aurait pas marché. C'est un crime, mais c'est justement un crime qu'il me faut ! Je suis quelqu'un de trop convenable, c'est pourquoi je n'arrive à rien. Je dois abandonner ma femme et mes enfants, attraper la syphilis avec une

traînée du port, sombrer dans l'alcoolisme, et alors j'écirai un roman... Un roman digne de ce nom ! Même si je ne l'écis pas, au moins je deviendrai un génie. On prétend que le génie et le mal sont incompatibles ? Au contraire. Il faut être un scélérat pour devenir un génie !

Ayant prononcé cette tirade, Svintsitski s'affaissa complètement sous le poids du désespoir et de sa sagesse tragique, sa tête retomba sur sa poitrine.

Un filet de salive coula au coin de sa bouche, et ses filles qui, en d'autres circonstances, n'auraient pas manqué de ricaner, regardèrent leur mère d'un air abasourdi.

— Ce sont de vrais billets de train, dit Liouda.

— Et de vrais dollars, dit Olia.

— On verra ça plus tard, dit Iola, sans perdre son calme de mère et d'épouse, donnez-moi un coup de main.

À trois, elles aidèrent Svintsitski, devenu lourd et flasque, à se lever et le conduisirent à son lit.

— Réveillez-moi dans une heure.

Telles furent ses dernières paroles.

— Ne t'inquiète pas, répondit Iola avec un parfait sérieux, en jetant un regard sévère à ses filles pour qu'il ne leur vienne pas à l'idée de rire.

Mais elles n'étaient pas d'humeur à le faire.

Chapitre trente-cinq

où Parfionov recherche la débauche et le vice et où un ancien militaire tient le rôle du chauffeur pour le conduire dans un appartement qui sent l'aigre où notre héros perd conscience.

Parfionov souhaitait laisser un souvenir marquant de son départ de cette sale ville (c'est ainsi qu'il la percevait depuis tout à l'heure) en accomplissant quelque action d'éclat. Sans sortir du cadre de la loi, bien entendu.

Pour commencer, il dit au chauffeur de l'emmener au siège du gouvernement régional.

Il était plein d'irritation fébrile et se demandait ce qu'il allait pouvoir faire.

Insulter le gouverneur ?

C'était stupide et mesquin.

Prononcer un discours vengeur pour compromettre les grands pontes ?

Tout aussi stupide et mesquin.

Pendant qu'il réfléchissait, ils arrivèrent.

— Continuez, commanda-t-il.

— Où ça ?

— Où la route nous conduit.

Le conducteur émit un petit rire entendu.

Quelques minutes plus tard, la route les conduisit rue Grande-Cosaque (ex-rue du Vingtième-Anniversaire-des-Jeunesses-Communistes), connue notamment pour ses filles à bon marché. Certes, elles n'y apparaissent que tard le soir, mais on y trouve également des lycéennes et des étudiantes qui n'en font pas une activité régulière : elles viennent plus tôt, quand leurs concurrentes professionnelles ne sont pas encore là et ne risquent pas de les tabasser. Elles évitent d'ailleurs d'attendre sur le trottoir aux endroits stratégiques, faisant mine de se promener d'un air pensif. Essayez donc de prouver que je guette le client !

Le conducteur ne tarda pas à freiner et remarqua :

— Celle-ci n'est pas mal.

Parfionov comprit que l'autre l'avait compris et regarda.

Une petite brune très mince aux cheveux dénoués. C'est vrai qu'elle était jolie. Mais il n'allait pas sauter sur la première fille qui se présentait.

— Allons voir plus loin.

Ils allèrent voir plus loin. Croisant des brunes, des blondes, des rousses, des grosses, des maigres, des moyennes, des grandes, des petites, aux yeux et aux lèvres des formes et des nuances les plus diverses. Mais il n'en trouva aucune à son goût. Décidément, la petite brune du début était la mieux. Il décida de revenir vers elle.

Ils firent demi-tour.

Elle était sur le point de monter dans une autre voiture.

Parfionov bondit de son siège et eut le temps de saisir la fille par le coude.

Elle se retourna, étonnée, et les deux « vrais mecs » assis dans la voiture demandèrent :

— Eh là, qu'est-ce qui te prend ?

— Nous nous étions mis d'accord, j'étais là avant, elle... S'il vous plaît...

Et Parfionov tira presque de force la brune de la voiture.

— Je te paierai, lui souffla-t-il. Je te paierai bien !

— Oh, moi, ça m'est égal, dit-elle.

Mais ça n'était pas égal aux vrais mecs qui sortirent de leur véhicule. L'aîné déclara :

— Si vous étiez là avant, pourquoi a-t-elle accepté de venir avec nous ? Il y a des règles à respecter. Vous venez d'arriver, alors vous n'avez qu'à attendre. O.K. ?

— Non, pas O.K.

— Pourquoi ça ?

— Parce que, répondit insolemment Parfionov.

La fille se mit à rire. Ce drôle de type lui plaisait.

Et puis, avec un seul, elle se sentait plus rassurée. Elle n'avait pas encore l'habitude. C'était seulement la dixième fois...

— Si tu le prends comme ça, il va falloir discuter ! dit l'aîné des vrais mecs, et ils s'avancèrent vers Parfionov.

Mais Parfionov était déchaîné.

Il enfonça la main dans sa poche intérieure et dit :

— Avancez, avancez donc !

Les vrais mecs échangèrent un regard.

— Bon, dit l'aîné, on se reverra.

— J'y compte bien, dit fièrement Parfionov, et il emmena la brune vers sa voiture.

— Où allons-nous ? demanda le conducteur.

— Comment ça, s'étonna la fille, vous n'avez pas de piaule ?

— Un appartement ? Non. Je pensais que vous... que tu en avais un, dit Parfionov.

— Vous charriez ou quoi ? Vous m'avez fait perdre deux clients et vous ne savez pas où m'emmener ?

— C'est toi qui devrais savoir, c'est ton boulot, objecta le chauffeur. Dans ce métier, il n'y a pas de place pour l'amateurisme.

La fille se tut.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ? demanda le chauffeur en pianotant le volant. Voilà quoi, continua-t-il en se tournant vers Parfionov, je vais te conduire chez moi. Ça te coûtera deux cents pour une heure. À condition que tu n'abîmes rien.

— Aucun risque.

— On paie d'avance. Combien de temps il te faut ?

— Deux heures, dit Parfionov.

— Ben dis donc, remarqua la fille, monsieur est un géant du sexe ?

Elle caressa le pantalon de Parfionov.

— On y va, dit ce dernier.

Il était mécontent. Vue de près, la fille était couverte d'acné juvénile, ses lèvres enduites de rouge étaient deux fois plus minces qu'il n'avait cru et le rimmel bon marché formait des grumeaux sur ses cils. Restait encore l'espoir qu'elle possédait un beau corps. Puis l'étrange pensée lui vint que le vice se doit d'être pourvu de défauts : boutons et fausses lèvres...

Ils remontèrent la rue Vichnevaïa pour s'arrêter devant un immeuble de quatre étages.

— Je pars en mission de reconnaissance, déclara le chauffeur. (C'était visiblement un ancien militaire qui arrondissait sa pension en faisant le taxi : il portait une chemise verte de l'armée et son cou cramoisi était sillonné de rides caractéristiques.)

— Au fait, dit la fille, moi aussi je coûte deux cents dollars de l'heure.

— Bon, c'est d'accord, répondit Parfionov.

L'ex-militaire revint.

— C'est râpé, les enfants ! Ma belle-mère est là, que le diable l'emporte, elle est en train de faire la lessive. Mais on peut aller chez ma maman, on lui demandera de sortir faire un tour. Et ça te coûtera moins cher : cent dollars l'heure.

— Il y a des commodités ? demanda la fille.

— C'est tout confort, répondit le chauffeur d'une voix allègre, sauf que les toilettes et la salle de bains sont communes. Mais l'important c'est l'amour, pas vrai ?

— C'est un appartement communautaire ? demanda la fille.

— Et alors ? La chambre fait quarante mètres, et le plafond a cinq mètres de hauteur.

— Tu crois peut-être qu'on va voler ?

— Je paye trois cents de l'heure, dit Parfionov.

Cette fille l'irritait de plus en plus. Et cette voix...

Elle était enrhumée, ou quoi ? Il avait eu le temps de distinguer certains détails de son anatomie. Ses jambes en bas noirs qui émergeaient de sous sa minijupe étaient maigres et torves, avec des genoux proéminents. Son pull moulait une poitrine plate.

L'étrange pensée de tout à l'heure lui revint : « C'est peut-être mieux ainsi ? »

Ils arrivèrent au centre-ville, rue Bakhmetiev, et se garèrent devant une maison basse. L'ex-militaire s'éclipsa et revint d'un air gaillard :

— C'est arrangé. Ma mère est légèrement souffrante, mais elle restera couchée derrière le paravent, elle ne vous dérangerà pas. Si elle dit quelque chose, ne faites pas attention, elle est un peu gâteuse et adore se plaindre.

La fille ricana. Parfionov, qui imaginait déjà des scènes ponctuées de tendres cris de la part de la fille et de grognements mâles de sa part, n'avait aucune envie qu'une vieille dame les entende.

— Non, ça ne va pas, dit-il.

— Bon, dit le chauffeur sans se départir de sa bonne humeur, en ce cas tu donnes un billet vert à cette grue et on la laisse là, je vais t'emmener dans un endroit dont tu me diras des nouvelles !

— Quoi ? s'indigna la fille.

— Allez, dégage, lui conseilla le chauffeur.

Il prit le billet de cent dollars que lui tendait Parfionov, le remit à la fille et ouvrit la portière.

Elle sortit en jurant entre ses dents.

L'ex-militaire redémarra, la mine inspirée. Il devait faire partie de ces soldats exemplaires qui mènent leur mission jusqu'au bout.

Ils longèrent plusieurs pâtés de maisons et s'arrêtèrent devant un immeuble de huit étages parfaitement banal.

L'ex-militaire y entra et en ressortit en un éclair.

— C'est arrangé, on t'attend, et il y a le choix ! Appartement dix-sept, tu diras que tu t'appelles Vladik. C'est le nom que j'ai donné, vu que j'ai oublié de te demander le tien. Je t'attends ?

— Pas la peine.

— Comme tu voudras.

Et ayant empoché une somme suffisante pour prix de ses services, l'homme partit avec la satisfaction du devoir accompli.

Parfionov monta au deuxième, sonna à la porte marquée dix-sept et dit qu'il s'appelait Vladik.

Il fut accueilli par un homme en jean et tee-shirt, au ventre pendant, qui répandait une puanteur aigre. Parfionov ne tarda pas à comprendre que c'était l'odeur de l'appartement.

— Pour combien de temps ? demanda l'homme.

— Environ deux heures.

— Tu prends la paire ?

— La paire de quoi ?

— Les deux filles.

— Oui.

— Sept cent cinquante, dit l'homme, visiblement au hasard, et il regarda Parfionov avec une appréhension insolente.

Ce dernier n'avait aucune envie de jouer les experts en matière de prix. Il sortit une liasse de billets et compta sept billets de cent et un billet de cinquante.

— Par là, dit l'homme.

C'était un deux pièces, avec la cuisine et la salle de bains au milieu du couloir et les chambres sur les côtés. Le maquereau se trouvait dans l'une et « la paire » dans l'autre.

Les filles n'étaient que deux, mais il y en avait pour tous les goûts.

Une (fausse) blonde et une (vraie) brune. L'une grande, proche du standard du top model, mais de carrure plus large, la seconde plus petite et plus souple, et aussi plus jolie, avec des yeux noisette tirant sur le vert.

Il y avait là un immense divan-lit de couleur verte, sans housse ni draps, usé en plusieurs endroits, et presque rien d'autre. À part un téléviseur et un magnétoscope qui émettaient des gémissements rythmiques. Les filles étaient allongées sur le divan, leur lingerie à moitié transparente et censément érotique était chiffonnée, elles ne regardaient même pas le téléviseur, leurs yeux fixaient... le vide. Un homme entra, elles le regardèrent. Pas trop vieux, tant mieux. Pas trop ivre, tant mieux. Pas trop richement vêtu, tant mieux également. Un intellectuel, quoi, comme elles appelaient les clients de ce type. Il y a pire (sauf que certains « intellectuels » se déchaînent tellement qu'ils peuvent en remonter à n'importe quel caïd en goguette).

On frappa à la porte.

— Vous voulez quelque chose à boire ? demanda l'homme d'une voix de maître d'hôtel.

— Oh oui ! s'exclama la blonde.

Cette réplique entraîna une réaction inattendue. L'homme entra en trombe, posa par terre son plateau de bouteilles et d'amuse-gueules d'aspect douteux, sauta sur la blonde, la prit par l'oreille et se mit à tirer dessus en criant :

— Combien de fois faudra-t-il te le répéter ? Tu ne seras plus bonne à rien à la fin de la journée. C'est peut-être moi qui vais travailler à ta place ?

— Je plaisantais, protesta la blonde.

— J'aime mieux ça, dit l'homme en s'essuyant les doigts sur son pantalon.

Il souffla quelques mots dans l'oreille rougie de la fille, qui acquiesça.

La scène évoquait une menue querelle familiale ; on ne se gênait pas devant autrui qui, entrant en ce lieu, devenait en quelque sorte membre de la famille. L'homme dit à Parfionov d'un ton de confiance :

— Tu ne la laisses pas boire, d'accord ?

— D'accord, dit Parfionov.

L'homme sortit.

Un ange passa.

Personne ne ressentait le moindre enthousiasme. Ni Parfionov ni

les filles n'éprouvaient l'envie de faire ce pour quoi ils étaient là.

Soudain la blonde soupira, se déshabilla (sans chichis, comme on se déshabille dans sa salle de bains), se coucha sur le dos, leva les jambes et les laissa retomber en les écartant, si violemment que le divan-lit vacilla. Sa collègue trouva ça tellement drôle qu'elle se plia en deux de rire.

La blonde resta couchée quelque temps, puis s'assit et dit :

— Eh, l'homme, verse-moi un petit verre ! C'est mon anniversaire aujourd'hui, et lui, il me maltraite même le jour de mon anniversaire.

— Moi aussi, j'en veux un peu, minaуда la brune.

Parfionov leur servit du vin et prit de la vodka. Ils trinquèrent.

— Ioulia.

— Galia.

— Pavel Pavlovitch.

Les filles grignotèrent des cornichons, Parfionov éplucha une orange.

Il se sentait bien.

Il avait eu d'autres intentions : déshabiller ces garces, les triturer, les violer, les humilier par la parole et le geste, les pousser à bout pour qu'elles demandent grâce.

Mais ça ne lui disait plus rien.

Ils étaient assis à boire (il avait de nouveau rempli les verres), ils se mirent même à bavarder.

— Il fait si beau dehors ! L'automne est doré ! soupira Ioulia. Ce salaud nous interdit de sortir. Même les chiens, on les promène.

— Je veux un chien, dit tristement Galia, qui m'aime et qui morde les autres.

— Et si on allait faire un tour à la campagne ? proposa Parfionov. Pas loin, aux abords de la ville, respirer un peu d'air frais, admirer les arbres d'automne.

Les filles échangèrent un regard.

— Je paierai !

— Non, dit Ioulia, il ne voudra pas.

— Dommage. Vous savez, la nature, c'est ce qu'il y a de mieux pour réfléchir. Sur soi-même. Sur la vie.

Parfionov se mit à parler de lui-même et de sa vie ; il leur confia qu'à l'origine, il voulait devenir marin dans la flotte marchande,

sillonner les mers et les océans, faire défection (à l'époque soviétique) dans un port étranger, travailler comme docker, ouvrir sa propre affaire, s'enrichir modérément et s'installer au bord de l'eau, dans une hutte en roseaux pour écrire des livres comme Ernest Hemingway. Vous connaissez ?

Les filles ne connaissaient pas.

Parfionov leur raconta aussi fidèlement qu'il put l'une de ses nouvelles favorites, *Une chatte sous la pluie*. Elle produisit une si forte impression sur ses auditrices qu'elles fondirent en larmes. Parfionov en fit autant.

— Pourquoi boire n'importe quoi ? dit Ioulia. C'est mon anniversaire, oui ou non ?

Elle sortit une bouteille de Martini, servit tout le monde, dit : « À votre santé » et leva son verre.

— Merci, dit Parfionov, et il but.

Il se sentit encore mieux, encore plus à l'aise. Il caressa le genou de la brune.

— Tu ressembles à ma fille.

— Vous avez une fille ?

— Non mais j'aurais voulu en avoir une. Et toi aussi je te veux.

Parfionov fit un mouvement vers elle et tomba, ayant perdu conscience.

Chapitre trente-six

où la mallette inviolable s'ouvre toute seule

Au bout d'un temps difficile à mesurer, les bouteilles furent vides. Elles finissent toujours par se vider, quel que soit leur nombre. Serpent n'avait plus d'argent. Il voulut en demander à sa mère, mais elle était sortie, sans doute partie regarder la télévision chez les voisins. Il aurait pu la chercher, mais le temps n'attend pas, et les invités non plus ! Surtout qu'il restait encore l'argent commun. Caché dans le hangar de la cour, sous les caisses de pommes de terre. Il allait en prendre un peu sur sa part, ses amis ne lui en voudraient certainement pas.

Serpent courut chercher la mallette.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ? demanda quelqu'un.

— De l'argent.

Serpent se souvint brusquement que l'Écrivain avait gardé les clés. Ou peut-être Parfion. Tous deux habitaient à proximité, mais pourquoi perdre du temps ? Boria Kouzmine, serrurier de son état, était capable d'ouvrir n'importe quelle serrure avec deux bouts de fil de fer. Ou trois, pour les plus compliquées.

Kouzmine examina la mallette et n'osa même pas essayer, à l'étonnement général.

— C'est comme un coffre-fort.

Alors les autres s'y mirent.

Nemiserov essaya avec un ciseau. Sans succès.

Dmitrovski essaya avec un vilebrequin. En vain.

Borovkov essaya avec une pince. Aucun résultat.

Ania Sarafanova essaya avec les dents.

Véra Lavlova essaya avec de l'acide sulfurique (qu'elle gardait pour défigurer l'intrigante qui oserait séduire son mari, quand elle serait mariée).

Nadioucha Seroedova essaya avec un fer à repasser.

Roman Bratman (amateur de science-fiction) essaya sur le plan théorique de plonger la mallette au fond de la mer à une profondeur de dix mille mètres, où elle exploserait sous la pression.

Edik Boïkov essaya avec un stylo.

Valera Volodko essaya avec le poing.

Igor Boukvarev essaya avec son rottweiler.

Gorkov essaya avec ses tenailles de dentiste amateur.

Petoukhov essaya avec la force de sa pensée, en fermant un œil pour mieux se concentrer.

La comptable Olga Dmitrouk, lasse du raffinement et de la précision des chiffres, essaya avec une barre de fer.

Sacha Filinov essaya avec un cric.

Vitia Chouchakov essaya d'ironiser, mais personne ne comprit.

— Qu'elle aille au diable, s'exclama-t-il, vexé, et il donna un coup de pied dans la mallette, qui dégringola l'escalier et s'ouvrit soudain, laissant échapper une quantité incroyable d'argent.

— Ah ! s'exclama Serpent, ravi. On va pouvoir s'acheter à boire.

Un silence déplaisant lui fit écho.

— Non, les copains, ne faites pas ça..., dit-il.

Tous se ruèrent en bas en écartant les bras (ce qui montre leur totale inexpérience en la matière, parce qu'il est beaucoup plus facile d'attraper des billets en joignant les mains).

Ils se mirent à ramasser les dollars en se bousculant, et Nemiseroev eut la poche arrachée.

Borovkov reçut un coup de pied.

Dmitrovski fit la culbute.

Ania Sarafanova perdit son calme.

Roman Bratman perdit la face.

Véra Lavlova perdit sa douceur naturelle.

Nadioucha Seroedova perdit foi en l'amour.

Edik Boïkov ne savait plus ce qu'il devait préserver en premier lieu : l'argent ou le pli de son pantalon.

Valera Volodko se laissa emporter par l'ardeur du combat, au point qu'il ne ramassa pas un seul dollar.

Igor Boukvarev non plus, occupé à exciter son brave toutou pour qu'il attaque.

Gorkov se tenait à l'écart, là où il y avait le plus de billets.

Petoukhov s'appliquait à ne pas avoir l'air trop avide en ramassant l'argent.

Olga Dmitrouk, fatiguée, était assise sur une marche, et les coupures qui voltigeaient çà et là atterrissaient entre ses mains.

Sacha Filinov les ramassait pour les rendre à leur propriétaire.

Vida Chouchakov continuait d'ironiser, ce qui ne l'empêchait pas de remplir son veston.

— Les copains, ils ne sont pas tous à moi, rendez-les, criait Serpent.

Mais personne ne l'entendait, chacun songeait déjà à s'enfuir avec l'argent. Juste le temps de ramasser un billet de plus, et puis celui-ci, et encore celui-là...

Serpent fondit en larmes.

Chapitre trente-sept

où l'Écrivain fait un rêve.

Pendant ce temps, Ivan Alexeïevitch Svintsitski dormait à poings fermés, et ses rêves n'étaient pas ceux d'un ivrogne, au contraire, ils étaient très clairs et riches en événements.

L'Écrivain Svintsitski rêvait qu'il était l'Écrivain Svintsitski, pas tel qu'il était réellement, auteur populaire de romans à bon marché (d'ailleurs publiés sous pseudonyme) et auteur secret de romans littéraires, vivant dans une ville de province et chargé de famille, mais un Svintsitski reconnu par la critique, aimé des lecteurs, traduit dans de multiples langues, modeste en dépit de sa célébrité. Le Président de toutes les Russies le convoquait auprès de lui et lui disait : « Hier soir, j'ai eu l'imprudence de commencer votre nouveau livre, et je n'ai pu m'arrêter avant d'avoir fini. J'ai ri et j'ai pleuré. Ce que m'a dit mon conseiller pour la Culture est donc vrai : vos mérites dans le domaine de la littérature nationale sont immenses. Dites-moi ce que je peux faire pour vous récompenser. Demandez-moi ce qu'il vous faut pour continuer à enrichir nos belles-lettres de vos œuvres.

— J'ai tout ce qu'il me faut, répondait Svintsitski : une table et une chaise, du papier, de quoi me vêtir et de quoi me sustenter. Je n'ai besoin de rien d'autre. Certes, mon âme ne connaît pas la paix, mais c'est une chose que personne ne saurait m'offrir.

— Comme je vous comprends, soupirait le Président. Ce n'est qu'en rêve qu'il nous est donné de connaître la paix ! Tenez, prenez l'ordre du Mérite de deuxième classe à défaut d'autre chose, que Dieu vous garde. »

Svintsitski sortait du Kremlin, montait dans sa Mercedes où l'attendait sa jeune et belle épouse en manteau de renard bleu et roulait à travers Moscou. Ils arrivaient dans leur hôtel particulier de deux étages, dînaient d'un plat d'esturgeon froid en buvant du vin chaud, se couchaient et, après un échange de câlins, la jeune épouse se mettait à ronfler et l'Écrivain Svintsitski commençait à se tourner et se retourner dans son lit en se disant qu'il avait tout ce à quoi il aurait pu rêver (ou presque) et qu'il ne lui restait plus rien à faire dans cette vie, sinon à mourir. À cette pensée, son cœur lui faisait mal, il avalait son médicament et s'endormait peu à peu.

Et le célèbre écrivain Svintsitski rêvait qu'il était l'Écrivain

Svintsitski, pas un écrivain reconnu, couronné de lauriers, et félicité par le Président en personne, mais un écrivain raté habitant un trou perdu, sans attaches, vêtu de haillons et fréquentant des individus douteux ; il avait cessé d'écrire, passait l'hiver dans une cave abandonnée avec d'autres clochards. Il se réveillait un jour avec un affreux mal de crâne, malade, dégoûté de vivre ; soudain une trappe s'ouvrait, un rayon de lumière frappait ses yeux, puis l'obscurité revenait, sa vue s'y accoutumait progressivement, et il voyait devant lui une femme d'aspect répugnant, une bouteille à la main. Il s'emparait de la bouteille, buvait le vin et se sentait heureux, ne désirant plus connaître un autre sort, et s'endormait avec un sourire bienheureux.

Et l'Écrivain-clochard Svintsitski rêvait qu'il était l'Écrivain Svintsitski, pas un écrivain déchu et alcoolique, mais un écrivain vivant dans la grande et même plutôt belle ville de Saratov, au bord de la Volga, gagnant fort correctement sa vie en publiant des romans populaires et écrivant des romans littéraires le soir, avec plaisir, bien qu'avec une douleur secrète ; et cet écrivain Svintsitski avait une charmante épouse, d'adorables jumelles, un appartement convenable ; le vent soufflait sous les fenêtres, il faisait chaud dans la chambre, sur la table fumait une tasse de café au lait, et il se sentait merveilleusement bien. Et des larmes coulaient sur les joues du clochard-écrivain, et il ne voulait pas se réveiller pour ne pas détruire ce tableau idyllique...

L'Écrivain Svintsitski se réveilla. Pas l'Écrivain-clochard ni l'Écrivain décoré de l'ordre du Mérite, mais notre bon vieil Ivan Alexeïevitch, celui qui avait trouvé l'argent.

Il se réveilla les larmes aux yeux et se sentit heureux d'être vivant, heureux d'être à la maison, mais vaguement inquiet, sans savoir pourquoi.

— Tu es réveillé, demanda Iola, qui travaillait derrière son bureau. Tu vas peut-être enfin m'expliquer d'où vient cet argent et pourquoi tu veux aller à Vladivostok ?

— Oui, un instant, dit Ivan Alexeïevitch, juste un instant.

Chapitre trente-huit

dont le contenu sera connu de ceux qui le liront.

Pavel Pavlovitch Parfionov se réveilla au même moment mais, comme vous vous en doutez, dans un cadre très différent.

Il se dit que le soir était déjà tombé, et peut-être même la nuit.

Parce qu'il faisait très sombre.

Il tâtonna dans le noir. Des briques, des morceaux de planches...

Sa tête était sur le point d'éclater.

Parfionov se la prit à deux mains et poussa un long gémissement.

Il s'assit lentement, se mit à quatre pattes et commença prudemment à ramper. Vers un endroit légèrement éclairé.

Quelque chose comme l'entrebâillement d'une porte. Il se leva en s'appuyant au chambranle. Avança. Plus loin, il faisait encore plus clair.

Un escalier en bois aux marches à moitié pourries.

Il monta.

Chaque pas résonnait douloureusement dans son crâne.

Encore plus de lumière.

Il regarda autour de lui.

Une pièce délabrée au papier peint déchiré, sans plancher, aux poutres tordues, au travers desquelles on voyait le ciel du soir.

Il y avait un couloir, il s'y engagea en s'appuyant au mur, le suivit et se retrouva dehors.

Il parcourut une dizaine de pas avant de se retourner.

Une vieille maison en ruines aux fenêtres béantes.

Un terrain vague clôturé.

Un futur chantier de construction.

Où était-il ?

Parfionov longea la palissade.

Un portail. Entrouvert.

Il sortit.

Regarda à droite et à gauche.

Une rue totalement inconnue. À gauche de vieilles maisons, à droite un immeuble de huit étages.

Il se dirigea vers l'immeuble.

En marchant, il tâta ses poches : elles étaient vides.

Il n'en fut pas étonné.

Pas un chat.

Il fit le tour de l'immeuble et reconnut l'entrée. Grâce à l'affreux tacot rouillé garé devant.

Il monta lentement l'escalier. Appartement dix-sept. Il s'en souvenait.

Il sonna.

— Qui est là ?

— Pavel Pavlovitch Parfionov, répondit Parfionov dans un souffle.

— Qui ça ?

— Ouvrez-moi, s'il vous plaît !

Un homme en jean et tee-shirt, au ventre pendant, lui ouvrit. Il clignait d'un œil à cause de la fumée, mais gardait sa cigarette entre les dents (pour avoir les deux mains libres).

— Je ne connais personne ici à part vous, dit Parfionov. Je ne vous demande rien. Dites-moi où je suis. Il faut que je rentre chez moi.

— Chez toi ? Eh bien, vas-y.

— Rue Mitchourine. C'est là que j'habite. Donnez-moi un peu d'argent. Pour rentrer. Je n'y arriverai pas tout seul. Et du vin. Un peu de vin, si possible.

— Qu'est-ce que tu racontes, mon gars ? Quel argent ? Quel vin ? Ça va pas, la tête ?

— Vous m'avez volé, mais je ne vous juge pas, dit Parfionov d'une voix calme (même le mouvement modéré de sa bouche envoyait des pulsations douloureuses à l'intérieur de sa tête). Votre façon de vivre ne regarde que vous. Ce qui est fait est fait. Je n'ai pas l'intention de me venger. Ça serait idiot. Je veux rentrer chez moi, vous comprenez ?

— Je t'ai déjà répondu : vas-y. Qu'est-ce qui te prend de sonner chez les gens ? Je vais appeler les flics. Allez, dégage !

L'homme cracha son mégot au visage de Parfionov et claqua la porte.

Le mégot toucha la joue de Parfionov, et il ressentit une légère brûlure, mais cette douleur n'était rien en comparaison de son mal de crâne.

Parfionov sonna une deuxième fois.

La porte s'ouvrit violemment, l'homme sortit, le prit par le col et le remorqua en bas.

Parfionov ne criait pas, n'essayait pas de résister : il avait peur que sa tête éclate.

L'homme le traîna dehors et le jeta par terre.

— Vous ne comprenez donc pas ? demanda Parfionov allongé sur le sol. Je n'ai pas la force de me venger. Je ne vais rien vous faire. Vous m'avez pris mon argent, tant mieux pour vous. Ou plutôt tant pis pour vous. Je veux rentrer à la maison. Retrouver ma femme. Et mon fils. Vous comprenez, oui ou non ? Mon fils a épousé une idiote. Ils vont bientôt me donner un petit-fils. Vous comprenez, imbécile que vous êtes ?

Il n'y avait plus personne pour le comprendre : l'homme au gros ventre était parti.

Parfionov, sanglotant de commisération envers lui-même et envers tous les imbéciles de la terre, se leva et se mit à marcher au hasard.

Au bout d'un certain temps, il déboucha dans une rue où roulaient des voitures.

— La civilisation, dit Parfionov, et il leva le bras. Une voiture s'arrêta.

L'effort qu'il dut accomplir lui parut immense. Mais il le fallait. Parfionov se pencha et dit :

— Rue Mitchourine. Je payerai quand on y sera. Je vous donnerai cent roubles.

— Votre bague, c'est une alliance ?

Parfionov ne comprit pas.

— Quoi ?

— Votre bague, c'est une alliance ? Elle est en or ?

— Oui.

— Alors je la prends en gage, dit le conducteur invisible (pour le voir, il aurait fallu s'incliner davantage, ce qui était impossible).

— D'accord, dit Parfionov, et il tendit la main. L'homme tira énergiquement sur l'alliance et finit par l'enlever.

— Merci, dit Parfionov.

— Il n'y a pas de quoi, répondit l'homme invisible avant de démarrer en trombe.

Parfionov resta là, tête basse, murmurant :

— Comme les gens sont bêtes... Que font-ils de leur vie ? Pourquoi ?

Il continua à pied, sans plus faire signe aux voitures.

Une voiture s'arrêta d'elle-même.

— Eh, mon gars ! Monte, on peut te faire un bout de conduite ! lui cria-t-on.

Parfionov, accueillant comme un dû le bien et le mal (l'important était d'éviter de penser, pour que son crâne n'explose pas), s'approcha de la voiture. On le prit par les bras.

— Merci, dit-il.

— De rien, lui répondit-on, et un coup de poing mit fin à son existence.

C'est du moins ce qu'il lui sembla. En réalité, on l'avait seulement frappé au plexus, mais il perdit immédiatement conscience.

— Quelle mauviette, s'étonna le gamin en uniforme de policier. Fouille-le, dit-il à son collègue. Qu'est-ce qu'il a dans les poches ?

— Rien.

— Du tout ?

— Du tout.

— Son costume est pourtant convenable, même s'il est sale.

— On le ramène au poste ?

— Vaut mieux pas. La dernière fois, je suis tombé sur un député, ça a fait un de ces ramdams...

— Ils sont tous députés de nos jours.

— Il respire ?

— À pleins poumons.

— Bon, alors laisse-le là, on s'en va.

Parfionov reprit une nouvelle fois conscience.

Il ne s'étonnait plus de rien. Il ne savait rien et ne se souvenait de rien, hormis de la douleur dans sa tête et au creux de son estomac. Et de la rue Mitchourine où il devait absolument se rendre. Là était sa maison.

Et il poursuivit sa route, tel un blessé, chancelant et se tenant le

ventre à deux mains.

Une heure passa, peut-être deux. Les réverbères s'illuminèrent.

Soudain il reconnut les lieux. S'il en avait eu la force, il se serait senti heureux. Mais il se contenta de penser : ça, c'est la poste. Il faut prendre cette rue. Ma maison est par là-bas. Il faut encore marcher.

Il marcha jusqu'au cirque. Il y avait beaucoup de monde. Sans doute le regardait-on. Les gens s'écartaient à son passage. Ils ricanaient. Les imbéciles. Qu'avait-il à se soucier de leurs pensées ? Il devait rentrer chez lui, rien d'autre n'importait. Juste une petite pause pour souffler.

Il se dirigea vers le square en face. S'assit.

Plusieurs silhouettes s'installèrent bientôt à côté de lui.

Des voix d'adolescents.

Des enfants, pensa tendrement Parfionov. Je suis presque arrivé.

— N'aie pas peur, personne ne nous regarde, dit une voix.

— J'ai pas peur, mais cache-moi quand même.

Des mains fouillèrent son veston et son pantalon.

— Le salaud ! Pas le moindre kopeck !

— Fumier d'ivrogne.

— Je lui enlève son veston ?

— Qu'est-ce que tu veux en faire ?

— Rien. Histoire de rire. Et le pantalon aussi. Cachez-moi. Sinon on risque de me voir !

Le corps de Parfionov s'agite comme une marionnette entre les mains d'un marionnettiste maladroit. On lui retire son veston. Son pantalon. Et le reste. Il est nu. Mais ça lui est égal. Il voudrait juste qu'ils arrêtent de le secouer.

Ils ont arrêté.

Tant mieux.

Il peut continuer son chemin.

Il se lève.

Il est encore capable de faire preuve d'intelligence, et même de ruse.

Il ne prend pas la rue Tchapaev où il y a plus de monde et de policiers, mais la rue Rakhov. Elle est moins fréquentée, bien qu'il y ait autant de voitures. Mais les voitures lui font moins peur. Qu'ils regardent donc. Les imbéciles. L'important, c'est que sa maison se

rapproche. À chaque pas.

Il marche, les yeux rivés au sol.

Il lève la tête : c'est sa maison. Il est arrivé. Ses fenêtres sont éclairées.

Si vite ? Moins d'une heure, moins d'un jour, moins d'une éternité !

La voix d'une vieille dame :

— Tiens, bonjour Pavel Pavlovitch.

— Bonjour, répond-il poliment.

Ici, on le connaît et on le respecte. On l'aime.

L'escalier aux marches interminables.

Ça y est. Il est chez lui.

Le visage de la femme qu'il aime.

— Pacha !

— Ce n'est rien. Vous pouvez me féliciter : je suis vivant !

— Papa ?

— Tu es là ? Je suis bien content. Et ta femme aussi ? Qu'elle s'en aille, j'ai honte.

— Pacha, mais qu'est-ce que c'est ?

— C'est moi. Il me faut un bain. Et un peu de vin. S'il te plaît. Sinon, je vais mourir.

Un liquide à l'odeur délicieuse. Ses dents s'entrechoquent contre le verre. Une vague de feu tiède le réchauffe. Un arc-en-ciel intérieur. Sa tête ne lui fait plus mal, ce qui lui semble incroyable.

Sa vue s'éclaircit.

Il réalise brusquement qu'il est nu comme un ver.

Il comprend tout.

Il se met à trembler.

On le fait asseoir.

On l'oblige à boire quelque chose d'amer. Un médicament ?

La main de sa femme.

Il la prend et la presse contre ses lèvres.

Et s'étonne de la sentir humide et salée.

Chapitre trente-neuf

où Serpent récupère cent dollars de trop.

Serpent pleurait, et ses invités réfléchissaient au meilleur moyen de prendre le large sans se faire remarquer. Ce qui expliquait qu'ils fussent encore là.

Soudain la voix de Lidia Ivanovna, la mère de Sergueï Ouglov, alias Serpent, se fit entendre :

— Où allez-vous comme ça, mes chéris ? Vous n'avez plus envie de boire ? Rendez l'argent, Sergueï vous l'a pourtant dit : il n'est pas à lui, et il n'a jamais rien volé de sa vie. Combien y avait-il ? Sergueï, tu m'entends ?

— Vingt... et un mille..., répondit Sergueï entre deux sanglots.

— Eh bien, ramassez-moi vingt et un mille dollars. Vous êtes des êtres humains, oui ou non ?

Tous regardèrent la véranda, la table devant laquelle se tenait la mère de Serpent. La lampe allumée répandait une lumière douillette (c'était donc déjà le soir ?). Elle avait rapporté de quoi manger. Et surtout, plusieurs bouteilles de vodka avaient surgi d'on ne sait où. Comment partir dans ces conditions ? Et puis l'argent, c'est une chose, mais il faut aussi penser à son âme.

— Nous avons failli noyer notre conscience dans l'alcool, déclara Bratman, sentencieux, en sortant mille deux cents dollars qu'il posa sur la table.

— Honte à nous ! dit Nemiseroï, et il en sortit mille.

— C'est typiquement russe, remarqua Borovkov, et il en sortit mille six cents.

— J'ignore comment une telle chose a pu se produire, dit Dmitrovski, et il en sortit huit cents.

— C'est bizarre, dit Ania Sarafanova, et elle en sortit trois mille cinq cents.

— L'avidité est la seconde langue de l'exploitation, énonça mystérieusement Véra Lavlova, et elle en sortit mille deux cents.

— P. de vie, s'exclama Nadioucha Seroedova, et elle en sortit neuf cents.

— Euh, dit Edik Boïkov, et il en sortit deux cents.

— Pff, dit Valera Volodko, sans rien sortir.

— Ah, dit Igor Boukvarev, et il en sortit deux mille quatre cents, dont on se demandait quand il avait eu le temps de les ramasser.

— Ah ! dit Gorkov, et il en sortit cinq mille trois cents.

— Eh ! dit Petoukhov, et il en sortit six cents.

— Ouf, soupira Sacha Filinov, et il en sortit mille cent.

— Hm ! dit ironiquement Vitia Chouchakov, et il en sortit mille trois cents.

Et plus personne ne sortit rien.

Olga Dmitrouk jeta un coup d'œil, et il lui suffit de cinq secondes pour dire : vingt et un mille et cent dollars.

— Il y a une erreur ! s'écria Sergueï Ouglov, radieux, en frottant son visage barbouillé de larmes. Ça doit faire vingt et un mille tout ronds.

— Vérifiez, dit Olga, vexée.

On vérifia, on recompta l'argent trois fois de suite (en commençant à boire et à manger). Et trois fois de suite, on trouva cent dollars de trop. Ce qui était d'autant plus étrange qu'aucune des personnes présentes n'avait jamais tenu le moindre dollar entre ses mains avant ce jour.

— Bon, on les garde pour faire la fête, dit Serpent, en jetant le billet, comme on se débarrasse d'une mauvaise carte.

On courut le changer chez Léna Vlojina, une vendeuse qui avait toujours de l'argent en réserve, à un taux avantageux pour elle. Et on revint avec du vin, de la vodka, des victuailles et l'Écrivain Ivan Alexeïevitch Svintsitski.

— Saperlipopette ! s'écria Serpent. Qui je vois ! Bois un coup avec nous.

— Je veux bien, acquiesça Ivan Alexeïevitch. Mais n'est-il pas déjà temps de partir ?

Chapitre quarante

qui explique l'apparition de l'Écrivain et sa question.

Iola espérait que son mari était seulement victime d'une mauvaise cuite.

Le voilà qui se dirige vers la cuisine en marmonnant : « Un instant, juste un instant. » Il cherche. Il va trouver : Iola, prévoyante, est allée acheter une bouteille de vodka qu'elle a rangée dans le réfrigérateur.

La porte du réfrigérateur vient de claquer.

On entend des bruits aisément identifiables. Il va boire et se recoucher. Il en a toujours été ainsi. Pendant un jour ou deux, il s'enivre allègrement, parle et gesticule (modérément), puis son tonus décline et il devient somnolent. Il boit et il dort, il dort et il boit. Il dort de plus en plus et boit de moins en moins. Et desoûle progressivement.

Aucun risque qu'il parte à Vladivostok. Il n'en est pas à son coup d'essai. Une fois, il s'est mis en tête d'émigrer à l'étranger. Il a même commencé à étudier l'allemand par ses propres moyens, ayant choisi pour future résidence l'Autriche, où il n'a jamais mis les pieds.

Il ignore que Iola, qui l'aide tant dans sa vie et dans son œuvre, a l'intention de le quitter dans deux ans.

Ce détail paraîtra trop étrange si je ne vous raconte pas son histoire, au moins brièvement :

À la mort de son père, Iolanta avait treize ans, elle était jolie, intelligente, excellente élève et faisait la joie de sa mère. Qui travaillait comme aide-soignante dans un hôpital et ne pouvait malheureusement aider sa fille ni sur le plan intellectuel ni sur le plan moral. Elle espérait seulement que Iola ferait un bon mariage.

Iola avait d'autres soucis. Il lui était arrivé une chose assez banale chez les jeunes et les moins jeunes : deux garçons étaient tombés amoureux d'elle en même temps et elle ne savait auquel donner la préférence.

Elle a déjà quatorze ans, elle a déjà quinze ans, elle achève ses études secondaires, et ses deux soupirants sont toujours là (sans compter quelques autres, plus transitoires) ; elle éprouve autant de sympathie pour les deux, mais sans leur permettre la moindre

frivolité, alors que les filles de sa classe, nettement moins belles, font déjà l'expérience des premiers baisers, des étreintes dans les cages d'escalier et, pour certaines, des premiers rapports sexuels encore maladroits.

Tandis que Iola ne connaît pas la paix, n'en dort pas la nuit et se demande qui choisir.

Comme si deux amoureux ne suffisaient pas, de nouveaux voisins emménagent, avec un fils étudiant qui vient faire connaissance le soir même ; il plaît à Iola, et au bout d'une semaine elle se découvre amoureuse de lui. Au début, elle considère ce nouveau sentiment comme une délivrance, avant de comprendre avec épouvante qu'elle aime désormais trois garçons à la fois.

Pas moyen d'en sortir. Elle ne peut pas vivre éternellement aux crochets de sa mère, il faut qu'elle se marie. Qu'elle en épouse un en continuant d'aimer les deux autres. Mais tromper son mari ? Elle est trop honnête pour envisager une telle chose. La nuit, il lui arrive de rêver qu'elle a trois maris dans trois endroits différents, et en se réveillant elle regrette que ce soit impossible dans le monde réel. Or la vraie raison de cet étrange état d'esprit n'est pas une tendance à la polyandrie ; en fait, depuis la mort de son père, elle rejette intérieurement le postulat selon lequel on ne vit qu'une fois. Elle ne veut pas s'y résigner.

Et Iola prend sa décision : elle épousera l'un de ses prétendants, aura un enfant ou peut-être deux. Vivra honnêtement avec son mari. Éduquera ses enfants jusqu'à leur majorité. Prendra soin de sa santé pour conserver sa jeunesse. Et après avoir assuré l'avenir de ses enfants et de son mari, elle les abandonnera pour commencer une deuxième vie.

Elle ne choisit pas l'un des trois garçons (qu'elle aime toujours), mais un quatrième (dont elle vient de tomber amoureuse) : un jeune professeur de la faculté de lettres où elle étudie, Ivan Svintsitski, fraîchement diplômé de l'Institut de littérature. Son père est général et occupe de hautes fonctions au conseil de révision, et Ivan possède son propre appartement (ce qui était fort rare à l'époque).

Naturellement, elle plaît aux parents d'Ivan.

Le mariage est célébré. Un an plus tard, Iola donne naissance à des jumelles.

Elle reste à la maison pour s'occuper des enfants. Ivan enseigne ; le général adore ses petites-filles et sa belle-fille et les aide, la femme du général (médecin de formation) reprend même un poste au conseil de révision pour pouvoir mieux soutenir financièrement le jeune couple.

Iola et Ivan vivent heureux, ils parlent beaucoup, ils lisent les mêmes livres, y compris des ouvrages interdits par le régime soviétique, dont ils ne sont pas des opposants actifs, mais qu'ils méprisent ironiquement, considérant ses rares aspects positifs (par exemple le papa général, qui est la crème des hommes) comme des exceptions.

Et soudain, coup de théâtre : le KGB s'intéresse à Ivan (ce dont il s'enorgueillit jusqu'à maintenant). On le convoque pour plusieurs entretiens qu'Ivan qualifie d'interrogatoires. Au cours desquels, par mépris ironique ou par légèreté, mais nullement parce qu'il est fils de général, il se montre insolent et ne cache pas le fond de sa pensée. Il fait tant et si bien que le KGB réunit un dossier largement suffisant pour lui créer de sérieux ennuis. Mais avant de ce faire, les colonels et les majors de *la maison grise* (c'est ainsi qu'on surnomme le bâtiment du KGB à Saratov) invitent poliment le général Svintsitski à une entrevue confidentielle (ce qui est fort compréhensible : presque chaque colonel ou major a des fils en âge de faire leur service).

Le général est sous le choc. Il promet d'exterminer moralement son traître de fils.

Pourtant lorsqu'il lui enjoint de renoncer à tout ce qui sent de près ou de loin l'antisoviétisme, Ivan s'entête et se montre insolent envers son père pour la première fois de sa vie, il déclare qu'il est assez grand pour penser par lui-même et se permet même une remarque peu élogieuse à l'égard du communisme.

Et le général maudit son fils.

C'était totalement stupide, car ils s'aimaient.

Et le plus stupide fut qu'Ivan prit la malédiction paternelle au sérieux.

Il refusa son aide et, dans son emportement, interdit même au général de revoir ses petites-filles.

Le vieux général faillit avoir une attaque.

— Nous n'avons plus de fils ! annonça-t-il à sa femme en larmes.

Ses anciens camarades de régiment, qui évoluaient dans les hautes sphères, lui proposèrent un poste au ministère de la Défense, qu'il accepta.

Toutes relations furent définitivement rompues entre le fils et le père. (Quelques années plus tard, Ivan se rendit à son enterrement.)

La famille connut des temps difficiles : Ivan perdit son poste d'enseignant, et pendant un an et demi il ne put trouver aucun travail convenable ; il déchargeait des wagons à la gare de marchandises

Saratov II. Il faillit sombrer dans le désespoir, mais Iola le soutint de son mieux, elle prit un emploi, s'affairant sans cesse pour que la maison soit bien tenue ; elle ne pouvait admettre la moindre anicroche dans *cette* vie, car alors elle risquait de ne plus pouvoir en commencer une deuxième.

Peu à peu les choses s'arrangèrent. Désormais il ne reste que deux ans avant la majorité des jumelles et le début d'une nouvelle existence. Iola est prête : on ne lui donne pas plus de la trentaine, et des hommes tombent régulièrement amoureux d'elle, dont la plupart sont ses cadets. Ce qui est conforme à ses plans : elle a l'intention de prendre un mari de quelques années plus jeune qu'elle, de lui donner un fils ou une fille, ou peut-être des jumeaux comme la première fois ! Quant au choix de l'heureux élu, ce n'est pas un problème : Iola est ainsi faite que sa vie durant elle n'a jamais cessé de tomber amoureuse (en continuant d'aimer Ivan à sa manière). Parfois les circonstances étaient propices pour entamer sinon une relation sérieuse, du moins une aventure de deux ou trois semaines, et avoir ainsi un avant-goût de cette fameuse deuxième vie, mais Iola s'y refusait, malgré son impatience grandissante et un tempérament qui mettait son âme à rude épreuve.

Apparemment, elle avait lieu de se réjouir : son mari s'apprêtait à partir de lui-même avant le délai qui lui était imparti.

Or c'était justement ça le hic : l'événement arrivait trop tôt ! Selon les plans de Iola, Ivan devait d'abord user de ses relations pour faire entrer leurs filles dans une bonne université. Et puis elle avait projeté de le caser, elle avait même une candidate en vue, une jeune admiratrice du talent de Svintsitski (curieusement, il y en avait), qui écrivait des poèmes et les montrait au maître dont elle prisait l'opinion, une divorcée sans enfants et d'excellente moralité ; Iola aurait voulu lui confier Ivan Alexeïevitch pour que lui aussi commence une deuxième vie (savourant à l'avance son nouveau bonheur, elle souhaitait le même à son conjoint !). Et voilà que cette histoire de Vladivostok lui tombait dessus !

Svintsitski entra dans la pièce, Iola constata avec satisfaction qu'il s'était *requinqué*. Cependant il était moins ivre qu'elle n'aurait cru.

— Alors, ces explications, ça vient ? demanda-t-elle gentiment.

— Quelles explications ? Iola, mon petit ? À quoi bon ? Ça va te paraître bizarre, mais j'ai trouvé cet argent. Crois-moi si tu veux.

— Je te crois. Mais pourquoi ce départ à Vladivostok ?

— Il faut que je laisse tout tomber. Au moins pour un temps.

— Comme Gauguin ou Van Gogh ?

— Ne te moque pas. C'est sérieux. Je suis heureux avec toi et avec les filles, mais... ça ne peut pas continuer. Quand les gens périssent autour de nous... Tu comprends ?

— Les gens périssent partout. Pourquoi Vladivostok ?

— Peu importe le lieu. J'ai réprimé les forces d'autodestruction qui bouillonnaient en moi et j'ai gâché mon talent. Il faut que je me détruise, pour me reconstruire. J'ai déjà essayé de le faire... comment dire... à la sauvette. Par la vodka et... Je t'ai trompée quatre fois. Non, cinq. Ou était-ce quatre ?

— Quatre et demie, la cinquième fois, ça n'a pas marché, lui souffla Iola.

— Tu es au courant ? s'étonna Svintsitski.

— Bien sûr.

— Quelqu'un te l'a dit ?

— Tu me l'as dit toi-même. Dans tes livres. Je sens toujours quand tu inventes ou quand tu décris ta propre expérience.

— Sérieusement ? Mais comment...

— C'est comme ça.

— Tu es une sainte. Ça ne peut pas durer ! Je dois m'en aller. C'est désormais mon devoir de partir ! Mais oui, maintenant je comprends – sa pensée changea de cap et il prit une mine inspirée –, je m'interrogeais sur l'origine de mon envie d'évasion, or c'était mon inconscient qui me soufflait de fuir ! Je sentais intuitivement que tu me méprisais. Je ne veux pas continuer à vivre avec quelqu'un qui me méprise !

— Tu es trop rétrograde, dit Iola. Tu m'as trompée, d'accord, mais c'est moi que tu aimes ?

— Oui, dit Svintsitski qui en était effectivement persuadé. Et c'est encore plus ignoble : aimer quelqu'un et le tromper !

— Tu l'as fait pour connaître la vie. Tu es écrivain, comment aurais-tu pu décrire quelqu'un qui trompe sa femme sans en faire personnellement l'expérience ? Tu l'as fait pour raison professionnelle, lui suggéra patiemment Iola.

— Tu as raison, s'exclama son mari, sidéré. Comme tu me connais bien ! Mais je dois aller plus loin ! Te trahir est insuffisant, il faut que je me trahisse moi-même. Pour être honnête, je n'ai pas la moindre envie de partir. C'est pourtant indispensable. Comme tu l'as si justement remarqué, pour raison professionnelle.

Et Svintsitski se mit à ranger énergiquement ses affaires.

Iola prit peur. Elle avait mené la conversation sur un ton insouciant, jusqu'au dernier instant elle avait refusé de prendre son mari au sérieux. Et voilà qu'il faisait ses valises ! Elle avait toujours dirigé sa vie discrètement, sachant qu'il suffirait à son mari d'agir une seule fois de manière parfaitement autonome, fût-ce par hasard et dans la mauvaise direction, pour qu'il s'entête et refuse de changer de cap. Elle espérait qu'une telle chose n'arriverait pas tant qu'elle serait là.

C'était arrivé.

Il avait bu, il n'était pas dans son état normal. Ce qui ne l'empêcherait pas de prendre ses bagages et de monter dans le train ; il cuverait sa vodka pendant la nuit pour se réveiller au matin, harcelé de regrets et hanté par le désir de revenir, mais il ne reviendrait pas !

— Mon passeport ? Il est là. Les billets ? Ils sont là. Mon linge, mes manuscrits, mes livres, j'ai pris l'indispensable, commentait Svintsitski en remplissant un grand sac de voyage.

Il posa le passeport et les billets sur la table et se rendit à la cuisine.

Boire un autre verre, devina Iola. Elle prit les billets, comme si elle avait peine à croire en leur réalité. Et ses yeux s'écarquillèrent d'étonnement. Parfait. Qu'il parte. On verrait bien !

Elle reposa les billets.

Svintsitski se tenait devant elle, son sac sur l'épaule ; elle savait que ni la raison, ni les larmes, ni les cris, ni une crise de nerfs (feinte) n'empêcheraient son départ. D'ailleurs, ce n'était pas nécessaire. Elle savait quelque chose qu'il ignorait. Qu'il parte donc. Pourvu seulement qu'il ne lui arrive rien.

— Les petites sont là ? demanda Svintsitski en faisant des efforts héroïques pour maîtriser son émotion.

— Elles sont sorties se promener.

— Embrasse-les pour moi. J'écirai, je t'appellerai... Je...

Il ravala ses larmes, se tourna et partit.

Chapitre quarante et un

où Parfionov fait de nouveau ses adieux.

Pavel junior, constatant que son père était bien vivant et qu'il avait presque récupéré (après une douche chaude et un autre verre d'alcool), décida de rentrer chez lui avec sa femme Irina, sachant qu'il était inutile de vouloir le détourner de ce stupide projet de voyage. Pavel ne savait plus comment se comporter avec son père : il ne le reconnaissait plus.

Olga n'essaya pas de le retenir, sentant que son fils ne lui serait d'aucun secours dans cette situation ; au contraire, sa femme et lui risquaient d'inciter Parfionov à se donner encore plus en spectacle, quoique, cette fois, ça n'eût pas l'air d'un spectacle.

Ils restèrent seuls.

Parfionov commença à rassembler ses affaires.

— Tu as encore le temps avant le train, dit Olga.

— Il faut d'abord que je fasse un saut quelque part.

Olga réfléchissait.

Que lui dire ?

La vérité vraie : qu'elle l'aime à la folie ? Littéralement. Que l'amour lui a fait perdre la raison, la transformant en banale mégère sarcastique et malveillante pour qu'il perde au plus vite tout reste de sentiment à son égard, parce qu'elle l'aime trop et ne peut supporter qu'il ait cessé de l'aimer, sans avoir la force de rompre elle-même ? Cette vérité ne ferait que le conforter dans sa décision. D'ailleurs, il ne la croirait pas.

(Soit dit en passant, le lecteur non plus ne croira pas une interprétation aussi tarabiscotée, et il aura raison : cette pauvre femme – qui par moments va jusqu'à haïr son mari parce qu'il ne l'aime plus – ne joue pas à la mégère, elle est une mégère authentique jusqu'au bout des ongles ; c'est pour éviter de trop déchoir à ses propres yeux qu'elle a inventé cette théorie selon laquelle elle fait semblant d'être méchante.)

Non, il ne faut pas qu'elle lui dise ça.

Seulement lui dire qu'elle l'aime, rien d'autre. Sans entrer dans les détails. Il est bon. Il comprendra. Et peut-être qu'elle se trompe, peut-

être que Pacha l'aime plus qu'elle ne l'imagine. Avoir une aventure, ça peut arriver à n'importe qui.

Mais il va comprendre qu'elle mise sur sa bonté d'âme, sur sa pitié, il s'est plaint récemment qu'on l'exploitait honteusement à son travail en profitant de sa gentillesse. Il va surmonter ses bons sentiments. Il ne faut pas lui parler d'amour.

— Je t'aime, Pacha, dit-elle.

Il se figea, penché sur sa valise, une grande valise à roulettes achetée trois ans plus tôt en Allemagne (un voyage avec le gouverneur).

— Olia..., dit-il.

— Oui ?

— Tu me manques déjà. Je ne veux pas partir. Mais je dois le faire. J'ai jeté trop souvent ma parole au vent. Il faut que je parte. Je me le suis promis à moi-même et à deux amis. Ils m'attendent. Je ne peux pas les tromper. Je suis responsable d'eux.

Il m'aime, se dit Olga. Comment se fait-il que ses prétendus amis lui soient plus chers que moi ? Quelle question stupide, je ne dois pas la poser.

— Tes prétendus amis te sont plus chers que moi ? demanda-t-elle.

— Tu es ce que j'ai de plus cher au monde, répondit Parfionov, savourant son amour pour sa femme et leurs adieux si déchirants et tellement humains. Mais le sentiment du devoir, ça existe aussi, tu comprends ?

Le devoir n'a rien à voir là-dedans. C'est de l'entêtement pur et simple, pensa Olga.

Il ne faut surtout pas lui dire ça.

— Le devoir n'a rien à voir là-dedans. C'est de l'entêtement pur et simple ! dit Olga.

— Ah, tu le prends comme ça ? Tu me considères comme un entêté ?

C'est avec horreur qu'Olga s'entendit répondre :

— Oui, p., une f. tête de mule, doublée d'un p. c.

— Te voilà dans ton répertoire, approuva Parfionov en remplissant énergiquement sa valise.

— C'est ce que tu voulais entendre. Je doute que tu attendes de moi des chants célestes.

— Bien vu ! Surtout que les chants célestes, ce n'est pas ton rayon.

— Je te déteste.

— C'est réciproque.

— Si tu pars, pas la peine de revenir. Je ne te laisserai pas entrer.

— Ne rêve pas ! Que moi, je revienne dans ce... dans cette...

— Pendant que tu cherches tes mots, ton train risque de partir.

— Ne t'inquiète pas, il ne partira pas sans moi. Toi, en revanche, tu as raté le coche ! Tu n'as plus rien à espérer de la vie. Vieille peau !

— Espèce de bouc lubrique. Reprends ton argent. Reprends-le, sinon je vais le déchirer !

Elle prit l'argent qu'il lui avait donné la veille et le fourra dans la valise. Elle la referma, serra les sangles et la poussa vers la porte.

— Du vent ! Je ne veux plus respirer le même air que toi, s. d. e. f. t. b. s. j. v. v. !

— V. h. t. m. e. j. t. a. a. v. !

— J. t. c. d. !

— T. r. d. g. h. !

— P. e. !

— V. p. d. v. !

— F. l. c. !

— Avec grand plaisir !

Chapitre quarante-deux

où nos amis sont sur le point de partir quand arrive une Mercedes argentée.

Parfion fit son apparition sur la véranda de Serpent une minute après Svintsitski. Nos amis se congratulèrent, comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis un an.

— Vous avez vos billets et votre argent ? demanda Parfion.

— Oui, chef, répondit Serpent. Pas la peine de se presser, on a largement le temps de boire le coup de l'étrier.

Les verres furent remplis et les convives se levèrent. Les visages de Serpent, de Parfion et de l'Écrivain reflétaient déjà les brumes des routes lointaines. Chacun les enviait et les admirait, les considérant en quelque sorte comme des ambassadeurs en partance vers des contrées inexplorées.

Serpent était sur le point de prononcer un discours, quand Parfion remarqua le tas d'argent sur la table.

— Qu'est-ce qu'il fait là ?

Serpent n'eut pas le temps de répondre.

Quelque chose de long et d'argenté, tel un mirage, venait de pénétrer dans la cour.

Ce quelque chose était une voiture.

Une Mercedes couleur gris argent, belle et massive, totalement déplacée dans cette cour aux hangars en bois, aussi terrible que l'épée de l'Armageddon.

Et pareil à un ange des ténèbres, un homme en costume gris (strié de fils d'argent) sortit de la voiture.

Avec une lenteur d'extraterrestre qui s'accoutume progressivement à l'étrange pesanteur de notre planète, il monta sur la véranda.

Il s'approcha de la table, prit une poignée de dollars, les laissa retomber avec un geste las et dit tristement :

— Voilà donc mon argent !

Chapitre quarante-trois

où nous apprenons l'histoire des frères brigands.

Il était une fois une femme qui s'appelait Galina.

Elle épousa d'abord un certain Tchikoulaev et lui donna un fils prénommé Leonid.

Puis elle épousa un certain Kildymbaev et lui donna aussi un fils.

— Je veux qu'on l'appelle Leonid, dit Kildymbaev, j'ai toujours rêvé d'appeler mon fils Leonid.

— Mon aîné s'appelle déjà Leonid. Deux frères ne peuvent pas avoir le même prénom.

— Il s'appelle Leonid Tchikoulaev, tandis que celui-là s'appellera Leonid Kildymbaev. Ce n'est pas un problème. Si tu ne veux pas, je te quitte.

— Bon d'accord, dit Galina.

Et son second fils reçut le prénom de Leonid, mais Kildymbaev s'en alla quand même.

Galina décida de ne plus se remarier.

Personne ne confondait les deux garçons ; les uns ignoraient qu'ils étaient frères et les autres pensaient que c'étaient des frères par alliance.

Ils aimaient leur maman et s'aimaient. Même à l'école, où ils étudiaient dans deux classes différentes, ils étaient inséparables pendant les récréations. Leurs camarades ne trouvaient pas ça normal. Ils les surnommèrent Tchildym-Kildym et essayèrent de les battre.

Les frères se mettaient dos à dos et se battaient jusqu'au sang.

On finit par les laisser tranquilles.

C'étaient de braves garçons, sages et gentils, ils n'avaient pas de très bonnes notes ; les enseignants les considéraient comme paresseux et légèrement obtus.

Pendant leurs loisirs, ils aidaient leur mère pour les travaux ménagers et lisaient des romans d'aventures ; l'été, ils construisaient une cabane dans les arbres de la forêt avoisinante (ils vivaient à la périphérie de la ville) et jouaient aux Indiens et aux cow-boys. Quand Kildym tomba d'un arbre et se foudra les deux chevilles, Tchildym le

porta dans ses bras jusqu'à l'hôpital (sur près de cinq kilomètres).

Ils étaient inséparables, comme s'ils pressentaient ce qui les attendait dans l'avenir.

Kildym était en première et Tchildym en terminale quand ce dernier fit la connaissance de Nelly, une étudiante de l'école technique, plus âgée que lui, au beau visage ovale qu'encadraient des cheveux bruns et lisses. Elle venait lui rendre visite quand sa mère était au travail et Kildym à l'entraînement (excellent au volley, il jouait dans l'équipe locale ; Tchildym également, jusqu'à l'apparition de Nelly).

Un jour, Kildym n'alla pas à l'entraînement et Tchildym fut retenu au lycée, quand Nelly arriva.

— Comme vous êtes différents, dit-elle. Tchildym est blond aux yeux bleus, et toi tu es châtain aux yeux noisette. Vous êtes frères, mais vous ne vous ressemblez pas. Mais vous êtes beaux tous les deux. Tes lèvres sont même plus belles que les siennes.

Et elle embrassa Kildym sur les lèvres.

Kildym ne la repoussa pas, il se mit à l'embrasser avec ses lèvres qu'elle était en train d'embrasser.

Quand Tchildym arriva, ils n'avaient pas eu le temps de se rhabiller.

Kildym dit à Nelly :

— Va-t'en, je ne veux plus te revoir.

Elle s'en alla. Tchildym frappa Kildym.

Kildym lui rendit son coup.

Ils se battirent comme jadis contre les autres. Jusqu'au sang.

En silence.

À dater de ce jour, ils ne s'adressèrent plus la parole.

Ce fut le début d'une constante rivalité.

Leur mère considérait que l'école technique était ce que Tchildym pouvait espérer de mieux, mais celui-ci prépara et réussit l'examen d'entrée à l'Institut polytechnique, section automobile.

Un an plus tard, Kildym en fit autant.

Tchildym, à peine diplômé de l'Institut et profitant des réformes, fonda une coopérative qui construisait des garages.

Kildym devint le directeur d'une chaîne de garages.

Tchildym épousa une blonde aux jambes longues de quatre-vingt-

quinze centimètres.

Kildym n'assista pas au mariage, trop occupé à préparer le sien, avec une blonde aux jambes longues de quatre-vingt-dix-huit centimètres.

Tchildym se fit construire une maison à un étage avec garage ; Kildym se fit construire une maison à un étage, mais avec deux garages et un solarium.

Mais Tchildym fut imprudent, à moins que quelqu'un ne lui ait joué un mauvais tour, et il fut condamné à deux ans de prison.

Kildym fit exprès de commettre une indélicatesse et fut pareillement condamné à deux ans de prison.

Tous deux bénéficièrent d'une libération anticipée au bout d'un an.

En prison, grâce à ses poings et à son talent oratoire, Tchildym acquit de l'autorité parmi ses codétenus ; à sa sortie, il était prêt à débiter dans le monde du crime. Il conserva sa coopérative, en se lançant parallèlement dans des affaires plus sérieuses, pour parler crûment : dans le vol organisé. Sans verser le sang, parce qu'il n'aimait pas voir souffrir. Ceux qui enfreignaient cette règle, il les châtiât personnellement, parfois en les tuant sur place.

Kildym monta une entreprise encore plus importante que celle de son frère, se spécialisant dans les carburants de toutes sortes ; il se diversifia peu après en ouvrant des distilleries clandestines, pour se contenter par la suite de la direction générale de ses nombreuses filiales aux activités aussi louches que variées.

Si Tchildym s'offrait une maîtresse, Kildym s'en offrait deux.

Si Tchildym perdait mille dollars au casino, Kildym en perdait deux.

Si Tchildym partait en vacances en Afrique du Sud avec sa femme, Kildym s'envolait pour l'Australie.

Ils finirent par comprendre que ça ne pouvait plus continuer.

Ils se fixèrent rendez-vous.

— Bon, suppose que tes hommes et les miens s'affrontent, dit Tchildym, qu'est-ce que ça nous donnera ?

— Un bain de sang, dit Kildym.

— Le mieux, c'est que tu quittes la ville, dit Tchildym.

— Tu n'as qu'à partir toi-même, dit Kildym.

Tchildym pâlit. Il sortit son revolver et dit :

— Si tu le prends de cette manière, jouons à la roulette russe. Mon

revolver n'est pas chargé. Met-tens-y une cartouche et tirons à tour de rôle, jusqu'à ce que l'un de nous se fasse sauter la cervelle.

— D'accord, dit Kildym.

L'un après l'autre, ils firent tourner le barillet, pressèrent le canon contre leur tempe et appuyèrent sur la détente.

Ils recommencèrent trente-six fois. Pas une seule fois le chien ne percuta la balle. La théorie des probabilités admet ce genre de choses. Mais l'arbitre présent à la rencontre, qui buvait du whisky au goulot pour calmer sa peur, eut la mauvaise idée de plaisanter :

— Peut-être qu'il n'y a pas de balle ?

— Peut-être, dit Tchildym.

Et histoire de rire, il pointa l'arme vers l'arbitre et tira. On entendit une déflagration, l'arbitre tomba.

— Bon, dit Kildym à Tchildym. Puisque c'est comme ça, dans un an cette ville sera à moi.

— Dans un an, c'est moi qui la contrôlerai, répliqua Tchildym.

Beaucoup de Saratoviens se souviennent des fusillades, des explosions et des sombres rumeurs qui bouleversèrent leur cité à cette époque. La mafia est en guerre, disait-on, sans savoir que cette lutte à mort se déroulait entre deux frères.

Brusquement tout s'apaisa.

Pas totalement bien sûr mais, après la canonnade, quelques tirs isolés font figure de silence.

Tchildym n'y comprenait rien. Il accaparait de plus en plus de pouvoir, sa sphère d'influence s'élargissait, et il ne rencontrait plus la moindre résistance !

Il se renseigna discrètement pour savoir s'il n'était rien arrivé à son frère, s'il n'était pas tombé malade.

Son frère était en bonne santé, mais il lui était effectivement arrivé quelque chose.

Kildym était tombé amoureux. Abandonnant sa jeune et blonde épouse et sa maison aux deux garages avec solarium, il était parti vivre dans un appartement minable avec une femme qui avait déjà un enfant et sept ans de plus que lui.

Évidemment, il ne sombra pas dans la misère, il acheta un autre appartement, plus présentable, mais il boucla la plupart de ses affaires, ne gardant que les trois entreprises les plus sûres et les plus florissantes.

Quant à Tchildym, il continua à croître en puissance, se fit construire une autre maison et y installa une autre blonde (aux jambes longues d'un mètre sept !).

Cependant, ses affaires se mirent peu à peu à prendre l'eau. Une faille par-ci, une brèche par-là. Les problèmes s'accumulaient et, au lieu d'envisager des mesures, Tchildym s'acheta un vélo. Il passait des heures à rouler, étrangement songeur, dans les sentiers de Koumysnaïa Poliana (massif forestier à l'ouest de Saratov).

Au bout de quelques mois, la situation devint catastrophique.

Ses hommes de main commencèrent à maugréer, d'abord timidement, puis de plus en plus fort. Ils organisèrent une rencontre à laquelle ils invitèrent secrètement un psychiatre, soupçonnant Tchildym de « débloquer complètement ». Ils lui présentèrent leurs récriminations, s'excitant de plus en plus.

Tchildym les écouta d'un air pensif, interrompit subitement les débats, se leva et partit au casino. Il ordonna qu'on fasse venir Alissa Kapteva, la plus belle courtisane de Saratov, pour lui porter chance, lui avoua son amour et se mit à jouer.

En deux jours, il perdit tout ce qu'il possédait et commença à jouer à crédit. Il perdit encore trente mille dollars ; on demanda à Alissa de dire à Tchildym qu'elle l'aimait et de l'emmener.

Elle lui dit qu'elle l'aimait.

— Va te faire voir, lui répondit Tchildym.

Alissa se mit à pleurer.

Il regarda ses larmes, se leva en vacillant.

— Bon, d'accord... J'arrête.

(Ceux qui l'avaient empêché de continuer ne craignaient pas qu'il se mette à gagner, mais qu'il perde plus d'argent qu'il ne serait jamais capable d'en rembourser. Et qu'il commette un acte désespéré, emportant sa dette dans sa tombe !)

Ses biens mobiliers et immobiliers – y compris les deux blondes et le vélo – changèrent de mains en quelques heures.

Par charité, on accorda à Tchildym un deux pièces (dans un bel immeuble neuf, où il y avait même le téléphone), une blonde de second choix (avec des jambes de soixante-quinze centimètres) et un mois de délai pour régler les trente mille dollars. En cas de non-remboursement, il aurait droit au « compteur » comme on disait dans le milieu : un pour cent de plus par jour.

C'est là que Kildym se manifesta. Il téléphona à son frère et

demanda à le voir.

— D'accord, dit l'autre d'une voix indifférente.

— Où ça ?

— Je vis dans le nouvel immeuble au coin des rues Mitchourine et Rakhov, là où il y a le magasin « Les trois ours ».

— Devant le magasin ? proposa Kildym.

— Ça me va.

La rencontre eut lieu.

Tchildym sortit de chez lui ; Kildym arriva dans la voiture de sa femme, une Volkswagen, discrète et élégante.

— Alors ? demanda Tchildym.

— Demain, c'est ton anniversaire.

— Ah oui, j'avais oublié.

— Je t'ai apporté un cadeau, dit Kildym, gêné. Un portefeuille, un modèle unique, avec de l'argent dedans. Trente-trois mille dollars et trois mille trois cents roubles. Tu vas avoir trente-trois ans. Tu rembourseras ta dette, et... Enfin, tu comprends...

— Je comprends, dit Tchildym. Judas aussi, on lui a proposé trente-trois deniers.

— Tu es bête, s'exclama Kildym. C'est sans la moindre allusion.

— Je m'en moque, dit Tchildym. Tu as bousillé mon existence. Je ne veux rien recevoir de toi.

— Pardonne-moi, dit Kildym.

— Jamais. Je te déteste. Tu espérais m'humilier définitivement avec cet argent ?

— Tu es vraiment idiot, pardonne-moi de te le répéter encore une fois ! Comme si je n'avais rien de mieux à faire. Prends-le, frère, je suis pressé, je dois emmener mon fils à la campagne.

— Ce n'est pas ton vrai fils.

— C'est un gosse formidable.

— Et ta femme aussi, elle est formidable ?

— Oui.

— Tu l'aimes ?

— Oui.

— Mais elle est vieille.

— Ce n'est pas vrai. D'ailleurs, l'âge n'a pas d'importance.

— Tous mes vœux de bonheur, dit Tchildym. Mais je me passerai de ton aide. Je vendrai mon appartement, je peux parfaitement vivre dans un logement communautaire. Et puis j'ai des amis, ils me prêteront la somme nécessaire. Garde ton fric.

— Enfin, bougre d'imbécile, moi je ne te le prête pas, je te le donne en cadeau d'anniversaire ! C'est de l'argent que j'ai en trop. Je n'en ai pas besoin.

— Eh bien, jette-le ! dit Tchildym.

Kildym grinça des dents. Il comprenait que ce n'était pas un défi, mais des paroles en l'air. Pourtant l'ancien Kildym se réveilla en lui. Il jeta le portefeuille.

Il remonta en voiture.

Et partit.

Tchildym, sans même regarder par terre, rentra chez lui.

Au bout de quelques minutes, Kildym ralentit.

Non, se dit-il. C'est trop stupide. J'inventerai un autre moyen de lui faire accepter ces dollars.

Et il rebroussa chemin.

Dix minutes au plus s'étaient écoulées.

Le portefeuille et son contenu n'étaient plus là.

Aucune chance que son frère les ait pris. Il pouvait faire une croix dessus. Il conduisit son fils à la campagne, revint, déjeuna, puis songea qu'il avait tort de prendre cette perte à la légère. Surtout que cet argent, contrairement à une bonne partie de celui qu'il avait amassé par le passé, avait été gagné honnêtement, et il se prit à le regretter, comme n'importe qui l'aurait fait à sa place. Il fit venir ses hommes de main et leur ordonna de le rattraper. L'argent facile se dépense facilement : il fallait chercher dans les bars, les restaurants, les maisons de passe et les postes de police.

Ses hommes firent de leur mieux ; le soir même, l'un d'entre eux lui annonça qu'on faisait la fête dans une cour de la rue Mitchourine.

C'est ainsi que Kildym se retrouva chez Serpent dans sa Mercedes argentée.

Chapitre quarante-quatre

qui, curieusement, est le dernier ; l'auteur était pourtant persuadé qu'il y en aurait soixante-dix-sept et que son roman se poursuivrait pendant un bout de temps encore, d'après le schéma suivant : nos héros, ayant bu le coup de l'étrier, se rendent à la gare pour découvrir que Parfion, en dépit de son esprit pratique, s'est trompé, que le train d'Astrakhan ne passe que les jours pairs, alors qu'après minuit on est déjà le 9, et donc un jour impair, mais leur désir de voyager est tellement vif que, voyant une porte entrouverte dans un train de marchandises qui avance lentement, ils y montent en marche ; or ce train est en manœuvre, au lieu de se diriger vers Moscou il roule en sens inverse, vers Andijan, ce que nos amis découvrent au matin en interrogeant un cheminot dans une petite station perdue où ils sont bloqués, parce que les trains n'y passent qu'un jour sur trois ; ils ont très soif et il ne leur reste plus une goutte d'alcool ; la station est déserte, mais il y a un village à quelque distance où ils envoient l'Écrivain, qui est le plus vaillant ; l'Écrivain y trouve de la vodka, il décide d'envoyer un télégramme chez lui, et à la poste il rencontre une employée d'une beauté incroyable, il en tombe incroyablement amoureux et bavarde avec elle jusqu'à la fermeture, et ensuite jusqu'au soir, treize heures d'affilée, et si incroyable que cela paraisse, cette jeune fille incroyablement belle tombe à son tour amoureuse de lui, l'Écrivain va demander sa main à ses parents, ils sont d'abord sous le choc, puis acceptent, mais l'Écrivain dort seul dans la grange (la jeune fille vient le rejoindre, mais il parvient à surmonter son désir, dégoûté d'être ivre) ; au matin Serpent et Parfion arrivent, au comble de la fureur, bien qu'ils aient pris un remontant sous forme d'alcool rectifié que le chef de gare compatissant est allé leur chercher en draisine ; ils emmènent l'Écrivain en le menaçant de révéler qu'il a déjà une femme et deux enfants ; la jeune postière sanglote ; devant la mairie du village, nos amis aperçoivent un vieux tacot que Parfion prend pour une Jeep, se prenant lui-même pour un Ranger ; il s'installe au volant en criant « Yahoo ! », constate la présence des clés de contact, selon l'usage insouciant de la campagne, et démarre, Serpent et l'Écrivain sautent dans la voiture, et ils roulent à travers l'infini de la steppe, le vent dans les voiles, en proie à une exaltation sans bornes, regrettant seulement que personne ne les poursuive, et c'est là que des bandits de grand chemin en vraie Jeep Landrover se mettent à les poursuivre, curieux de vérifier l'identité des occupants de cet étrange véhicule. Parfion file à toute allure – yahoo ! – les bandits tirent dans les pneus, le tacot fait une embardée, s'arrête, les bandits armés de mitraillettes ordonnent à nos amis de

descendre, ce qu'ils font, sauf l'Écrivain qui a trop bu et qui s'est endormi comme une souche ; découvrant la mallette remplie de dollars, les bandits (au nombre de deux) s'écrient « Yahoo ! », fouillent la voiture après avoir jeté l'Écrivain dans la poussière ; n'ayant rien trouvé d'autre et au lieu de se contenter de leur butin, ils torturent Serpent et Parfion pour savoir s'ils ont d'autres dollars et où ils les ont cachés ; l'Écrivain, revenu à lui, assiste à la scène et prend peur, il fait d'abord semblant de continuer à dormir, mais il est pris de honte, il s'empare en douce d'un cric, s'approche en rampant et assomme l'un des bandits par-derrière ; le deuxième se fige d'étonnement, Parfion le jette à terre et ils le ligotent ; or le premier bandit est mort, au grand effroi de nos trois amis ; après de longs débats philosophiques et juridiques sur le thème de la légitime défense, et surtout après s'être éclairci les idées par d'amples libations de vodka, ils décident que ce qui est fait est fait, et basta ; Parfion persuade l'Écrivain que maintenant qu'il a commis un véritable crime, il peut définitivement se considérer comme un génie, et ils continuent leur route dans la Landrover des deux bandits, évitant les routes fréquentées et ne les rejoignant qu'aux endroits où ils peuvent faire le plein (y compris d'alcool, craignant plus que tout de voir finir leur ivresse) ; la steppe laisse place à une plaine boisée, la plaine à la forêt, ils se retrouvent au milieu des marécages, roulent au hasard, manquent de s'enliser ; au matin, ils finissent par débarquer sur le sol ferme, s'endorment, et se réveillent entourés d'étranges individus en vêtements de toile grossière qui semblent parler une langue que Parfion et l'Écrivain ne peuvent rattacher à aucun des groupes linguistiques qu'ils connaissent ; ils vivent dans des maisons en rondins et sont persuadés d'habiter une île inaccessible, car aucun d'entre eux n'est jamais parvenu à traverser les marais qui les encerclent et qui ne gèlent jamais, même en hiver, ni à les assécher (d'ailleurs, ils n'essayaient même plus), les plus âgés se souviennent vaguement d'une ancienne vie et des événements qui les ont conduits en ces lieux, mais les autres considèrent leurs récits comme semi-légendaires ; ils subviennent à leurs besoins en pratiquant la chasse aux oiseaux, la pêche aux grenouilles et la cueillette ; nos amis, abasourdis, surmontent le choc en s'abreuvant de vodka ; ils en offrent à leurs hôtes et le soir, autour d'un feu de bois, les langues des vieux se délient et leur mémoire se réveille, ils racontent que leurs ancêtres, durant une grande famine, ont décidé de commettre un suicide collectif en buvant une décoction à base de jusquiame, mais qu'au lieu de mourir ils ont repris conscience en ces lieux sans savoir comment ils y étaient arrivés ; Parfion, Serpent et l'Écrivain – qui se sont mis à comprendre assez vite le langage des autochtones – expriment le désir de rester avec eux, mais le Conseil des anciens refuse et les prie de s'en aller, considérant que c'est chose possible sur cet énorme engin ; effectivement, la nuit même, sans avoir dessoûlé, nos trois compères, s'enlisant à plusieurs reprises en cours de route et manquant de se noyer plus d'une fois, franchissent les marais

infranchissables et se retrouvent à nouveau dans une région civilisée où les amis des deux bandits flairent leur trace ; une nouvelle poursuite s'engage, cette fois Parfion parvient à les distancer, mais peu après la voiture dérape dans le fossé ; couverts de bleus et de bosses, sales et dépenaillés, imbibés et affamés, ils continuent à pied, et c'est là que les bandits les rattrapent, leur confisquent l'argent, les attachent à trois arbres au bord de la route et s'apprêtent à les fusiller (à la vue des automobilistes, pour servir d'exemple), après leur avoir charitablement bandé les yeux ; l'Écrivain, Parfion et Serpent, se préparant à mourir, ont chacun le temps en l'espace d'une minute d'imaginer ce qu'aurait pu être leur vie si elle avait été différente, puis ils disent mentalement adieu à leurs proches ; des coups de feu éclatent, mais ils entendent aussitôt après des sirènes de police et comprennent que les balles ne leur sont pas destinées ; on les libère, on leur demande leurs papiers, on les fait monter dans une voiture de police (l'argent disparaît, comme on pouvait s'en douter), on les ramène à Saratov et... et ce n'était là que la première variante à laquelle j'ai renoncé car elle était trop tirée par les cheveux ; la seconde se terminait de façon plus logique : découvrant leur erreur ou plus exactement celle de Parfion concernant les horaires des trains, nos amis éprouvent un immense soulagement, ils rentrent chez eux, retrouvent leurs proches et, après avoir cuvé leur vodka, entament une nouvelle vie ;

Parfion

quitte son travail et fonde avec sa femme l'agence Interinform qui loue les services d'interprètes et de traducteurs aux nombreux étrangers venus visiter notre ville, ainsi qu'aux habitants désireux d'envoyer une lettre à l'étranger ou de faire traduire un courrier ; en outre, l'agence propose des cours accélérés d'anglais, d'allemand, de français, d'espagnol, d'italien et de kazakh, sert d'intermédiaire aux personnes qui souhaitent obtenir un poste à l'étranger, conseille les investisseurs, etc. ; l'agence devient florissante, le fils de Parfion y travaille, ainsi que sa femme – qui adore son beau-père –, la famille est désormais unie, bien que Parfion rende parfois visite à Mila (que les médecins ont réussi à sauver après sa tentative de suicide), Olga s'en doute, mais elle pardonne, ayant brusquement compris que certains hommes sont capables d'aimer ardemment deux femmes à la fois et qu'il n'y a donc pas de raison de se désoler ;

L'Écrivain

publie ses œuvres secrètes en trois volumes, à tirage limité, sous une méchante couverture, mais elles voient enfin le jour, et elles font parler d'elles ; en l'an..., l'un de ses livres obtient le prestigieux Booker Prize du meilleur roman russe, l'Écrivain est invité aux États-Unis, en Allemagne (trois fois de suite), en Autriche (ah, la Vienne des valses, la cité de ses rêves, légère et accueillante) et à Saint-Petersbourg, qui ressemble de manière si frappante à Saratov (par ses meilleurs côtés) ; sa femme Iola

comprend enfin qu'on peut commencer une nouvelle vie dans le cadre de sa vie précédente, elle tombe pour la deuxième fois amoureuse de son mari (ce qui arrive plus souvent qu'on ne croit), non pour sa célébrité, mais pour l'éclat qui paraît dans les yeux d'un homme lorsqu'il est vraiment heureux, éclat auquel aucune femme ne saurait résister ; quant à leurs filles, durant les loisirs que leur laissent leurs études, elles répondent à l'abondant courrier des lecteurs de papa ;

Serpent

suit une cure et ne boit plus, il retrouve son ancienne femme et s'étonne de découvrir qu'elle l'aime toujours et que sa fille ne l'a pas oublié ; il se remet à vivre avec elles ; il récupère l'appartement de ses parents dans sa totalité et le rénove, puis se fait engager comme concierge et balayeur, non pour l'argent mais pour la santé, car ce travail l'oblige à passer de longues heures à l'air frais ; le reste du temps, il écrit – sans se presser pour ne pas surcharger son cerveau encore affaibli par l'alcool – un grand traité de philosophie, avec pour seules sources le quotidien Izvestia et le journal télévisé, pas pour en tirer des citations, mais uniquement pour susciter un rejet énergique de l'actualité illusoire ; il a placé sa part du magot dans l'agence de Parfionov qui lui verse des dividendes mensuels suffisants pour une existence confortable ; une fois par mois, nos amis se réunissent avec leurs familles sur la véranda de Serpent transformée en jardin d'hiver pour se souvenir que récemment encore... mais !... mais, vous l'avez vu, avec l'apparition de Kildym, totalement hors sujet, le sujet en question n'a plus lieu d'être, et l'histoire s'achève plus tôt que prévu, comme beaucoup de choses en ce bas monde, y compris, désolé de le rappeler, la vie elle-même...

— Voilà donc mon argent, dit Kildym.

— Nous l'avons trouvé, dit Serpent. Reprends-le, s'il est à toi. Sauf qu'on en a dépensé une partie.

— Combien ?

— Beaucoup. Il reste vingt et un mille dollars.

— Non, en voilà encore !

Et Parfion sortit une liasse de sa valise.

— Et il y a encore ça, dit Lidia Ivanovna en rapportant les diaboliques billets verts dont elle était trop heureuse de se débarrasser.

— Et encore ça ! s'exclama l'Écrivain, après avoir fait un saut chez lui et être revenu en compagnie de Iola.

— Il ne manque presque rien, constata Kildym, et il examina les

gens qui l'entouraient.

Ils se regardaient comme des bêtes curieuses, car ils appartenaient à des univers différents, en vivant sur la même terre.

Et Kildym voulut se sentir plus proche d'eux, ou peut-être se souvenir qu'il avait jadis été des leurs.

Il prit un verre et demanda aux personnes présentes de se verser à boire.

On leva les verres.

Kildym resta longtemps silencieux, cherchant ses mots (malgré son talent oratoire). Mais ne jaillit qu'un cri étrange, comme celui d'un homme qui reprend souffle en émergeant des abysses :

— Bon Dieu !

Mais tout le monde comprit.

Ils burent.

Et comme il ne restait plus rien, Kildym envoya acheter d'autres bouteilles.

Il prit son téléphone mobile, et des voitures commencèrent à arriver, des gens montèrent, repartirent, revinrent.

Tout Saratov parle encore de cette étrange fête.

En affabulant, forcément. On raconte qu'un caïd, originaire de la rue Mitchourine, a organisé un repas de funérailles pour sa jeune épouse.

Mais vous et moi savons que personne n'était mort.

On raconte qu'il a engagé des policiers pour assurer le service d'ordre.

Mensonge. Des policiers, entendant du grabuge, venaient avec l'intention de rétablir le calme, et se joignaient aux festivités.

On raconte qu'il a dépensé cent mille dollars.

Mensonge. J'ai posé la question à Olga Dmitrouk. La fête a coûté exactement 35 650 dollars.

On raconte qu'il y avait 1 342 personnes.

Mensonge. Il n'y en avait que 443. Moi compris.

On raconte qu'on a donné à boire aux chats, aux chiens et aux enfants en bas âge.

Mensonge. On a nourri les chiens et les chats, et personne ne leur a fait le moindre mal. Quant aux enfants, on les a rassemblés dans le

grand appartement d'une gentille vieille dame surnommée Monstre de Plomb. (Jeune fille laide et sans famille, elle s'était fait engager à la fabrique d'accumulateurs au plomb, à un poste particulièrement nuisible à la santé, pour abréger une existence qui lui était insupportable. Elle avait eu droit à la retraite à quarante-cinq ans, quarante autres années s'étaient écoulées depuis, et elle se portait toujours comme un charme, bien que répétant sans arrêt qu'elle était « totalement imbibée de plomb ». Et ce sobriquet de « monstre » dont quelqu'un l'avait affublée était absolument injustifié, eu égard à son charmant visage, beaucoup plus attirant que dans sa jeunesse ; son voisin, un monsieur encore très vert de soixante-sept ans, lui faisait même la cour.) Monstre de Plomb a gardé les petits enfants et leur a raconté des contes si passionnants et merveilleux qu'aucun n'a voulu s'endormir.

C'est seulement au matin que le sommeil a gagné les enfants et les adultes.

Les gens dormaient sans voir leurs propres rêves qui n'en continuaient pas moins à se dérouler, et c'était étrange et triste, comme un film dans un cinéma désert.

1 L'auteur, déplorant cette navrante habitude, s'abstient volontairement de citer des termes susceptibles d'offusquer les oreilles de son lecteur et lui déconseille vivement d'essayer de déchiffrer les mots manquants d'après leurs initiales, tâche d'ailleurs vouée à l'échec, le lecteur de ce livre, intellectuel de souche ou pas, ne pouvant être par définition qu'une personne éminemment convenable. (N. d. T.)